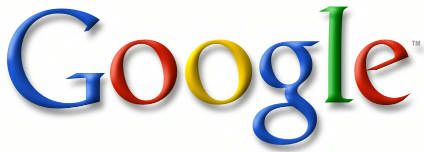
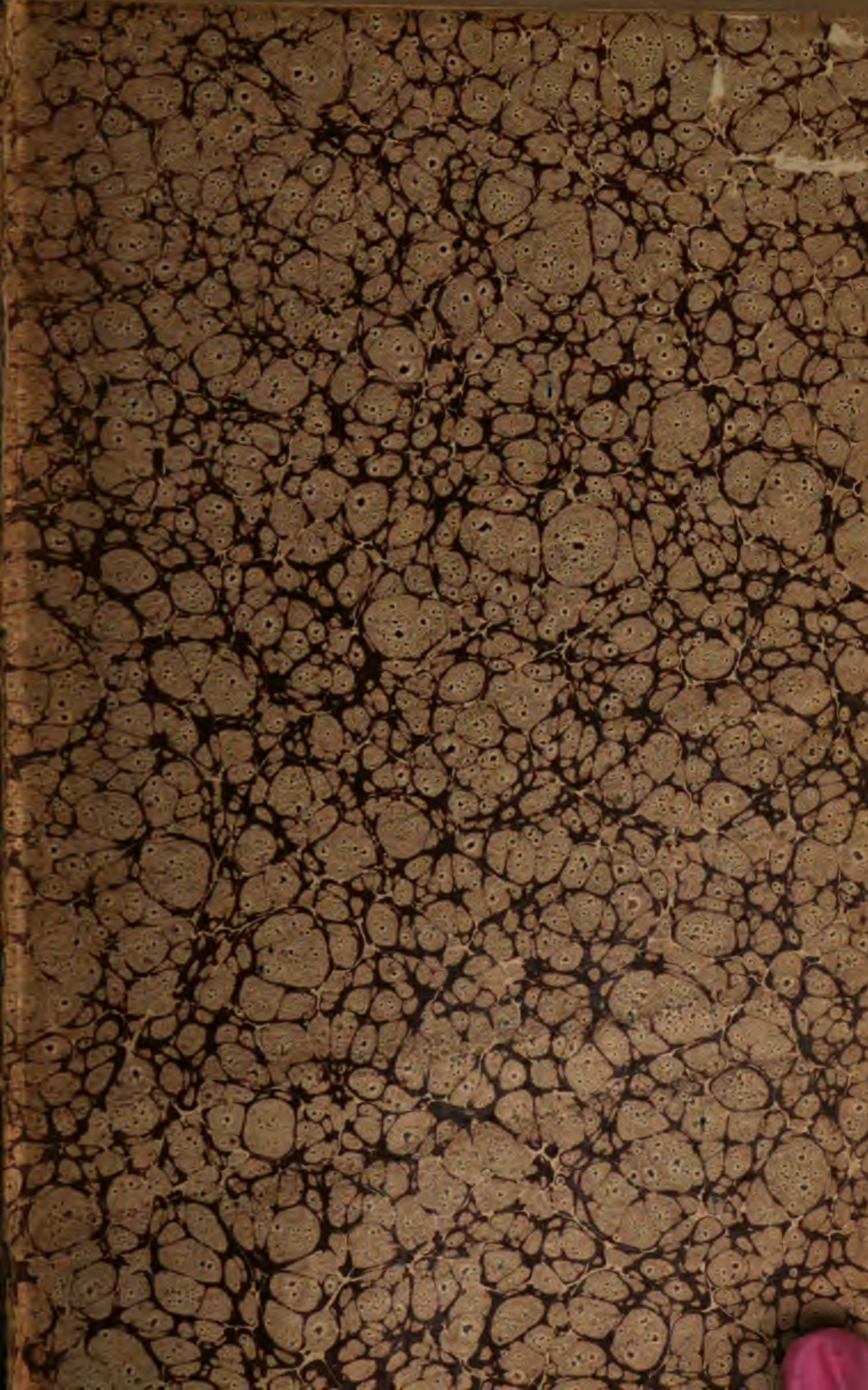
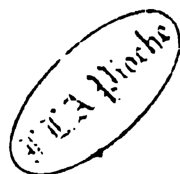






LE

LIVRE DE JOB



OUVRAGES

D'ERNEST RENAN

Études d'histoire religieuse (3e édit.), 1 beau vol. in-8.

De l'origine du langage, 1 vol. in-8.

Averroès et l'averroïsme, essai historique, 1 vol. in-8.

Histoire et système comparé des langues sémitiques (2e édit., impr. imp.), 1 beau vol. gr. in-8.

Essais de morale et de critique (*sous presse*), 1 beau vol. in-8.

Paris. — Imprimerie de A. Wittersheim, rue Montmorency, 8.

LE

LIVRE DE JOB

TRADUIT DE L'HÉBREU

PAR

ERNEST RENAN

MEMBRE DE L'INSTITUT

ÉTUDE SUR L'AGE ET LE CARACTÈRE DU POEME



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1859

PRÉFACE

Le livre de Job peut être considéré comme l'idéal d'un poëme sémitique. La traduction que j'offre au public se rattache de la sorte à l'ensemble de travaux que j'ai entrepris sur les langues et le génie des peuples auxquels on s'est habitué à donner le nom de Sémites. Plusieurs des traits par lesquels j'ai cherché, dans un autre ouvrage[1], à exprimer le caractère de ces peuples ont pu sembler obscurs ou exciter quelque étonnement. Je ne pouvais mieux répondre aux justes exigences des personnes qui

[1] *Histoire générale des langues sémitiques*, liv. I, chap. I.

demandaient sur ce sujet de plus amples explications, qu'en leur montrant comment le génie sémitique s'est peint lui-même dans sa création la plus originale et, s'il est permis de le dire, en son plus parfait miroir.

J'ai voulu montrer aussi comment j'imagine que l'on pourrait traduire les œuvres de l'antique génie des Hébreux. Il me semble que les traducteurs entendent, en général, leurs devoirs d'une manière fort incomplète. On croit conserver la couleur de l'original en conservant des tours opposés au génie de la langue dans laquelle on traduit; on ne songe pas qu'une langue ne doit jamais être parlée ni écrite à demi. Il n'y a pas de raison pour s'arrêter dans une telle voie, et si l'on se permet, sous prétexte de fidélité, tel idiotisme qui ne se comprend qu'à l'aide d'un commentaire, pourquoi n'en pas venir franchement à ce système de calque, où le traducteur, se bornant à superposer le mot sur le mot, s'inquiète peu que sa version soit aussi obscure que l'original, et laisse au lecteur le soin d'y trouver un

sens? De telles licences sont permises en allemand, je le sais; mais c'est là une des facilités que j'envie le moins à nos amis d'outre-Rhin. La langue française est puritaine : on ne fait pas de conditions avec elle. On est libre de ne point l'écrire; mais dès qu'on entreprend cette tâche difficile, il faut passer les mains liées sous les fourches caudines du dictionnaire autorisé et de la grammaire que l'usage a consacrée.

Ai-je besoin d'ajouter que la traduction ainsi entendue, surtout quand il s'agit d'œuvres fort anciennes ou créées par un génie profondément différent du nôtre, est un idéal qu'on ne saurait atteindre? Toute traduction est essentiellement imparfaite, puisqu'elle est le résultat d'un compromis entre deux obligations contraires, d'une part, l'obligation d'être aussi littéral qu'il se peut, de l'autre, l'obligation d'être français. Mais de ces deux obligations il en est une qui n'admet pas de moyen terme, c'est la seconde. Le devoir du traducteur n'est rem-

pli que quand il a ramené la pensée de son original à une phrase française parfaitement correcte. Si l'œuvre qu'il traduit est très-éloignée de nos habitudes d'esprit, il est inévitable que sa traduction offre, malgré tous ses efforts, des traits singuliers, des tours peu conformes à notre goût, des particularités qui demandent explication; mais ce qui lui est absolument interdit, c'est une faute contre les règles obligatoires de la langue. Certes, je ne me flatte point d'avoir atteint ce degré de perfection; j'énonce seulement ici le programme que je me suis imposé et dont on doit tenir compte pour apprécier les difficultés contre lesquelles j'ai eu à lutter. Il m'eût été bien plus facile d'être *littéral;* mais aurais-je été réellement *fidèle* si, en traduisant une œuvre admirable, j'avais donné lieu à cette question qu'on s'adresse si souvent en lisant les anciennes versions des livres hébreux : Comment se fait-il que l'auteur de ce beau livre n'eût pas le sens commun?

Mon but n'ayant pas été, en ce volume, d'ajouter un commentaire de plus aux écrits si nombreux dont le livre de Job a été l'objet, je me suis borné, en fait de notes, à celles qui étaient absolument indispensables pour l'intelligence de l'ouvrage. Toutes les fois que j'ai pu supposer qu'un homme instruit ne se rendrait pas suffisamment compte, à la simple lecture de ma traduction, de la pensée de l'auteur, j'ai cherché à l'expliquer aussi brièvement que possible. Je me suis refusé tout autre développement et en particulier les longues discussions où il aurait fallu entrer pour motiver chacun des sens que j'ai adoptés. La raison de ce système est bien simple. Le livre de Job a produit, depuis un siècle, une bibliothèque entière de dissertations. Depuis le jour où l'illustre Albert Schultens ouvrit une ère nouvelle pour l'interprétation de ce livre en recourant à la comparaison des autres idiomes sémitiques, trop négligés jusque-là en exégèse, il n'est pas un verset du livre de Job qui

n'ait donné lieu à de longs commentaires. On peut le dire sans crainte, la plupart des passages qui, dans ce texte précieux, sont encore obscurs, le seront éternellement. Les sens nouveaux, sauf les cas où ils s'appuient sur quelque fait auparavant inconnu, ont, en une matière aussi savamment élaborée, bien peu de chances de vérité. J'ai la satisfaction de dire au lecteur que, mettant à part quelques nuances légères[1] sur lesquelles je crois avoir serré de plus près la pensée de l'auteur, je ne me

[1] Ainsi le mot שֶׂפֶק (XXXVI, 18) m'a paru devoir être entendu dans le sens de *satisfaction pécuniaire*, *amende*, sens conseillé par le parallélisme. En supposant à la racine שָׂפַק ou סָפַק le sens de *sufficere*, *satisfacere*, *satis habere*, *abundare*, on explique mieux que ne le font les lexicographes les sens divers de שֶׂפֶק et סֵפֶק. Comparer, pour s'en convaincre, la dérivation des sens divers de דַּי. J'ai aussi un peu modifié parfois le sens du mot תַּכְלִית, qu'on rend trop uniformément par *perfection*, et qu'on doit entendre souvent dans le sens de *sommet*, *extrémité*, *confins*. Les hébraïsants verront sans peine les innovations très-peu importantes que je me suis permises, XXVIII, 4; XXXIV, 33, et dans quelques autres endroits.

rappelle pas un seul passage où j'aie admis un sens entièrement nouveau et qui n'ait déjà été proposé par plus d'un philologue. On me dira peut-être qu'entre tant d'opinions diverses j'ai été obligé de choisir, et que j'aurais dû, par conséquent, donner les raisons de mon choix. Cela serait très-vrai, s'il s'agissait d'opinions sur lesquelles n'eût point passé une longue polémique ; mais, dans le cas présent, cette obligation m'eût entraîné à répéter sans cesse ce qui a déjà été dit. Qu'on lise les travaux de Schultens, de Reiske, de Rosenmüller, de Schärer, d'Umbreit, de Lee, de Stickel, d'Ewald, d'Arnheim, de Hirzel, de Hahn, de Schlottmann, de Cahen[1] ; on y

[1] Il est un travail que je voudrais pouvoir ajouter à ceux qui viennent d'être nommés, mais qui, malheureusement, est encore inédit : c'est celui de M. l'abbé Lehir, directeur au séminaire Saint-Sulpice, dont le solide enseignement grammatical m'a été autrefois si utile. M. Lehir est arrivé à plusieurs sens nouveaux, dont quelques-uns sont fort ingénieux. La délicatesse m'interdisait de profiter de l'avantage que j'ai eu de les connaître ; pour cela, je n'ai eu, du reste, qu'à suivre le système

trouvera la raison de ce que je n'ai pu exposer ici que sous forme de résultat. Je conseille en particulier aux personnes qui voudront se rendre compte des sens que j'ai adoptés, d'avoir toujours sous les yeux le commentaire de Hirzel[1]. Cet ouvrage est loin d'être celui qui a le plus contribué aux progrès de l'interprétation du livre de Job; mais les opinions diverses y sont discutées avec beaucoup de jugement, et souvent j'ai été amené à adopter celles qui y sont données comme les plus probables.

que je m'étais imposé, de m'attacher en général aux interprétations anciennes et adoptées par des classes entières d'exégètes.

[1] Il en a paru une seconde édition à Leipzig, avec des notes de M. Olshausen (1852), dans la collection intitulée : *Kurzgefasstes exegetisches Handbuch zum Alten Testament.* Il serait injuste d'oublier qu'après Schultens, c'est M. Ewald qui a le plus contribué aux progrès de l'exégèse du livre de Job (*Die poetischen Bücher des Alten Bundes,* Gœttingen, 1835-39). Je signalerai aussi le travail excellent, quoique parfois un peu conjectural, de M. Schlottmann (Berlin, 1850).

Il faudrait un cours entier de langue et de littérature hébraïque pour faire comprendre au lecteur non hébraïsant les proportions dans lesquelles se mêlent en ces délicates études le certain, le probable et ce qu'il faut renoncer à savoir. Deux causes sèmeront éternellement de difficultés insolubles l'interprétation de ces vieux textes: d'une part, le petit nombre de monuments hébreux qui nous sont parvenus, ces monuments tenant tous dans un volume de médiocre étendue; de l'autre, l'impossibilité où nous sommes de comparer des manuscrits antérieurs à la fixation définitive du texte reçu. Que faire quand un mot ne se présente qu'une fois dans toute la littérature hébraïque, ou quand les deux ou trois emplois qu'on en peut citer ne suffisent pas pour en bien déterminer la nuance? Le témoignage des anciens traducteurs, qui n'avaient pas plus de ressources que nous n'en avons nous-mêmes pour lutter contre ces difficultés, et qui même en avaient moins, puisque le secours de la philologie comparée

leur manquait, est alors bien insuffisant. Que faire, surtout quand on se trouve en présence d'un passage où l'on sent clairement qu'il y a quelque faute, sans qu'on ait aucun moyen d'y remédier? Je crois le nombre de ces passages plus considérable qu'on ne pense; mais je reconnais qu'il faut se garder de partir de là pour proposer des corrections téméraires. Peut-être quand la paléographie sémitique sera plus avancée (et il est permis d'espérer pour elle des progrès considérables en voyant ce qu'elle a gagné en ces dernières années grâce aux travaux de M. le duc de Luynes et de plusieurs autres habiles antiquaires), sera-t-il permis de marcher, bien entendu avec une grande réserve, dans cette voie périlleuse. Mais à l'heure qu'il est, le texte massorétique doit faire loi. C'est à ce texte que ma traduction se rapporte, sauf un ou deux endroits où tout le monde à peu près est d'accord pour le corriger.

La division en chapitres ayant été introduite à une époque postérieure à la composition du poëme,

et n'étant pas toujours fort naturelle, a été supprimée ici ; je l'ai remplacée, à l'exemple de la plupart des traducteurs, par des coupes accommodées à nos habitudes typographiques. On sait que le poëme de Job est composé de discours en vers encadrés dans un texte en prose : cette distinction a été marquée par l'emploi d'un caractère différent. La séparation des versets et des vers, qui est bien du fait de l'auteur, a été également maintenue. Le rhythme de la poésie hébraïque consistant uniquement dans la coupe symétrique des membres de la phrase, il m'a toujours semblé que la vraie manière de traduire les œuvres poétiques des Hébreux était de conserver ce parallélisme, que nos procédés de versification, fondés sur la rime, la quantité, le compte rigoureux des syllabes, défigurent entièrement. J'ai donc fait tous mes efforts pour qu'on sentît dans ma traduction quelque chose de la cadence sonore qui donne tant de charme au texte hébreu. Il est certain que la métrique de ces vieilles poésies consistant uni-

quement en une sorte de *rime de pensées*, toute traduction soignée devrait rendre cette rime aussi bien que l'original. Mais les impérieuses nécessités de notre langue un peu prolixe m'ont quelquefois forcé sur ce point à des concessions; je dois dire aussi, pour mon excuse, que toutes les parties du poëme sont loin d'offrir, sous le rapport du parallélisme, la même rigueur, ou, si l'on veut, la même perfection.

Je n'aurais point accompli ma tâche si je n'examinais ici les questions d'histoire et de critique soulevées par le poëme de Job, et sur lesquelles il faut être fixé, si l'on veut bien comprendre ce monument, l'un des plus curieux que l'antiquité nous ait légués. Mais je dois auparavant faire part au lecteur d'une espérance que j'avais formée et qui s'est changée en un amer regret. En causant l'hiver dernier du poëme que je traduisais, avec M. Ary Scheffer, j'obtins de lui une promesse qui, si elle avait pu être exécutée, eût valu, pour

l'intelligence philosophique et morale du livre de Job, le meilleur des commentaires. Les principaux moments de ce livre admirable s'étaient tracés dans sa pensée en fortes images : il voulait les fixer dans des dessins, qui, gravés à l'eau forte, eussent été joints au présent essai. Ceux qui connaissent le style élevé que M. Scheffer, dans ses dernières années, avait commencé d'appliquer aux scènes de l'Ancien Testament, se figureront facilement quelle sublimité eussent pris sous son crayon des scènes comme celles-ci : — Satan critiquant les côtés faibles de la création ; — Satan épiant l'homme de bien pour le surprendre ; — le juste, fort de sa conscience, soutenant son innocence contre Dieu même, — et d'autres sujets encore que sa belle imagination créait sur cette antique et grandiose légende. La mort ne lui a permis d'achever qu'une seule de ces compositions. Rarement le grand sentiment qu'il avait des choses religieuses l'a mieux inspiré. Satan s'avance devant Dieu, et veut pénétrer effrontément

dans les obscurités divines du plan de ce monde, tandis que les fils de Dieu sont rangés en silence à l'entour, les uns adorant les yeux fermés les secrets de la Providence, les autres pénétrant par l'intuition des âmes pures les mystères qui ne se révèlent pas à la raison. Le respect dû aux œuvres des morts illustres et le souvenir des perpétuels remaniements qu'il apportait à ses compositions les plus achevées m'ont seuls empêché de donner au public ce beau dessin. Hélas! quelles leçons d'élévation morale, quelle source d'émotions profondes et de hautes pensées ont disparu pour notre siècle, si pauvre en grandes âmes, avec le dernier soupir de cet homme de cœur et de génie!

ÉTUDE

SUR L'AGE ET LE CARACTÈRE DU LIVRE DE JOB

I

D'étranges difficultés s'offrent à l'historien quand il essaye de déterminer l'époque et le milieu social auxquels se rapporte le poëme de Job. Au premier coup d'œil, en effet, ce poëme occupe dans la littérature hébraïque une position assez isolée. Les personnages qui y figurent ne sont pas Juifs; le lieu de la scène est hors de la Palestine; le culte que nous y voyons pratiqué est celui de l'époque

patriarcale : Job est le prêtre de sa famille; il a des rites à lui, qui ne se rattachent à aucun des usages particuliers de la religion d'Israël; pas une allusion n'est faite aux usages mosaïques ni aux croyances particulières des Juifs. Cette réunion de circonstances a donné lieu à une opinion depuis longtemps répandue et adoptée par d'habiles critiques, d'après laquelle le livre de Job ne serait pas d'origine hébraïque. Une telle opinion est certainement insoutenable, si l'on entend par là que la langue du livre de Job n'est pas l'hébreu pur, ou bien que le texte hébreu qui est entre nos mains serait la traduction d'un ouvrage écrit dans un autre dialecte sémitique. Mais elle renferme une grande part de vérité si l'on veut dire seulement que l'atmosphère où ce curieux livre nous transporte n'est pas plus spécialement hébraïque qu'iduméenne ou ismaélite, et que le fond d'idées qu'on y trouve est celui qui appartient en commun à la branche nomade de la race sémi-

tique, sans aucun des traits qui assignent au peuple juif, dans le sein de cette famille, une position si caractérisée.

Qu'on réfléchisse aux conséquences qui sortent de ce fait important, et on verra que deux hypothèses seulement peuvent être proposées pour l'expliquer. Si, d'une part, le poëme de Job a été écrit en hébreu par un Hébreu (nul doute, je crois, ne reste plus sur ce point dans l'opinion d'aucun exégète); si, d'une autre part, le fond des idées du livre de Job n'a rien de spécialement hébraïque, il faut supposer ou bien que la composition du livre est antérieure à l'époque où les institutions religieuses des Hébreux prirent leur forme définitive par la législation mosaïque, ou bien que l'auteur juif qui l'a écrit, voulant nous donner un spécimen de sagesse thémanite, à peu près comme Platon nous donne dans le *Timée* un essai de philosophie pythagoricienne et dans le *Parménide* un essai de philosophie éléatique, a eu assez de raffinement littéraire

pour ne prêter à ses personnages que des pensées et un langage compatibles avec l'époque et le pays où il plaçait les événements de son poëme. J'avoue que le phénomène littéraire que nous offrirait le livre de Job, dans cette seconde hypothèse, me paraît en dehors de toute vraisemblance. L'antiquité n'avait pas l'idée de ce que nous appelons couleur locale. L'auteur alexandrin du livre de la *Sagesse* et même, à quelques égards, l'auteur du livre l'*Ecclésiaste*, font parler Salomon comme s'il eût été de leur temps ; le livre de Daniel, qui est de l'époque des Macchabées, commet sur l'époque assyrienne des fautes de représentation très-graves. Jésus, fils de Sirach, Philon, Josèphe surtout, parlent des anciens patriarches avec un sentiment historique aussi faible que l'est celui de Tite-Live quand il s'agit des temps antiques de Rome. Je ne puis donc admettre qu'un Hébreu d'une époque reculée (nous démontrerons bientôt qu'on ne peut faire descendre le livre de Job plus bas que le VIIe siècle avant

notre ère) ait eu l'idée singulière de composer un poëme patriarcal, et ait porté assez de suite dans ce dessein pour que son œuvre ne détonne pas une seule fois et ne trahisse pas par quelque endroit le système artificiel qui aurait présidé à sa composition.

On peut dire, il est vrai, que les Hébreux conservèrent longtemps un sentiment très-distinct de la vie patriarcale, et que cette vie était pour eux une sorte d'idéal où ils aimaient à placer leurs fictions, à peu près comme faisaient les Grecs pour l'époque héroïque. On peut ajouter qu'une intention de couleur locale semble se montrer dans cette circonstance remarquable que l'auteur, parlant en son propre nom dans les parties en prose, appelle Dieu *Jéhovah*, tandis que, toutes les fois qu'il fait parler les Iduméens, il ne met dans leur bouche que les noms monothéistes d'*Eloah*, *El*, *Schaddaï*. Mais, outre qu'il n'est pas absolument certain que le prologue et l'épilogue soient de la même main que le poëme,

c'est là une attention fort simple et qui ne suppose pas, à beaucoup près, le degré de raffinement littéraire qu'exigerait un poëme entier composé dans un ordre d'idées différent de celui de l'auteur. Ajoutons que la couleur forte, vive, énergique du poëme de Job, sa physionomie austère et grandiose excluent l'idée d'un pastiche. Une exception doit être faite pour le discours d'Élihou ; mais cette exception elle-même établit très-fortement notre principe ; car la différence de ton entre ce discours et le reste du poëme frappe à la première vue le lecteur le moins attentif.

Si le poëme de Job est une œuvre sincère, s'il exprime bien les idées du temps et du pays où il fut composé, sans arrière-pensée d'imitation, à quelle époque et à quelle école faut-il le rattacher? Une opinion fort ancienne et fort accréditée a tranché hardiment la question. Selon cette opinion, le poëme de Job serait le plus ancien ouvrage de la littérature hébraïque. Comme on n'y trouve aucune trace des

institutions mosaïques, on en a conclu que le livre était antérieur à Moïse[1] et remontait, par sa composition, à l'âge patriarcal. Mais pour se soustraire à de graves difficultés, on s'exposait ainsi à des objections bien plus graves encore. La langue du livre de Job, dans l'hypothèse en question, devrait avoir quelque chose d'archaïque et de primitif; or cette langue est au contraire singulièrement artificielle et travaillée. Si on ne suivait que les indices tirés de la grammaire, on serait tenté de rapporter le livre qui nous occupe aux derniers temps de la littérature hébraïque. L'induction qui menait les anciens exégètes à cette opinion singulière reposait d'ailleurs sur une base ruineuse. On s'étonnait de ne trouver dans le livre de Job aucune trace des prescriptions mosaïques. Mais on n'en trouve pas davantage dans le livre des *Proverbes*, dans l'histoire des Juges et

[1] L'hypothèse, toute gratuite, d'après laquelle Moïse lui-même serait l'auteur du livre de Job mérite à peine d'être mentionnée.

des premiers Rois, et en général dans les écrivains antérieurs à la dernière époque du royaume de Juda. L'idée que la loi mosaïque, telle que nous la possédons, remonte dans sa totalité à Moïse ne saurait plus guère être soutenue[1]. Il est certain que Moïse donna des lois au peuple dont il fut le libérateur; il est certain aussi que des parties du code qui lui est attribué lui appartiennent en réalité; mais, soit que ses prescriptions ne fussent pas de nature à pénétrer bien profondément la vie, soit que le peuple d'Israël y ait été d'abord peu fidèle, on ne voit pas que jusqu'à la période de réformes et de piétisme dont le règne de Josias fut le moment décisif, l'histoire d'Israël ait été dominée par le corps complet des institutions dont le Pentateuque nous offre le tableau. Or,

[1] Ne pouvant développer ici ce sujet important, je me contente de renvoyer le lecteur au très-bon résumé que M. Munk a donné de la question, dans sa *Palestine* (p.132 et suiv.).

la nature de ces institutions était telle que leur empreinte ne pouvait manquer de se faire sentir dans toute l'histoire du peuple; et, en effet, depuis l'époque de réforme dont nous venons de parler, on les trouve présentes, si j'ose le dire, à chaque pas.

De ce que le livre de Job est conçu en dehors des idées que l'on désigne, avec plus ou moins de raison, du nom de *mosaïques*, on ne saurait donc conclure que ce livre soit antérieur à Moïse. Une branche entière de la littérature hébraïque est dans le même cas, je veux parler de toute cette littérature de philosophie morale, dont le livre des *Proverbes*, un grand nombre de Psaumes, l'*Ecclésiaste* même (quelles que soient les difficultés qui s'élèvent sur la date de ce livre) sont d'insignes monuments. Cette littérature, en général groupée autour de Salomon, n'est pas spécialement juive; elle est, comme le livre qui nous occupe, purement sémitique. Salomon, qui la cultiva avec tant de succès,

était dans des relations intimes avec les pays voisins de la Palestine, à tel point que la pureté de son rôle dans le développement de l'esprit hébreu en souffrit beaucoup. Toute son histoire nous le montre comme un paraboliste bien plus préoccupé de la sagesse profane des nations que du culte pur de Jéhovah. Les tribus voisines de la Palestine, et en particulier les *Beni-Kédem* ou *Orientaux*, chez lesquels se passe la scène du livre de Job, participaient à la même philosophie[1]. La tribu iduméenne de Théman, en particulier, à laquelle appartient le principal des adversaires de Job, était célèbre par ses sages[2]. Il est donc certain qu'il y eut là un mode spécial de culture intellectuelle, une école, si l'on veut, dont le peuple d'Israël nous a seul transmis le souvenir, mais qui ne lui était pas exclusi-

[1] *I Rois*, v, 10 (*III Rois*, IV, 30, selon la Vulgate).

[2] *Jérem.*, XLIX, 7; *Obadia*, 9; *Baruch*, III. 22-23. Comparez *Job*, XV, 10, 18, 19.

vement propre. Il est même probable que parmi les monuments de la sagésse hébraïque nous ont été conservés des fragments de la sagesse des tribus voisines. Ce roi Lemuel, sous le nom duquel le compilateur du livre des *Proverbes* nous a conservé le début d'un poëme gnomique[1] a été considéré par plusieurs critiques comme un roi arabe; et, en effet, si son nom n'est pas symbolique ou fictif, il faut certainement le chercher hors de la série des rois d'Israël. Le poëme d'Agur[2], qui offre avec le précédent de grands traits de ressemblance pour le style et la manière, a peut-être une origine analogue.

C'est à cette grande école de philosophie paraboliste, un des titres de gloire de la race sémitique, qu'appartient le livre de Job. Bien qu'écrit par un Hébreu, ce livre nous représente un mode de spéculation qui n'était pas propre à la Palestine. Un

[1] Chap. XXXI, v. 1-9.

[2] *Prov.* XXX.

grand nombre de légendes mythologiques ou astronomiques, auxquelles il y est fait allusion, ne se retrouvent pas chez les Hébreux, du moins sous la même forme [1]. On y sent de bien plus près que dans les écrits des Juifs le voisinage du polythéisme syrien et babylonien, en particulier de ce qu'on a nommé le sabéisme [2]. Une foule de traits dénotent une connaissance parfaite de l'Égypte, où l'auteur semble avoir voyagé [3], et du mont Sinaï, où sans doute il avait vu les travaux des mines qu'il décrit avec tant de détails (chap. XXVIII). Le fait que tous les personnages du poëme appartiennent aux *Beni-Kédem*, célèbres par leur sagesse, ne saurait être

[1] Voir p. 4, 12, 37, 38, 76, 110, 111, 166, 171, de notre traduction.

[2] Voir p. 134 de la traduction.

[3] La description du crocodile et de l'hippopotame (chap. XL, XLI) est d'une telle vivacité, qu'on est porté à y voir un reflet direct de l'épouvante que l'auteur éprouva devant ces monstres. Il est question ailleurs des pyramides, du papyrus, des barques de jonc, etc.

une fiction arbitraire. Cela n'implique pas sans doute, comme le supposait Herder, que le poëme ait été primitivement écrit chez les Arabes voisins de la Palestine, ni qu'il faille y voir l'œuvre de quelque rival oublié de Salomon; mais cela indique suffisamment que la composition tout entière repose sur une légende iduméenne, que les thèmes philosophiques agités dans la discussion ne sont autre chose que les lieux communs de la rhétorique sémitique, et qu'ainsi, en un sens très-véritable, ces pages précieuses nous ont transmis un écho de l'antique sagesse de Théman.

L'opinion que nous venons d'établir sur le caractère du poëme de Job ne préjuge rien, on le voit, sur l'époque précise où il fut écrit; car bien que l'époque florissante du genre de littérature dont nous parlons ait été l'époque de Salomon, on continua de le cultiver fort longtemps après, de même que le style des *kasidas* de l'Arabie anté-islamique resta en vogue longtemps après Mahomet, et cela dans un état de

société tout différent de celui où fut inventée cette forme de poésie. La composition du livre de Job suppose, il est vrai, une fraternité philosophique entre Israël et les peuples voisins, et ce n'est qu'à l'époque de Salomon que nous voyons cette fraternité clairement établie ; mais elle se continua sans doute sous ses successeurs, jusqu'à l'époque où le peuple juif, grâce à l'influence des prophètes et des rois piétistes, s'enfonça décidément dans ses propres voies et tourna le dos aux autres peuples. Le livre des *Proverbes* ne fut compilé que sous les rois; l'*Ecclésiaste* est plus moderne encore, et pourtant appartient évidemment à la même direction littéraire; l'*Ecclésiastique* de Jésus, fils de Sirach, écrit sous les Ptolémées, est le dernier reflet de cette vieille sagesse gnomique, qui ne disparut complétement chez les Juifs que quand ils adoptèrent ou mieux quand ils approprièrent à leurs croyances la philosophie grecque. C'est donc aux circonstances extérieures et à l'examen plus attentif des détails

du poëme qu'il faut demander la solution d'un problème que les considérations générales exposées jusqu'ici ne suffisent pas pour trancher.

On ne trouve dans l'antiquité juive que deux mentions expresses du Livre de Job. La première se lit au livre de l'*Ecclésiastique*, composé vers l'an 160 avant Jésus-Christ. Cette mention résulte d'une conjecture extrêmement ingénieuse, récemment proposée par M. Geiger sur le verset 11 du chap. XLIX de ce livre [1]. La deuxième se lit au livre de *Tobie* (II, 12, 15, texte latin), livre d'une date assez moderne. A vrai dire, ce sont là des témoignages presque superflus, puisqu'il n'a pu venir à la pensée d'au-

[1] *Zeitschrift der deutschen morgenlændisehen Gesellschaft*, 1858, p. 542-43. Les mots τῶν ἐχθρῶν de la traduction grecque répondent, on n'en peut guère douter, au mot איוב, *Job*, du texte hébreu de l'*Ecclésiastique*, maintenant perdu. Le traducteur grec, égaré peut-être par quelque erreur de copie, n'a pas reconnu dans ce mot un nom propre et l'a interprété selon le sens du radical.

cun critique sérieux que le poëme de Job fût d'une époque aussi basse. M. Vatke, qui a poussé jusqu'à l'extrême la tendance à rajeunir les ouvrages de l'ancienne littérature hébraïque, place le livre qui nous occupe à l'époque de la domination persane, au v[e] siècle avant notre ère [1]. On peut sans crainte remonter bien plus haut. Le poëme de Job, au moins dans ses parties essentielles, est certainement antérieur à la captivité. Les écrits postérieurs à cette date mémorable ont un tout autre caractère : ils sont empreints d'un mosaïsme rigide, d'une dévotion et d'un patriotisme exaltés (*Tobie, Esther*) ; les idées sur les récompenses et les peines de la vie future y sont plus avancées. L'esprit juif se resserrant de plus en plus, en vue de la grande mission qu'il allait bientôt accomplir, perd toute liberté, toute flexibilité. Les liaisons intellectuelles d'Israël ne

[1] *Die biblische Theologie*, p. 570 et suiv.

sont plus avec les Beni-Kédem et les Thémanites, mais bien avec la Perse, puis avec la Grèce. On chercherait vainement dans le judaïsme sévère de cette époque une place pour une œuvre aussi franche d'allure, remplie d'un parfum aussi fort de la vie nomade, et supposant une aussi grande largeur d'esprit. Les hardies apostrophes et les protestations énergiques de Job auraient passé, aux yeux des contemporains d'Esdras et de Néhémie, pour des blasphèmes. Le goût des théophanies et des révélations particulières, qui se remarque dans le livre de Job [1], et qu'on retrouve dans le poëme d'Agur [2], n'appartient pas à l'époque persane; la vieille théologie des Fils de Dieu, du Dragon rebelle, etc., n'est pas non plus de ce temps. La langue enfin du livre de Job a une fermeté, une beauté qu'on chercherait vainement dans les écrits d'un âge où la langue hébraï-

[1] Voir p. 17, 18, 142, 143, 165 et suiv. de la traduction.
[2] *Prov.*, ch. xxx.

que n'était plus parlée, au moins dans sa pureté, et était devenue le partage des scribes et des lettrés.

Un passage fort grave, quoique non décisif, d'Ézéchiel (XIV, 14 et suiv.) confirme ce qui précède. Ezéchiel voulant nommer trois personnes justes par excellence, cite *Noé, Daniel* et *Job*. Ezéchiel commença à prophétiser l'an 595. Nous avons donc la certitude que Job, au VIe siècle avant notre ère, était passé à l'état d'homme célèbre par sa sainteté, et qu'il avait déjà une légende développée. Mais peut-on conclure de là que le livre qui porte son nom existât? On ne le peut rigoureusement. Ce livre, en effet, n'est pas un simple récit des épreuves et de la patience de Job; c'est une composition artificielle, où les épreuves du vieux patriarche sont prises pour thème de discussions philosophiques. Loin que ces discussions soient de nature à relever la patience de Job, leur hardiesse singulière inviterait plutôt à supposer qu'Ézéchiel ne les connaissait pas quand il présentait Job comme un saint. Tout

porte à croire que la légende de Job est plus ancienne que le livre de Job. Les célébrités populaires ne se créent pas par un livre isolé, surtout aux époques où l'on écrit et lit peu ; d'ailleurs, les fictions pures du drame et du roman n'étaient pas dans le goût des anciens Hébreux. Il est donc probable qu'il existait, à l'époque d'Ezéchiel, des récits édifiants des souffrances et de la piété de Job : mais rien, dans le passage cité, ne prouve que Job eût déjà été pris pour le sujet d'une sorte de tragédie philosophique. Ce qui montre bien qu'une telle conséquence serait exagérée, c'est que Job y est nommé à côté de Daniel [1]. Or, il est impossible que

[1] Daniel est présenté comme un sage accompli dans un autre passage d'Ézéchiel (xxviii, 3). Or, Daniel, d'après le livre qui porte son nom, devait être plus jeune qu'Ézéchiel, puisqu'il serait venu à Babylone, *enfant*, l'an 604 avant Jésus-Christ, dans l'hypothèse la plus favorable. Le seul moyen d'expliquer cette bizarrerie, c'est de supposer que la légende de Daniel, telle qu'Ézéchiel la connaissait, se rapportait à une

le livre de Daniel, tel que nous le possédons, existât à l'époque où Ezéchiel écrivait ce passage, puisque dans le livre de Daniel sont mentionnés des événements du règne de Cyrus.

Une preuve bien plus forte de l'existence du livre de Job dans le siècle qui précéda la captivité se tire de divers passages de Jérémie, d'où il semble résulter que Jérémie avait lu le livre en question et y avait fait des emprunts. Peut-on en douter en lisant le passage que voici[1] :

Maudit soit le jour où je suis né ; que le jour où ma mère m'enfanta ne soit pas béni !

Maudit soit l'homme qui porta la nouvelle à mon père

époque plus ancienne, peut-être à l'époque ninivite, et que plus tard on l'a transportée à Babylone et à l'époque de Nabuchodonosor. La rédaction du livre de Daniel, tel que nous le possédons, n'est que du temps des Séleucides.

[1] Jérémie, xx, 14 et suiv.

en lui disant : « Un enfant mâle t'est né, » et le remplit ainsi de joie!

Que cet homme-là soit comme les villes que Jéhovah a renversées sans retour ; que le matin il entende des cris d'alarme, et à l'heure de midi des clameurs tumultueuses ;

Parce qu'il ne m'a pas tué dès le sein de ma mère, de telle sorte que ses entrailles fussent mon tombeau et qu'elle m'y portât à jamais.

Pourquoi suis-je sorti du sein de ma mère, pour voir la peine et la douleur, et pour que mes jours se consument dans l'opprobre?

Que l'on compare ce passage aux éloquentes malédictions de Job (III, 3 et suiv.; x, 18) et on n'hésitera pas à dire lequel des deux auteurs a copié l'autre[1]. La mollesse, la pesanteur, l'absence

[1] Il existe encore deux ou trois endroits parallèles, mais moins frappants, entre Job et Jérémie. Jérémie, du reste, est sujet à ces sortes de réminiscences ; on retrouve chez lui beaucoup de passages des autres écrits hébreux. V. Kueper, *Jeremias li-*

de timbre et de parallélisme qui caractérisent le passage de Jérémie font toucher du doigt le changement qui s'était déjà opéré dans la langue et l'esprit poétique de la nation à l'époque où ce prophète écrivait, c'est-à-dire dans la seconde moitié du VIIe siècle. Aussi n'est-il plus, je crois, un seul hébraïsant qui ne place la composition du livre de Job cent ans au moins avant la captivité, c'est-à-dire vers l'an 700 [1].

Ce qui empêche en général les hébraïsants de remonter au delà, c'est le caractère de la langue du livre de Job, qui leur paraît moderne et sentant déjà le chaldaïsme des basses époques. Gesenius, surtout, a insisté sur cette considération [2]; mais il faut avouer que les observations de ce philologue, si savant et

brorum sacrorum interpres atque vindex. (Berlin, 1837), p. 164 et suiv.

[1] C'est l'opinion commune en Allemagne. C'est aussi en France l'opinion de M. Munk, *Palestine*, p. 449.

[2] *Geschichte der hebräischen Sprache*, p. 33 et suiv.

si judicieux, manquent ici de finesse. Parmi tous les idiotismes qu'il a recueillis, je n'en vois aucun qui soit l'indice d'une langue affaiblie et qu'on ne retrouve dans les écrits d'Amos, d'Osée, et dans le cantique de Débora, dont tout le monde cependant reconnaît l'ancienneté. La langue du livre de Job est l'hébreu le plus limpide, le plus serré, le plus classique. On y trouve toutes les qualités du style ancien, la concision, la tendance à l'énigme, un tour énergique et comme frappé au marteau, cette largeur de sens, éloignée de toute sécheresse, qui laisse à notre esprit quelque chose à deviner, ce timbre charmant qui semble celui d'un métal ferme et pur. Nulle part on ne se sent plus loin de cette facilité lâche, de cette platitude obligée d'une langue qui a cessé d'être parlée et qui est cultivée artificiellement. Le nombre des difficultés qui arrêtent le philologue est un *criterium* excellent, quand il s'agit de l'âge des écrits hébreux : or, les difficultés se rencontrent dans le livre de Job presque à chaque

pas ; dans les morceaux des basses époques au contraire, dans certains psaumes par exemple, on a devant soi une langue claire, prolixe, n'offrant que très-peu d'obscurités. La grammaire est, sans contredit, un précieux secours dans les questions de cette nature ; mais le *goût* doit aussi être entendu. Or, ici l'hébraïsant homme de goût ne saurait hésiter. Deux ou trois vétilles grammaticales ne l'emporteront jamais dans son esprit sur l'induction qui résulte du caractère général du poëme, caractère si éloigné de toute décadence. J'en dis autant du *Cantique des Cantiques*, que, nonobstant l'avis des grammairiens, j'ose rapporter aux époques les plus vives et les plus franches de l'esprit d'Israël.

Après l'argument tiré de la grammaire, la plus forte des preuves par lesquelles on cherche à établir que la composition du livre de Job doit être placée vers l'époque de la captivité se tire des grands développements qu'offre dans ce livre la théorie des anges et des démons. Mais au fond, cette partie de

la théologie du livre de Job, si l'on excepte peut-être le discours d'Élihou, ne dépasse pas le cercle des croyances que nous trouvons chez les Hébreux avant leur contact avec l'Assyrie et la Perse. Les anges sont encore renfermés dans la notion purement sémitique des *Beni-Élohim* ou *fils de Dieu.* Les *Kedoschim*, Saints intercesseurs (v, 1), peuvent être aussi bien envisagés comme un reste des *Élohim* ou *Beni-Élohim* que comme un emprunt fait aux férouers de la Perse. Le Satan qui figure dans le prologue n'est nullement l'Ahrimane de l'Avesta : il ne fait rien que par l'ordre de Dieu ; c'est un ange d'un caractère plus malin que les autres, narquois et enclin à médire[1] ; ce n'est pas le génie du mal, existant et agissant par lui-même. Qu'on y réfléchisse d'ailleurs ; la considération que je combats en ce moment amènerait à placer la ré-

[1] Herder (cinquième dialogue sur la *Poésie des Hébreux*) a très-bien vu ceci.

daction du poëme à l'époque des Achéménides, puisque ce n'est que vers ce temps que les doctrines de Zoroastre exercèrent sur les Hébreux une influence bien caractérisée. Or, la composition du livre de Job devient, à un âge aussi moderne, vraiment inexplicable. Le discours d'Élihou lui-même peut à peine être abaissé jusque-là.

Est-ce à dire qu'il soit permis de reculer la composition du livre de Job jusqu'à l'époque où de prime abord on voudrait la placer, je veux dire jusqu'à l'époque de Salomon [1]? A cela s'opposent de graves difficultés. Pour n'en mentionner qu'une seule, je montrerai bientôt qu'aucune raison décisive n'autorise à séparer le prologue et l'épilogue du reste du poëme; or, dans le prologue nous voyons figurer les Chaldéens (*Kasdim*) comme une population vivant de rapines. Les *Kasdim* n'apparaissent chez les Hébreux, avec ce caractère, que vers l'époque d'Osias,

[1] M. Schlottmann n'hésite pas à remonter jusque-là.

roi de Juda et de Menahem, roi d'Israël, au temps d'Amos, d'Osée et d'Isaïe, vers 770 avant Jésus-Christ. C'est à cette époque moyenne des royaumes de Juda et d'Israël, époque où l'ancien esprit nomade était loin d'être éteint, et où les puissantes réformes du temps de Josias n'avaient point encore donné à la nation le pli énergique qui la prédestinait à un rôle si extraordinaire, que j'aime à placer la composition du livre de Job. Le style vif et ciselé du siècle de Salomon n'avait pas encore fait place à la prédication larmoyante de l'époque de Jérémie. Le livre des *Proverbes* fut en partie compilé par les ordres d'Ézéchias (725-696 avant Jésus-Christ), et nous voyons autour de ce prince une sorte d'académie occupée de poésie parabolique [1]. Le cantique d'Ézéchias lui-même [2] a beaucoup de rapports avec la poésie du livre de Job.



[1] *Prov.*, xxv, 1.

[2] Is., xxxviii, 10 et suiv.

Enfin, plusieurs passages d'Isaïe (vers 750) [1] rappellent tellement des passages du livre de Job, qu'on sent avec évidence que les deux auteurs ont puisé à ces lieux communs poétiques qui sont en quelque sorte dans l'air et appartiennent à tous [2].

C'est donc au VIIIe siècle avant notre ère que toutes les inductions nous portent à placer la composition du livre de Job. Rome n'existait point encore; la Grèce avait des chants harmonieux, mais ne savait pas écrire; l'Égypte, l'Assyrie, l'Iran (renfermé en Bactriane), l'Inde, la Chine étaient vieilles déjà de révolutions intellectuelles, politiques et religieuses, quand un sage inconnu, resté fidèle

[1] Comparez surtout *Job*, XIV, 11 à *Isaïe*, XIX, 5. Il paraît bien que l'un des deux auteurs a copié l'autre; mais il est impossible de dire de quel côté l'emprunt a eu lieu. Je crois pourtant avec Kueper, contre Hitzig, qu'Isaïe a été l'imitateur.

[2] C'est aussi de cette manière qu'il faut expliquer les nombreux rapprochements qu'on observe entre le poëme de Job et quelques psaumes.

à l'esprit des anciens jours, écrivit pour l'humanité cette dispute sublime où la souffrance et les doutes de tous les âges devaient trouver une si éloquente expression.

II

Il faut examiner maintenant si le poëme est tout entier d'une seule main et s'il est resté à l'abri de ces additions successives auxquelles les ouvrages un peu anciens, surtout s'ils n'ont pas une rigoureuse unité et un plan bien circonscrit, ont rarement échappé.

Une lecture même superficielle du livre de Job suffit pour faire découvrir que ce livre, si grandiose dans son ensemble, est loin d'offrir dans le détail une marche satisfaisante. Les parties en prose ne s'accordent point parfaitement avec les parties en vers. Quelques développements se répètent ou se

contredisent ; de longues parenthèses interrompent çà et là les plus beaux morceaux ; des finales sans vigueur nuisent parfois à l'effet des mouvements les plus heureux. L'idée d'interpolation se présente d'elle-même pour expliquer ces taches, incompatibles, selon notre manière de voir, avec l'art merveilleux que trahissent la composition générale de l'ouvrage et le tour achevé de quelques parties.

Une circonstance, cependant, doit inspirer, quand il s'agit d'inductions de cette nature, une certaine timidité. Les Hébreux, et les Orientaux en général, avaient sur la composition des idées fort différentes des nôtres. Leurs œuvres n'ont jamais eu ce cadre parfaitement défini auquel nous sommes habitués, et il faut se garder de voir des interpolations ou des retouches partout où nous trouvons des manques de suite qui nous étonnent. Ainsi, après avoir répondu à ses trois amis, Job prend la parole deux fois de suite. Elihou se reprend à quatre fois, et chacun de ses discours a un exorde et une pérorai-

son. Jéhovah de même prononce deux discours. Au premier coup d'œil, il semble que ce soient là des additions successives; et en effet, telle est la largeur de ces développements paraboliques non assujettis à un plan sévère, que l'on devait sans cesse être tenté de les allonger par de nouvelles amplifications. Mais, à la réflexion, on hésite à tirer cette conséquence. Les discours d'Elihou en particulier sont certainement d'une même main, et tous les discours de Job, sauf de très-courts endroits qu'on voudrait supprimer (par exemple les derniers versets du chap. III et du chap. XIX, quelques incises du chap. XXXI, où deux rédactions semblent s'être pénétrées), sont empreints d'un tel caractère de hauteur et de force, qu'on ne peut douter qu'ils ne soient le fruit d'une seule inspiration : on dirait que le roseau du poëte s'est à peine levé en écrivant cette protestation sublime du juste persécuté.

Quatre morceaux principaux ont, avec plus ou moins de droit, excité dans le poëme de Job les soup-

çons de la critique : 1° le prologue et l'épilogue, 2° le passage qui s'étend du chap. XXVII, v. 7, jusqu'à la fin du chap. XXVIII ; 3° la description du crocodile et de l'hippopotame à la fin du discours de Jéhovah ; 4° enfin le discours d'Elihou tout entier.

Il est certain que les idées du prologue et de l'épilogue sont à beaucoup d'égards en contradiction avec celles du poëme. Job est présenté dans le prologue et l'épilogue comme un modèle de patience ; ses malheurs ne peuvent lui arracher un blasphème ; toutes ses paroles sont pleines d'une humble soumission à la volonté divine. Dès qu'il *prend sa parabole*, au contraire, c'est-à-dire dès qu'il commence à parler en vers, son langage devient arrogant, hardi, presque blasphématoire. Le prologue paraît d'une époque dévote et fortement adonnée au culte de Jéhovah ; le poëme, au contraire, suppose une très-grande liberté religieuse. L'esprit frondeur du nomade, sa religion simple et fière s'y révèlent à chaque pas ; les seuls noms de Dieu qui y figurent

sont les noms d'*El, Schaddaï, Eloah,* qu'on trouve également chez les autres peuples sémitiques. Dans l'épilogue, enfin (XLII, 7), Dieu donne pleinement raison à Job et reconnaît qu'il a bien parlé de lui, tandis que dans le poëme il reprend Job sévèrement[1] et le taxe de légèreté.

Quelle que soit la force de ces raisons, je ne les trouve point suffisantes pour séparer deux parties d'un ouvrage qui se tiennent aussi bien. Le poëme est inintelligible sans le prologue et l'épilogue. Si quelques traits de ces deux morceaux semblent respirer une religion bien avancée sous le rapport des sentiments, d'autres, au contraire, supposent un culte d'une grande simplicité. Il est difficile d'admettre qu'à une époque de rapetissement intellectuel, comme fut celle qui date de Jérémie et de Josias, on eût su feindre si habilement les formes extérieures d'une religion tout individuelle et reproduire les

[1] XXXVIII, 2 (Vulgate, XXXIX, 32), XL, 2.

mœurs patriarcales avec tant de finesse. Le grand caractère du récit est aussi une preuve de son ancienneté ; que l'on compare à ce style admirable le ton des légendes modernes de Tobie, de Judith, d'Esther, de Daniel, on sentira la différence. Quant à l'emploi exclusif du nom de *Jéhovah* dans le prologue et l'épilogue, on n'en peut rien conclure contre l'authenticité de ces deux morceaux. On retrouve, en effet, le nom de Jéhovah en dehors du prologue et de l'épilogue dans les courtes formules qui marquent les changements d'interlocuteurs [1] et qui certainement n'ont pu être interpolées.

Les motifs pour repousser l'authenticité de la seconde partie du chap. XXVII [2] sont encore moins décisifs. Il est très-vrai que les principes énoncés en cet endroit par Job sont en contradiction avec ceux qu'il soutient ailleurs ; mais, ainsi que je l'ai

[1] Chap. XXXVIII, 1; XL, 1, 3, 6 (Vulgate, XXXIX, 31, 33; XL, 1); XLII, 1.

[2] Voyez de Wette, *Einleitung*, § 288.

dit, ce n'est pas une logique sévère qu'il faut chercher dans ces vieux écrits. Plusieurs critiques, depuis Kennicott, ont cru que ce passage était mis à tort dans la bouche de Job, et qu'il fallait y voir le troisième discours de Sophar, qui, comme on le sait, parle une fois de moins que ses deux amis. Il est certain que toute cette partie du livre semble assez profondément troublée ; j'y admettrais volontiers quelque transposition ou quelque erreur ; mais il n'est pas prouvé qu'il y ait eu là quelque addition postérieure. C'est contrairement à toute vraisemblance que M. Bernstein rapporte le chap. XXVIII, un des plus beaux développements du poëme, à l'auteur du discours d'Elihou.

L'opinion de M. Ewald, qui regarde comme interpolées les descriptions de Béhémoth et de Léviathan [1], ne repose pas non plus sur de bien solides fondements. Il est vrai que le discours de Jéhovah

[1] Chap. XL, 15 (Vulgate, 10), XLI.

se termine très-bien au ch. XL, v. 14, et que la description de ces deux monstres a un caractère fort différent de la charmante et naïve histoire naturelle du chap. XXXIX. Il est vrai encore que l'attache du v. 4 du chap. XLI est si molle qu'on est tenté d'y voir une seconde addition qu'on aurait cousue à la suite de la première, parce que dans cette voie il n'y avait pas de raison pour s'arrêter. Mais, je le répète, il faut se garder de vouloir retrouver dans ces œuvres antiques nos principes de composition et de goût. Le style du fragment dont nous parlons est celui des meilleurs endroits du poëme. Nulle part la coupe n'est plus vigoureuse, le parallélisme plus sonore : tout indique que ce singulier morceau est de la même main, mais non pas du même jet que le reste du discours de Jéhovah.

C'est contre le seul discours d'Elihou que s'élèvent des difficultés capitales et selon moi décisives [1].

[1] C'est aussi l'opinion d'Eichhorn, Stuhlmann, Bernstein, de

Non-seulement, en effet, ce discours dérange l'économie du poëme, puisqu'il n'est guère qu'une répétition de ce qui a précédé et qu'il affaiblit d'avance l'effet du discours de Dieu ; mais l'interpolateur a pris si peu de soin de cacher son addition que l'entrée et la sortie d'Elihou sont en pleine contradiction avec le reste de l'ouvrage. Dans le prologue, en effet, qui prépare le drame et où tous les personnages sont nommés, il n'est nullement question de ce nouvel interlocuteur ; l'auteur de l'interpolation est obligé, pour rendre compte de son apparition inattendue, de donner une explication rétrospective (XXXII, 4). Considération bien plus grave encore ! Jéhovah prenant la parole après le discours d'Elihou (XXXVIII, 1) *adresse la parole à Job* et

Wette, Ewald, Hirzel, Knobel. L'authenticité est défendue par Schærer, Stæudlin, Bertholdt, Jahn, Rosenmüller, Umbreit, Arnheim, Stickel, mais pour des raisons assez faibles, et en partant presque toujours de l'idée que l'ensemble du poëme a été écrit à une époque très-moderne.

l'apostrophe, comme si personne n'avait discouru depuis la fin des paraboles de Job (xxxi, 40). Enfin dans l'épilogue, les trois amis reparaissent pour être l'objet de réprimandes sévères, et dans tout cela pas un mot d'Elihou, qui pourtant avait mérité, aussi bien qu'Eliphaz, Bildad et Sophar, les reproches de Dieu.

Ces considérations formeraient à elles seules contre l'authenticité du discours d'Elihou une objection bien forte. Mais une preuve plus sensible encore se tire, selon moi, de la lecture du discours lui-même. Dès les premières lignes, on se trouve en présence d'une langue fort différente de celle du reste du poëme. Le dictionnaire de l'auteur est insolite; plusieurs mots qu'il semble affectionner ne se trouvent pas dans les discours des autres interlocuteurs ni même dans le reste des écrits hébreux. Or, quand il s'agit d'une langue aussi libre que l'hébreu, où chaque auteur a en quelque sorte son dictionnaire, les habitudes de style forment un

criterium décisif. La manière de discuter d'Elihou ne ressemble pas davantage à celle des trois amis. Il apostrophe Job par son nom; il aime les longs préambules; ses principes philosophiques affectent des formes plus abstraites et supposent un plus haut degré de réflexion. Dira-t-on que l'auteur a voulu marquer ainsi l'individualité du rôle d'Elihou et son caractère personnel? Mais la poésie de la haute antiquité ne connaît pas ces nuances de *caractères;* elle peint l'homme et la grande poésie de la vie, qui est la même pour tous. L'idée de faire parler chaque personnage dans un style particulier est le signe d'un art très-avancé et même un trait de décadence. Aussi, le ton des autres parties du livre n'offre-t-il aucune diversité: Job parle du même style que ses amis, et ses amis du même style que Jéhovah.

Les considérations esthétiques ne sont pas moins fortes contre le discours d'Elihou que celles que fournit la grammaire. Quelque réserve qui nous soit commandée en de telles inductions, la physionomie

du morceau dont il s'agit est si caractérisée qu'il ne faut pas hésiter cette fois à se prononcer. Le style d'Elihou est froid, lourd, prétentieux. L'acteur se perd dans de longues descriptions sans vivacité [1], surtout si on les compare aux traits pénétrants du discours de Jéhovah. Il laisse quelquefois son *kalâm* errer presque au hasard; la rédaction de certains passages (par exemple, XXXVII, 6 et 12) est tout à fait négligée. Son langage est obscur et présente des difficultés d'un ordre particulier. Dans les autres parties du poëme, l'obscurité vient de notre ignorance et du peu de moyens que nous avons pour comprendre ces antiques documents; ici l'obscurité vient du style lui-même, de sa bizarrerie et de son affectation [2]. A part quelques passages dont l'imperfection peut être attribuée à la

[1] Voir p. 159 et suiv.

[2] L'expérience d'un traducteur est ici un excellent moyen de discernement. En passant des paraboles de Job au discours d'Elihou, il se sent transporté brusquement d'un monde à un

manière défectueuse dont le texte nous a été conservé, le poëme de Job est, dans ses parties essentielles, le modèle de l'éloquence parabolique. Ici, au contraire, nous sommes en présence d'un des rares morceaux de la littérature hébraïque qu'on peut, du moins pour certaines parties, taxer de faiblesse. L'auteur imite les discours précédents et même ceux de Jéhovah qui viennent ensuite. Parfois, il semble préoccupé d'une idée singulière, c'est de répondre aux questions du discours de Jéhovah [1]. Ainsi, la grande description de la foudre (XXXVI, 27 — XXXVII, 13) n'est qu'une exposition assez lâche de ce que les interrogations de Jéhovah vont bientôt présenter avec une incomparable vigueur.

La physique d'Elihou, en effet, est à quelques égards plus avancée que celle de l'auteur des cha-

autre. Les procédés d'esprit qu'il est obligé d'employer pour lutter contre ce style nouveau n'ont rien de commun avec ceux qu'il a dû pratiquer pour traduire le reste du poëme.

[1] Voir Hirzel, *Hiob*, p. 231, etc.

pitres XXXVIII et suivants. Jéhovah, avec une simplicité patriarcale, demande : « Quel est le père de la pluie? » Elihou sait déjà que ce sont les émanations des eaux qui forment les nuages et retombent ensuite en gouttelettes sur la foule des mortels (XXXVI, 27, 28.) Sa philosophie est de même plus mûre et plus arrêtée que celle de Job et de ses trois amis, ses idées morales sont plus raffinées ; mais le souffle du génie lui manque complétement. Une telle contradiction ne doit pas surprendre : le livre de la *Sagesse* est certainement bien plus systématique et plus riche en théories que les anciens livres sapientiaux ; et pourtant qui voudrait le préférer à ceux-ci, sous le rapport du goût, de l'inspiration, de la naïveté ?

Je regarde donc comme certain que le discours d'Elihou a été interpolé postérieurement à l'époque où le livre de Job était arrivé à la forme où nous le voyons. Il est impossible de dire si cette insertion a suivi de près l'achèvement du poëme, ou si elle en a été séparée par un long intervalle. Un

tel style, sentant l'imitation et, si j'ose le dire, le pastiche, n'a pas de date. Parfois, on est tenté de croire que l'hébreu avait déjà cessé d'être parlé à l'époque où fut écrit le morceau en question, tant le choix des expressions y est peu naturel. On ne peut dire cependant que le caractère général du style d'Elihou soit celui des écrits des basses époques. Ses doctrines paraissent plus savamment combinées et par conséquent plus modernes que celles des autres interlocuteurs; mais il serait difficile de dire si des siècles ont été nécessaires pour opérer cette transformation. Le progrès de la réflexion d'un seul homme aurait pu à la rigueur suffire pour cela. Qui sait si l'auteur lui-même, reprenant son œuvre après un long intervalle, à une époque où il avait perdu sa verve et sa manière, n'a pas cru perfectionner son poëme en y ajoutant ce morceau qui en réalité le dépare? Il est certain que l'auteur de l'addition n'y attachait pas une très-grande importance, puisqu'il ne s'est pas donné la peine de faire,

pour la justifier, les changements les plus simples au reste de l'ouvrage.

La forme sous laquelle les écrits de la nature de celui de Job nous ont été transmis explique du reste ces indécisions et ces incohérences. Il ne semble pas que le livre de Job ait eu d'abord dans l'estime des Israélites une très-grande importance. Non-seulement on ne lui attribuait, à l'époque reculée où il fut écrit, aucune autorité canonique; mais il semble même qu'on a dû le tenir assez longtemps pour une composition artificielle et profane. Plusieurs rabbins du moyen âge, Ralbag, par exemple, ne l'envisagent guère que comme un livre philosophique et le traitent avec la plus grande liberté[1]. Ces sortes de textes n'étaient pas gardés très-sévèrement dans l'antiquité. Chacun se faisait sa copie à sa guise et selon son goût personnel. Souvent les copies

[1] Voir l'édition partielle du commentaire de Ralbag, avec traduction latine, par L. H. d'Aquin. Paris, 1622, in-4.

diverses se fondaient en une seule, et la boule de neige s'incorporait bien des graviers. Je ne puis mieux expliquer ma pensée, qu'en comparant ce mode antique de rédaction à celui que nous offrent certains livres populaires des Églises d'Orient, de Syrie, par exemple, et en particulier les romans pieux sur l'Ancien et le Nouveau Testament, désignés sous le nom d'Apocryphes. Ayant cherché à publier un de ces écrits[1], je trouvai autant de textes que de manuscrits. L'un ajoutait, l'autre retranchait; l'un était inexplicable sans l'autre, et je reconnus que s'il n'était resté qu'un seul manuscrit, il eût été impossible d'arriver, pour plusieurs passages, à la véritable pensée de l'auteur.

Telle est à peu près notre position à l'égard du

[1] *Journal asiatique*, décembre 1853. Les derniers livres bibliques, qui n'arrivèrent jamais à une consécration canonique bien complète, *Tobie*, *Judith*, *Esther*, *Daniel*, présentent aussi une rédaction très-flottante et beaucoup d'interpolations.

livre de Job. Cet antique monument nous est parvenu, j'en suis persuadé, dans un état fort misérable et maculé en plusieurs endroits. Bien des traits qui ralentissent et refroidissent les plus beaux développements, quelques-unes des brusques ruptures qui nuisent à la série logique du discours, viennent peut-être de la grande liberté des copistes, liberté sur laquelle, durant plusieurs siècles, ne s'exerça aucun contrôle. Les difficultés insurmontables qu'on rencontre çà et là en sont l'indice et la preuve. La philologie fait bien de lutter contre ces ténèbres, et il faut reconnaître qu'elle a considérablement diminué le nombre des passages désespérés; mais il en restera toujours sur lesquels on sera réduit à des conjectures. Il n'y aurait qu'un remède à de telles incertitudes : la découverte d'un manuscrit antérieur à l'époque où fut fixée la leçon qui seule nous est parvenue. Inutile d'ajouter qu'une telle espérance doit être absolument abandonnée, puisque cette fixation du texte eut lieu certainement avant notre

ère, et que la version grecque dite des Septante répond déjà verset par verset au texte hébreu.

III

Pour bien comprendre le poëme de Job, il ne suffit pas de le placer à sa date; il faut le restituer par la pensée à la race qui l'a créé et dont il est la plus parfaite expression. Nulle part la sécheresse, l'austérité, la grandeur qui caractérisent les œuvres originales de la race sémitique ne se montrent plus à nu. Pas un moment, dans ce livre étrange, on ne sent vibrer les touches fines et délicates qui font des grandes créations poétiques de la Grèce et de l'Inde une si parfaite imitation de la nature; des côtés entiers de l'âme humaine y font défaut; une sorte de roideur grandiose donne au poëme un aspect dur et comme une teneur d'airain. Mais jamais

la position si éminemment poétique de l'homme en ce monde, sa mystérieuse lutte contre une force ennemie qu'il ne voit pas, ses alternatives également justifiées de soumission et de révolte, n'ont inspiré une plainte si éloquente. La grandeur de la nature humaine consiste en une contradiction qui a frappé tous les sages et a été la mère féconde de toute haute pensée et de toute noble philosophie ; d'une part, la conscience affirmant le droit et le devoir comme des réalités suprêmes; d'une autre, les faits de tous les jours infligeant à ces profondes aspirations d'inexplicables démentis. De là une sublime lamentation qui dure depuis l'origine du monde, et qui jusqu'à la fin des temps portera vers le ciel la protestation de l'homme moral. Le poëme de Job est la plus sublime expression de ce cri de l'âme. Le blasphème y touche à l'hymne, ou plutôt il est un hymne lui-même, puisqu'il n'est qu'un appel à Dieu contre les lacunes que la conscience trouve dans l'œuvre de Dieu. La fierté du nomade, sa religion

froide, sévère, éloignée de toute dévotion, sa personnalité hautaine expliquent seules ce mélange singulier de foi exaltée et d'audacieuse obstination.

L'imagination des peuples sémitiques n'est jamais sortie du cercle étroit que traçait autour d'elle la préoccupation exclusive de la grandeur divine. Dieu et l'homme en présence l'un de l'autre, au sein du désert, voilà l'abrégé et, comme l'on dit aujourd'hui, la formule de toute leur poétique. Les Sémites[1] ont ignoré les genres de poésie fondés sur le développement d'une action, l'épopée, le drame[2] et les genres de spéculation fondés sur la méthode expérimentale ou rationnelle, la philosophie, la science. Leur poésie, c'est le cantique ; leur phi-

[1] Je parle ici surtout des Sémites primitivement nomades, Hébreux, Moabites, Édomites, Saracènes, Ismaélites, Arabes, etc., dont le génie nous est le mieux connu, grâce aux œuvres religieuses et poétiques qu'ils nous ont léguées.

[2] Le *Cantique des Cantiques* offre bien un commencement de drame lyrique, mais à peine développé. Il est douteux,

losophie, c'est la parabole[1]. La période fait défaut à leur style, comme le raisonnement à leur pensée. L'enthousiasme, aussi bien que la réflexion, s'exprime chez eux par des traits vifs et courts, où il ne faut rien chercher d'analogue au nombre oratoire des Grecs et des Latins. Le poëme de Job est sans contredit le chef-d'œuvre le plus ancien de cette rhétorique, dont le Coran est au contraire l'exemple le plus rapproché de nous. Il faut renoncer à toute comparaison entre des procédés aussi éloignés de notre goût et la texture grave et continue des ouvrages classiques. L'action, la marche régulière de la pensée, qui font la vie des compositions grec-

malgré les ingénieux raisonnements de M. Ewald, que ce curieux *libretto* ait jamais été représenté.

[1] J'emploie ici et dans la traduction le mot de *parabole*, non dans le sens spécial que nous lui donnons, mais comme l'équivalent du mot hébreu *maschal*, qui désigne la poésie sentencieuse des livres dits *Sapientiaux*, par opposition au mot *schir*, qui désigne les cantiques et la poésie lyrique.

ques, manquent ici complétement. Mais une vivacité d'imagination, une force de passion concentrée, auxquelles rien ne saurait être comparé, éclatent, si j'ose le dire, en millions d'étincelles et font de chaque ligne un discours ou un philosophème tout entier.

C'est surtout par sa manière de conduire le raisonnement que l'auteur du poëme de Job nous étonne et accuse profondément les traits de sa race. Les relations abstraites ne s'expriment, dans les langues sémitiques, qu'avec la plus grande difficulté. L'embarras de l'hébreu pour énoncer le raisonnement le plus simple est quelque chose de surprenant. La forme du dialogue qui, entre les mains de Socrate, devint pour l'esprit grec un si admirable instrument de précision, ne sert ici qu'à voiler le défaut de méthode rigoureuse. D'un bout à l'autre du poëme la question ne fait pas un seul pas; nulle trace de cette *dialectique* souvent subtile, mais toujours singulièrement pressée, dont les dialogues

de Platon et les soutras bouddhiques nous offrent le modèle. L'auteur, cômme tous les Sémites, n'a pas l'idée des beautés de composition résultant de la sévère discipline de la pensée. Il procède par intuitions vives, non par déductions. Un problème insoluble est posé; une immense contention d'esprit est dépensée pour le résoudre; le dieu apparaît à la fin, non, comme dans le drame classique, pour dénouer l'énigme, mais pour en montrer par des traits plus vifs encore l'insondable profondeur.

Loin de nous la pensée de demander à ces livres antiques les qualités que nous devons à notre amoindrissement! S'ils nous frappent comme une révélation d'un autre monde, s'ils causent à nos âmes cette profonde émotion que porte avec elle l'expression première et naïve de toute grande pensée, n'en est-ce pas assez pour expliquer l'admiration des âges et justifier l'enthousiasme qui leur a fait décerner le titre de sacrés? Une circonstance, d'ailleurs, transforme le défaut de méthode qui blesse le logi-

cien dans le livre de Job en une sublime beauté. S'il s'agissait d'un problème accessible à l'esprit humain, il serait choquant de voir les règles de l'investigation scientifique si grossièrement violées. Mais la question que l'auteur se propose est précisément celle que tout penseur agite, sans pouvoir la résoudre ; ses embarras, ses inquiétudes, cette façon de retourner dans tous les sens le nœud fatal sans en trouver l'issue, renferment bien plus de philosophie que la scolastique tranchante qui prétend imposer silence aux doutes de la raison par des réponses d'une apparente clarté. La contradiction, en de pareilles matières, est le signe de la vérité; car le peu qui se révèle à l'homme du plan de l'univers se réduit à quelques courbes et à quelques nervures, dont on ne voit pas bien la loi fondamentale et qui vont se réunir à la hauteur de l'infini. Maintenir en présence les uns des autres les besoins éternels du cœur, les affirmations du sentiment moral, les protestations de la con-

science, le témoignage de la réalité, voilà la sagesse. La pensée générale du livre de Job est ainsi d'une parfaite vérité. C'est la plus grande leçon donnée au dogmatisme intempérant et aux prétentions de l'esprit superficiel à se mêler de théologie ; elle est en un sens le résultat le plus haut de toute philosophie, car elle signifie que l'homme n'a qu'à se voiler la face devant le problème infini que le gouvernement du monde livre à ses méditations. Le piétisme hypocrite d'Éliphaz et les intuitions hardies de Job sont également en défaut pour résoudre une telle énigme ; Dieu lui-même se garde d'en livrer le mot, et, au lieu d'expliquer l'univers à l'homme, il se contente de montrer le peu de place que l'homme occupe dans l'univers.

L'absence complète de l'instinct scientifique est un des traits qui caractérisent les peuples sémitiques. La recherche des causes est pour eux ou une vaine occupation, dont on se lasse très-vite (*Ecclé-*

siaste, I-III), ou une impiété, une usurpation sur les droits de Dieu (*Job*, XXXVIII-XLI). Voilà pourquoi l'esprit juif, si puissant par sa simplicité et sa persistance, a produit si peu de grandes spéculations philosophiques. Le monothéisme, en tenant l'homme sous la pensée continuelle de son impuissance, et surtout en excluant la métaphysique et la mythologie, excluait du même coup toute théologie un peu raffinée. La théorie des premiers principes de l'univers (forces, idées, etc.) est, à sa manière, une sorte de polythéisme, et il serait possible de montrer que la métaphysique ne s'est développée dans le sein des religions sorties de la race sémitique que par imitation et contrairement à l'esprit de ces religions. Le système du monde, tel qu'il résulte du livre de Job, est des plus simples : Dieu, créateur de l'univers et agent universel de l'univers, fait vivre par son souffle tous les êtres et produit directement tous les phénomènes de la nature. Autour de lui sont rangés comme une cour les *fils de Dieu*, êtres

saints et purs, parmi lesquels cependant se glisse quelquefois un détracteur jaloux de la création, niant la vertu désintéressée et persécutant les bons. Du reste, nulle spéculation sur les êtres célestes; une seule métaphore, plus suivie que les autres et donnant lieu à un riche développement (chap. XXVIII), était grosse d'avenir; je veux parler de cette pompeuse description de la Sagesse, envisagée comme principe primordial, ayant une personnalité distincte de celle de la divinité et lui servant d'assesseur : là est la souche vraiment sémitique sur laquelle des théories du Verbe devaient, plusieurs siècles plus tard, venir se greffer.

La nature, dans un tel système, ne pouvait être conçue que comme absolument inanimée. Au lieu de cette nature vivante qui parla si puissamment à l'imagination des ancêtres de la race indo-européenne, ici c'est Dieu qui fait tout, en vue d'un plan connu de lui seul. Quelques vives images, telles que le *premier né de la mort*, le *roi des épou-*

vantements (XVII, 13-14[1]), rappellent au premier coup d'œil les personnifications de la Grèce et de l'Inde : on croit lire les Védas en voyant l'Aurore (XXXVIII, 13-14) saisir les coins de la terre pour en chasser les méchants et changer la face du monde comme le sceau change la terre sigillée[2]. Mais tout cela reste infécond. Chez les Ariens, ces attributions de l'Aurore fussent devenues un acte ou une aventure d'une déesse; puis, avec le temps, cessant d'être comprises, elles eussent produit des contes bizarres où le caprice des poëtes se fût donné carrière. On eût raconté, j'imagine, que *Schahar* (l'Aurore) était une vigoureuse jeune fille qui, un jour, rencontra des brigands se partageant leur butin sur un tapis, en saisit les quatre coins

[1] Il y a des doutes sur la seconde de ces expressions.

[2] *Rigvéda* I, CXXIII, 4 : « L'Aurore s'approche de chaque maison ; c'est elle qui annonce chaque jour. L'Aurore, la jeune fille active, revient éternellement ; elle jouit toujours la première de tous les biens, etc. »

et les tua. Puis on eût cherché dans ce récit, interprété avec une latitude indéfinie, une matière pour des drames, des allégories, des compositions littéraires de toute espèce. Chez les Hébreux, ces hardies images ne dépassent jamais la métaphore. Le Dieu unique étouffait dans leur germe ces fantastiques créations qui, ailleurs, sortaient par flots d'une langue pleine de vie, fécondée par une imagination que ne limitait aucun dogme. Quand on a bien pénétré le génie des langues ariennes primitives, on voit que, par l'essence même de ces langues, chacun de leurs mots renfermait un mythe, et que chaque élément de la nature extérieure était inévitablement destiné à devenir pour les peuples qui les parlaient une divinité [1]. Les phénomènes météorologiques surtout, qui jouent un rôle si capital dans les religions primitives, parce que dans

[1] Voir l'opuscule de M. Max Müller, intitulé : *Comparative Mythology*, traduit en partie dans la *Revue germanique*, juin et juillet 1858.

cet ordre de phénomènes la cause immédiate échappe complétement, furent une source féconde d'êtres divins. Rien de semblable dans le poëme de Job. Les nuages et ce qui est au-dessus sont le séjour et le domaine spécial d'un être unique, qui de là gouverne toute chose. Là sont ses réservoirs, ses arsenaux, les pavillons où il réside. De là il conduit les orages et les fait servir à son gré de récompense ou de châtiment [1]. La foudre, en particulier, est toujours envisagée comme une théophanie : elle signale la descente de Dieu sur la terre ; le bruit du tonnerre, c'est la voix de Dieu ; l'éclair, c'est sa lumière ; la flamme électrique, ce sont les traits lancés par sa main.

[1] Voir surtout la fin du discours d'Elihou (p. 159 et suiv.), qu'on peut regarder comme un vrai cours de météorologie sémitique. La manière dont tous les phénomènes naturels sont rapportés, dans ce curieux passage, à Dieu comme à leur agent unique, au moyen du pronom affixe de la troisième personne, est singulièrement remarquable.

Inutile de dire qu'on ne chercherait pas moins vainement dans cet antique poëme une trace de la grande idée grecque, née en Ionie et appelée à devenir dans les temps modernes la base de toute philosophie, l'idée des *lois de la nature.* Tout y est miracle. Tout y respire cette admiration facile, heureux don de l'enfance, qui peuple le monde de merveilles et d'enchantements. Thalès et Héraclite, un ou deux siècles après l'auteur du poëme de Job, auraient déjà souri des naïves questions par lesquelles Jéhovah croit réduire au silence les prétentions de l'homme à connaître les lois du monde. Nulle part on ne sent plus vivement qu'ici la diversité du génie arien et du génie sémitique; le premier, étant prédestiné, par sa conception primitive de la nature et par la forme même de son langage, au polythéisme, à la mythologie, à la métaphysique, à la physique; l'autre étant condamné à ne jamais sortir de l'aride et grandiose simplicité du monothéisme. De nos jours, les musulmans n'ont pas

une idée plus claire des lois de la nature que l'auteur du livre de Job, et le principal motif de réprobation que les croyants sincères de l'islamisme élèvent contre la science européenne[1] est qu'elle anéantit la puissance de Dieu, en réduisant le gouvernement de l'univers à un jeu de forces susceptibles d'être calculées.

Ainsi, à égale distance et des cosmogonies fondées sur des principes abstraits, et de la physique scientifique des Grecs et des peuples modernes, la théorie du monde qui résulte du livre de Job est la forme la plus complète du système de la nature rigoureusement déduit du monothéisme. Il n'y a pas de science du monde, tandis que le monde est gouverné par les volontés particulières d'un souverain capricieux et impénétrable. A ce point de vue,

[1] Voir la Relation du Scheikh Rifaa, analysée par M. Caussin de Perceval, dans le *Journal asiatique*, mars 1833, p. 242-243.

l'ignorance est un culte et la curiosité un attentat : toujours en présence d'un mystère qui l'obsède et l'écrase, l'homme attribue surtout le caractère de la grandeur à ce qui est inexpliqué; tout phénomène dont la cause est cachée, tout être dont la fin ne s'aperçoit pas, est une humiliation pour l'homme et un motif de gloire pour Dieu. La Grèce voit le divin dans ce qui est harmonieux et clair, le Sémite voit Dieu dans ce qui est monstrueux et obscur. Le difforme Léviathan est le plus bel hymne à l'Éternel. L'animal, avec ses instincts cachés, est sans cesse opposé à l'homme, et lui est même préféré; car il est plus directement sous la dépendance de l'esprit divin qui agit en lui sans lui, tandis que la raison réfléchie et la liberté sont en quelque sorte un larcin fait à Dieu.

La théorie du monde moral qui sert de base au livre de Job n'est pas moins simple. L'homme est dans des rapports perpétuels et directs avec la Divinité : il la voit quelquefois, mais alors il meurt;

d'autres fois, la Divinité lui parle par des songes et des visions; d'autres fois, elle l'avertit par les événements ordinaires de la vie. La différence du bien et du mal résulte d'une *voie* que Dieu a tracée et qu'il révèle à l'homme, Dieu récompense le bien et punit le mal en cette manière : l'homme de bien meurt *en son temps* et descend aux enfers sans s'en apercevoir; le méchant, au contraire, meurt *avant le temps*. Toute mort violente, toute maladie longue et cruelle était ainsi regardée comme une punition de fautes cachées. Le dictionnaire lui-même s'opposait énergiquement à ce qu'une autre doctrine prévalût. Les mots *crime, châtiment, peine, souffrance, injustice, malheur* sont, en hébreu, presque indiscernables, et le traducteur qui a lutté presque à chaque pas contre les difficultés qu'offrent des mots tels que עָמָל, אָוֶן, שָׁוְא, comprend mieux que personne l'impossibilité où était l'esprit hébreu d'arriver, avec des mots si confus, à une distinction que nous regardons comme le principe de toute moralité.

Tel est le système que j'appellerai patriarcal, et sur lequel repose tout le livre de Job. On voit tout d'abord les objections auxquelles dut prêter un tel système, dès que la réflexion devint un peu plus exigeante et ne se contenta plus des explications naïves des premiers âges. Des impies, à l'époque du livre de Job, osaient déjà dire, presque comme Épicure, que Dieu se mêlait peu des affaires de ce monde, « qu'il se promenait sur la voûte du ciel. » Une épouvantable objection surtout résultait du spectacle offert par la société. La vieille théorie, que chacun est traité par Dieu ici-bas selon ses mérites, avait pu être soutenable dans cette noble et vénérable antiquité que le vieux Samuel avait essayé vainement de défendre contre les besoins nouveaux qui se faisaient jour de toutes parts. Dans cet Éden de la vie patriarcale où la noblesse, la richesse, la puissance étaient inséparables, s'appliquait presque à la rigueur la théorie des amis de Job. Mais cette théorie, qui avait sa vérité dans une aristocratie

d'honnêtes gens, telle qu'était la primitive société des Sémites nomades, devenait de plus en plus insoutenable, à mesure que le monde sémitique, jusque-là très-pur, des environs de la Palestine entrait dans les voies des civilisations profanes, ce qui arriva vers l'an 1000 avant notre ère : on vit alors des scélérats heureux, des tyrans récompensés, des brigands portés honorablement au tombeau, des justes spoliés et réduits à mendier leur pain. Le nomade, resté fidèle aux idées patriarcales, s'indigna des injustices fatales qu'entraînait avec elle une civilisation compliquée dont il ne comprenait ni la portée ni le but. Le cri du *pauvre*, qui jusque-là n'avait point trouvé d'écho, car le pauvre n'avait existé que parmi les races inférieures auxquelles on accordait à peine le nom d'homme [1], com-

[1] Voir Job. XXX, 3-8. L'existence de ces races au temps de la composition de notre poëme est digne d'être remarquée. On sait qu'elles ne figurent plus dans l'histoire d'Israël après l'époque

mença à s'élever de toutes parts, en accents pleins d'éloquence et de passion.

On conçoit le trouble des anciens sages devant le phénomène inexplicable qui dès-lors se présenta tous les jours. L'esprit sémitique s'était tenu jusque-là dans une théorie de la destinée humaine d'une prodigieuse simplicité. L'homme, après sa mort, descendait au *scheol*, séjour souterrain qu'il est souvent difficile de discerner du tombeau, et où les morts conservaient une vague existence analogue à celle des Mânes de l'antiquité grecque et latine, et surtout à celle des Ombres de l'*Odyssée*. Le dogme de l'immortalité de l'âme, qui eût offert une solution immédiate et facile aux perplexités dont

de David. Il n'en est pas question dans la table ethnographique du chap. x de la *Genèse*, non qu'elles eussent cessé d'exister quand cette table fut composée, mais parce que les Hébreux, comme les Brahmanes dans l'Inde, regardaient les individus appartenant à ces races plutôt comme des animaux que comme des hommes, et ne voulaient pas leur donner un rang dans les grandes familles de l'humanité.

nous parlons, n'apparaît pas un instant, au moins dans le sens philosophique et moral que nous y donnons[1]; la résurrection des corps n'est entrevue que de la façon la plus indécise. La mort ne réveillait aucune idée triste, quand l'homme allait à son heure rejoindre ses pères et qu'il laissait après lui de nombreux enfants. A cet égard, nulle différence n'existait entre les Hébreux et les autres peuples de la haute antiquité. L'étroit horizon qui ceignait la vie ne laissait aucune place à nos aspirations inquiètes et à notre soif d'infini. Mais toutes les idées furent troublées, quand des catastrophes comme celle de Job se racontèrent sous la tente, jusque-là pure de tels scandales. Toute la vieille

[1] Voir Isidore Cahen, *Esquisse sur la philosophie du livre de Job*, p. 66, en tête du volume consacré au livre de Job dans la *Bible* de M. Cahen. Voir dans le même ouvrage les *Réflexions sur le culte des anciens Hébreux* de M. Munk, en tête du volume des *Nombres*, et les observations de M. Cahen, dans la préface du même volume (p. I-II, 10 et suiv., 2e édition).

philosophie des pères fut en désarroi; les sages de Théman, dont le premier principe était que l'homme reçoit ici-bas sa récompense ou son châtiment, se trouvèrent des esprits arriérés; en présence de tels malheurs ils ne surent que pleurer à terre en silence, durant sept jours et sept nuits.

Le livre de Job est l'expression dutrouble incurable qui s'empara des consciences à l'époque où la vieille théorie patriarcale, fondée uniquement sur les promesses de la vie terrestre, devint insuffisante. L'auteur voit la faiblesse de cette théorie; il se révolte à bon droit contre les criantes injustices qu'une interprétation superficielle des décrets de la Providence entraîne avec elle; mais il ne trouve aucune issue au cercle fermé dont l'homme ne devait sortir que par un appel hardi à l'avenir. Son effort pour secouer l'antique préjugé de sa race demeure impuissant, ou n'aboutit qu'à de perpétuelles contradictions. Quelques partisans de la vieille théorie, forcés par l'évidence des faits,

avouaient que l'homme n'est pas toujours puni durant sa vie; mais ils soutenaient que ses crimes retombent sur ses enfants, qui, d'après les idées patriarcales sur la solidarité de la tribu, étaient en quelque sorte lui-même. L'auteur n'accepte point cette idée; car, pour qu'une telle punition fût efficace, il faudrait que le coupable s'en aperçût : or, dans le *scheol*, il ne sait rien de ce qui se passe sur la terre[1]. Par moments, Job semble soulever le voile des croyances futures; il espère que Dieu lui fera dans l'enfer une place à part, où il restera en réserve jusqu'à ce qu'il revienne à la vie[2] : il sait qu'il sera vengé, et la vive intuition des justices de l'avenir lui faisant dépasser la mort, il déclare que son squelette verra Dieu[3]. Mais ces éclairs sont toujours suivis de plus profondes ténèbres. La vieille

[1] Voir p. 60.

[2] Voir p. 58-59.

[3] Voir p. 82. Il importe d'observer que le passage souvent cité *In novissimo die de terra surrecturus sum* n'est point

conception patriarcale revient et pèse sur lui de tout son poids ; le spectacle de la misère de l'homme, les lentes destructions de la nature, cette horrible indifférence de la mort qui frappe sans distinction le juste et le coupable, l'homme heureux et l'infortuné[1], le ramènent au désespoir. Dans l'épilogue, il retombe purement et simplement dans la théorie qu'il a un moment essayé de dépasser. Job est vengé : sa fortune lui est rendue au double ; il meurt vieux et rassasié de jours.

On peut dire qu'abandonné à lui-même, l'esprit juif ne sortit jamais complétement de ce cercle fatal. Le poëme de Job n'est pas le seul monument où percent l'inquiétude et l'embarras, suites inévitables de l'imperfection des idées juives sur les fins dernières. Deux psaumes, le XXXVII[e] et le LXXIII[e] expri-

conforme au texte hébreu. Le verbe en hébreu est à la troisième personne, et la traduction littérale serait : *Et denique super terram stabit* (*vindex meus.*)

[1] Voir p. 91-92.

ment[1] avec beaucoup de vivacité une pensée fort analogue à celle du livre de Job, la jalousie et l'indignation des bons devant le succès des méchants. Un livre entier, dont la date est malheureusement fort incertaine, le *Kohéleth* ou *Ecclésiaste*, roule dans le même cercle de contradictions, mais semble bien plus loin d'une solution morale. L'auteur du livre de Job trouve la solution de ses doutes dans un retour pur et simple aux préceptes des anciens sages ; l'*Ecclésiaste* est bien plus profondément atteint par le scepticisme. Il conclut à une sorte d'épicuréisme, au fatalisme et au dégoût des grandes choses. Mais ce ne fut là, dans la destinée d'Israël, qu'un accident transitoire et le fait de quelques penseurs isolés. La destinée d'Israël n'était pas de résoudre le problème de l'âme individuelle, mais de poser hardiment le problème de l'humanité.

[1] XXXVI et LXXII selon la Vulgate. Comparez aussi *Proverbes*, XXIV, 19 et suiv.

Aussi les doutes de l'*Ecclésiaste* et de *Job* ne préoccupent-ils le peuple qu'aux moments où il n'a pas une vue très-claire de ses devoirs. Nulle trace d'un tel doute chez les prophètes. On ne le trouve que chez les *sages*, presque étrangers au grand esprit théocratique et à la mission universelle d'Israël.

Aux époques mêmes où les Juifs imposèrent leur pensée au monde, peut-on dire que ce soit par l'immortalité philosophique qu'ils aient consolé l'homme et l'aient élevé à l'héroïsme du martyre? Non certes. La résurrection fut pour eux non la revanche de l'individu contre les injustices de la vie présente, mais la révolution qui devait substituer au triomphe actuel des puissances brutales le règne d'une céleste et pacifique Jérusalem. C'est avec l'espérance d'un bouleversement final qui serait l'avénement du *royaume de Dieu sur la terre*, que le christianisme conquit le monde[1]. En cela le christianisme nais-

[1] Le dogme de *l'immortalité de l'âme* dans le sens philo-

sant continuait bien réellement la tradition d'Israël. L'utopie d'Israël ne consistait pas à créer un monde pour servir de compensation et de réparation à celui-ci, mais à changer les conditions de celui-ci. C'est quand ce rêve grandiose s'évanouit devant la prolongation obstinée du vieux monde et que le renouvellement prochain de l'univers ne fut plus attendu que de quelques millénaires attardés, que l'on transporta à un jugement particulier et aux destinées de l'âme individuelle ce qui jusque-là avait été entendu d'une rénovation totale et prochaine de l'humanité.

Certes, au premier coup d'œil, il semble inexplicable que les hommes du monde qui furent le plus possédés par le feu sacré de leur œuvre, un David, un Élie, un Isaïe, un Jérémie, n'aient point eu sur l'avenir de l'homme le système d'idées que nous

sophique, n'apparut qu'assez tard dans le christianisme, et ne se concilia jamais d'une manière bien naturelle avec l'idée primitivement chrétienne, l'idée de la résurrection.

sommes habitués à envisager comme la base de toute croyance religieuse. Mais c'est en cela même qu'apparaît la grandeur d'Israël. Israël a mieux fait que d'inventer pour satisfaire son imagination un clair système de récompenses et de peines futures ; il a trouvé la vraie solution des grandes âmes; il a tranché résolûment le nœud qu'il ne pouvait démêler. Il l'a tranché par l'action, par la poursuite obstinée de son idée, par la plus vaste ambition qui jamais ait rempli le cœur d'un peuple. Il est des problèmes que l'on ne résout pas, mais que l'on franchit. Celui de la destinée humaine est de ce nombre. Ceux-là périssent qui s'y arrêtent. Ceux-là seuls arrivent à trouver le secret de la vie qui savent étouffer leur tristesse intérieure, se passer d'espérances, faire taire ces doutes énervants où ne s'arrêtent que les âmes faibles et les époques fatiguées. Qu'importe la récompense, quand l'œuvre est si belle qu'elle renferme en elle-même les promesses de l'infini ?

Trois mille ans ont passé sur le problème agité par les sages de l'Idumée, et, malgré les progrès de la méthode philosophique, on ne peut dire qu'il ait fait un pas vers sa solution. Envisagé au point de vue des récompenses ou des châtiments de l'individu, ce monde-ci sera un sujet de dispute éternelle, et Dieu infligera toujours d'énergiques démentis aux maladroits apologistes qui voudront défendre la Providence sur cette base désespérée. Le scandale qu'éprouvait le psalmiste *en voyant la paix des pécheurs*, la colère de Job contre la prospérité de l'impie sont des sentiments justifiés en tous les temps. Mais ce que ni le psalmiste ni l'auteur du livre de Job ne pouvaient comprendre, ce que la succession des écoles, le mélange des races, une longue éducation du sens moral pouvaient seuls révéler, nous l'avons appris: au delà de cette chimérique justice que le bon sens superficiel de tous les âges a voulu retrouver dans le gouvernement de l'univers, nous apercevons des lois et une

direction bien plus hautes, sans la connaissance desquelles les choses humaines ne peuvent paraître qu'un tissu d'iniquités. L'avenir de l'homme individuel n'est pas devenu plus clair, et peut-être est-il bon qu'un voile éternel couvre des vérités qui n'ont leur prix que quand elles sont le fruit d'un cœur pur. Mais un mot que ni Job ni ses amis ne prononcent a acquis un sens et une valeur sublimes : le devoir, avec ses incalculables conséquences philosophiques, en s'imposant à tous, résout tous les doutes, concilie toutes les oppositions et sert de base pour réédifier ce que la raison détruit ou laisse crouler. Grâce à cette révélation sans équivoque ni obscurité, nous affirmons que celui qui aura choisi le bien aura été le vrai sage. Celui-là sera immortel ; car ses œuvres vivront dans le triomphe définitif de la justice, le résumé de l'œuvre divine qui s'accomplit par l'humanité. L'humanité fait du divin comme l'araignée file sa toile ; la marche du monde est enveloppée de ténèbres, mais il va vers

Dieu. Tandis que l'homme méchant, sot ou frivole mourra tout entier, en ce sens qu'il ne laissera rien dans le résultat général du travail de son espèce, l'homme voué aux bonnes et belles choses participera à l'immortalité de ce qu'il a aimé. Qui vit aujourd'hui autant que le Galiléen obscur qui jeta, il y a dix-huit cents ans, dans le monde le glaive qui nous divise et la parole qui nous unit? Les œuvres de l'homme de génie et de l'homme de bien échappent seules ainsi à la caducité universelle; car seules elles comptent dans la somme des choses acquises, et leurs fruits vont grandissant, même quand l'humanité ingrate les oublie. Rien ne se perd: ce qu'a fait de bien le plus inconnu des hommes vertueux compte plus dans la balance éternelle que les plus insolents triomphes de l'erreur et du mal. Quelque forme qu'il donne à ses croyances, quelque symbole qu'il emploie pour revêtir ses affirmations de l'avenir, l'homme juste a ainsi le droit de dire avec le vieux patriarche de

l'Idumée : « Oui, je le sais, mon vengeur existe, et il apparaîtra enfin sur la terre. Quand cette peau sera tombée en lambeaux, privé de ma chair, je verrai Dieu. Je le verrai par moi-même ; mes yeux le contempleront, non ceux d'un autre ; mes reins se consument d'attente au dedans de moi. »

JOB

JOB



Il y avait dans la terre d'Us[1] un homme nommé Job : cet homme était intègre, droit, craignant Dieu et éloigné du mal.

Et il lui naquit sept fils et trois filles : et il possédait sept mille brebis, trois mille chameaux, cinq cents paires de bœufs, cinq cents ânesses et de nombreux domestiques : et cet homme était le plus grand des Orientaux[2].

[1] Pays de l'Arabie déserte, voisin de l'Idumée.

[2] *Beni-Kédem*, fils de l'Orient. C'est le nom que donnaient les Hébreux aux tribus arabes qui habitaient à l'orient de la Palestine.

Et ses fils avaient coutume d'aller les uns chez les autres et de se donner un repas chacun à leur jour; et ils envoyaient des messagers pour inviter leurs trois sœurs à venir manger et boire avec eux. Et quand le cercle des festins était fini, Job les faisait venir, et il les purifiait, et il offrait le matin un holocauste pour chacun d'eux, car il se disait : « Peut-être mes fils ont-ils péché et ont-ils abandonné Dieu dans leurs cœurs. » Ainsi faisait Job tous les jours de sa vie.

Or, il arriva qu'un jour les fils de Dieu[1] étant venus pour se présenter devant Jéhovah, Satan[2] vint aussi au milieu d'eux.

Et Jéhovah dit à Satan : « D'où viens-tu ? »

[1] Êtres célestes formant la cour de Dieu.

[2] C'est-à-dire le calomniateur, le détracteur; être malin, dont la fonction dans la cour céleste, était d'accuser les hommes et de présenter les choses par le mauvais côté.

Et Satan répondit à Jéhovah : « De parcourir le monde et de m'y promener. »

Et Jéhovah dit à Satan : « As-tu remarqué mon serviteur Job ? Il n'y a pas d'homme comme lui sur la terre, intègre, droit, craignant Dieu et éloigné du mal. »

Et Satan répondit à Jéhovah : « Est-ce gratuitement que Job craint Dieu ? N'as-tu pas tracé une ligne de défense autour de lui, autour de sa maison, autour de tout ce qui lui appartient ? N'as-tu pas béni l'œuvre de ses mains, et ses troupeaux ne se répandent-ils pas de tous côtés sur la terre ? Mais étends ta main, touche à ses biens, et on verra s'il ne te renie pas en face. »

Et Jéhovah dit à Satan : « Je te livre tout ce qui lui appartient ; seulement n'étends pas ta main jusqu'à sa personne. »

Et Satan se retira de devant la face de Jéhovah.

Or, il arriva qu'un jour, pendant que ses fils et ses filles mangeaient et buvaient chez leur frère aîné, un messager vint trouver Job et lui dit : « Les bœufs étaient occupés à labourer, les ânesses paissaient à côté d'eux ; tout à coup les Sabéens sont tombés à l'improviste et les ont enlevés. Ils ont passé les esclaves au fil de l'épée, et je me suis échappé seul pour te l'annoncer. »

Il parlait encore, qu'un autre arrive et dit : « Le feu de Dieu est tombé du ciel ; il a frappé les troupeaux et les esclaves, et les a dévorés, et je me suis échappé seul pour te l'annoncer. »

Il parlait encore, qu'un autre arrive et dit : « Les Chaldéens ont formé trois bandes, se sont jetés sur les chameaux et les ont enlevés. Ils ont passé les esclaves au fil de l'épée, et je me suis échappé seul pour te l'annoncer. »

Pendant qu'il parlait, un autre arrive et dit : « Tes fils et tes filles mangeaient et buvaient chez leur

frère aîné. Et voilà qu'un grand vent s'est élevé de l'autre côté du désert; il a ébranlé les quatre coins de la maison, qui s'est écroulée sur les jeunes gens; et ils sont morts, et je me suis échappé seul pour te l'annoncer. »

Et Job se leva, et il déchira son manteau, et il rasa sa tête, et il se prosterna à terre, et il adora, et il dit : « Nu je suis sorti du sein de ma mère, et nu j'y rentrerai[1]. Jéhovah m'a tout donné, Jéhovah m'a tout enlevé; que le nom de Jéhovah soit béni! »

En tout cela, Job ne pécha point et ne proféra aucun blasphème contre Dieu.

Or, il arriva qu'un jour, les fils de Dieu étant venus pour se présenter devant Jéhovah, Satan vint

[1] Dans le second membre, l'auteur passe à l'idée du sein de la terre, mère de tous les hommes.

aussi au milieu d'eux pour se présenter devant Jéhovah.

Et Jéhovah dit à Satan : « D'où viens-tu ? »

Et Satan répondit à Jéhovah : « De parcourir le monde et de m'y promener. »

Et Jéhovah dit à Satan : « As-tu remarqué mon serviteur Job? Il n'y a pas d'homme comme lui sur la terre, intègre, droit, craignant Dieu et éloigné du mal. Il persévère toujours dans sa piété, et tu m'as provoqué à le ruiner sans raison. »

Et Satan répondit à Jéhovah : « Peau pour peau[1] : l'homme donne tout ce qu'il possède pour sa propre personne. Mais étends ta main, touche ses os et sa chair, et on verra s'il ne te renie pas en face. »

Et Jéhovah dit à Satan : « Je le mets dans ta main; seulement respecte sa vie. »

[1] Proverbe, dont le sens est que l'homme n'est que médiocrement sensible aux pertes extérieures, qui n'atteignent pas sa personne.

Et Satan se retira de devant la face de Jéhovah.

Et il frappa Job d'une lèpre maligne depuis la plante des pieds jusqu'à la tête, et Job, assis sur la cendre, fut réduit à se gratter avec un tesson.

Et sa femme lui dit : « Quoi! tu persévères encore dans ta piété? Laisse là Dieu, et meurs! »

Et il lui dit : « Tu viens de parler comme une femme insensée. Nous avons reçu le bien de Dieu; comment refuserions-nous de recevoir le mal? »

En tout cela, Job ne pécha point par ses lèvres.

Et trois des amis de Job, Eliphaz de Théman[1], Bildad de Suah et Sophar de Naama, ayant appris les malheurs qui étaient tombés sur lui, partirent chacun de leur pays, et se concertèrent pour venir lui porter leurs doléances et le consoler.

[1] Pays de l'Idumée, célèbre par ses sages. Les deux localités qui suivent sont incertaines; elles étaient probablement situées dans la même région.

Et ayant de loin levé les yeux, ils eurent peine à le reconnaître, et ils élevèrent la voix, et ils pleurèrent, et ils déchirèrent leur manteau, et ils lancèrent la poussière vers le ciel de manière à ce qu'elle retombât sur leur tête. Et ils restèrent assis près de lui à terre sept jours et sept nuits, et aucun d'eux n'osait lui adresser la parole, parce qu'ils voyaient que sa douleur était grande.

Alors Job ouvrit la bouche, et maudit le jour de sa naissance.

Job prit la parole et dit :



Périsse le jour où je suis né,
Et la nuit qui a dit : Un homme est conçu.

Que ce jour se change en ténèbres,
Que Dieu ne l'éclaire pas d'en haut,
Que la lumière ne brille pas sur lui !

Que les ténèbres et l'ombre le revendiquent,
Qu'une nuée pesante le couvre,
Qu'une éclipse le remplisse d'épouvante !

Que cette nuit soit la proie d'une sombre horreur,
Qu'elle ne compte pas dans le calcul de l'année,
Qu'elle n'entre pas dans la supputation des mois !

Que cette nuit soit stérile[1],
Qu'on n'y entende pas de cris d'allégresse !

Que ceux-là la maudissent qui maudissent les jours[2],
Qui savent à leur gré faire lever le Dragon[3] !

Que les étoiles de son matin soient obscurcies,
Qu'elle attende la lumière, sans que la lumière vienne,
Et qu'elle ne voie point les paupières de l'aurore ;

Puisqu'elle n'a point fermé le ventre qui me porta,
Et ne m'a point ainsi épargné la douleur !

Que ne suis-je mort dès le sein de ma mère,
Au sortir de ses entrailles, que n'expirai-je !

[1] C'est-à-dire que personne n'y naisse plus.

[2] Enchanteurs auxquels on supposait le pouvoir de rendre néfastes certains jours, en prononçant contre eux des malédictions analogues à celles que Job prononce en ce moment.

[3] Dragon céleste, que presque toutes les astronomies mythologiques de l'Orient nous représentent comme prêt à s'élancer pour dévorer le soleil et la lune. On supposait que les magiciens avaient le pouvoir de le faire lever et de produire ainsi des éclipses.

Pourquoi deux genoux sont-ils venus me recevoir,
Et deux seins m'inviter à les sucer ?

Maintenant je serais couché, je me reposerais,
Je dormirais dans une paix profonde,

Avec les rois et les grands de la terre,
Qui se bâtissent des mausolées,

Avec les princes qui possèdent l'or,
Et remplissent leur maison d'argent ;

Ou bien, comme l'avorton caché, je n'existerais pas,
Comme les enfants qui n'ont pas vu la lumière.

Là [1], les méchants cessent leurs violences,
Là se repose l'homme épuisé.

Là le captif vit tranquille
Et n'entend plus la voix de l'exacteur.

[1] Dans le monde des morts, séjour souterrain, conçu d'après l'analogie des caves sépulcrales, et où les morts étaient censés conserver les mêmes relations qu'ils avaient eues durant leur vie.

Les petits et les grands s'y rencontrent,
L'esclave y est libre de son maître.

Pourquoi la lumière est-elle donnée au malheureux,
Et la vie à ceux dont l'âme est pleine d'amertume,

Qui attendent la mort, sans que la mort vienne,
Qui la cherchent plus ardemment qu'un trésor,

Qui sont heureux jusqu'à en tressaillir,
Et se réjouissent, quand ils ont trouvé le tombeau;

A l'homme dont la route est couverte de ténèbres,
Et que Dieu a entouré d'un cercle fatal?

Mes soupirs sont devenus comme mon pain,
Et mes gémissements se répandent comme l'eau;

A peine conçois-je une crainte qu'elle se réalise;
Tous les malheurs que je redoute fondent sur moi.

Plus de sécurité, plus de repos, plus de paix!
Sans cesse de nouveaux tourments!

Alors Eliphaz de Théman prit la parole et dit :

Si nous rompons le silence, nous t'affligerons peut-être ;
Mais qui peut retenir sa parole ?

Ainsi, tu as enseigné la sagesse à plusieurs,
Tu as fortifié les mains affaiblies ;

Tes paroles ont relevé ceux qui chancelaient,
Tu as raffermi les genoux vacillants ;

Et maintenant, en proie au malheur, tu te troubles ;
Atteint par la douleur, tu te décourages.

Ta piété n'était-elle pas ton espoir,
Ta confiance n'était-elle pas dans la pureté de ta vie ?

Rappelle-toi si jamais un innocent a péri,
Si quelque part des justes ont été exterminés.

Pour moi, j'ai vu que ceux qui labourent l'iniquité
Et qui sèment la souffrance la recueillent.

Au souffle de Dieu ils disparaissent,
Ils sont consumés par le vent de sa colère.

Le rugissement du lion est étouffé,
Les dents du lionceau sont brisées.

Le lion meurt faute de nourriture,
Et les petits de la lionne sont dispersés.

Une parole m'a été portée furtivement,
Et mon oreille en a saisi un léger murmure[1].

[1] Pour donner plus d'autorité à sa doctrine, Eliphaz feint de l'avoir reçue d'une révélation céleste.

Au milieu des pensées qu'amènent les visions nocturnes,
Quand un profond sommeil pèse sur les mortels,

Une terreur et un tremblement me saisirent,
Et agitèrent violemment tous mes os.

Un souffle passa sur ma face,
Et fit dresser le poil de ma chair.

Un être se dressa, dont je ne connaissais pas le visage ;
Un spectre apparut devant mes yeux,
Et, au milieu du silence, j'entendis une voix :

« L'homme sera-t-il juste devant Dieu ?
Le mortel sera-t-il pur devant celui qui l'a fait ?

Dieu ne se fie pas à ses propres serviteurs[1] ;
Il trouve de la dépravation, même dans ses anges.

[1] C'est-à-dire aux êtres saints qui forment sa cour, les mêmes qui ont été nommés dans le prologue *fils de Dieu*.

Combien plus chez les hommes, hôtes de maisons de boue,
Qui ont leurs fondements dans la poussière,
Qu'on écrase comme des vers!

Du matin au soir ils disparaissent;
Sans qu'on s'en aperçoive, ils périssent pour jamais.

La corde de leur tente est coupée [1],
Ils meurent avant d'avoir atteint la sagesse. »

Appelles-en de ton sort; est-il quelqu'un qui te réponde?
Auquel des Saints [2] peux-tu recourir?

L'insensé est tué par sa mauvaise humeur,
Le fou meurt victime de son dépit.

J'ai vu l'insensé étendant au loin ses racines;
Mais bientôt j'ai maudit sa demeure.

[1] Image familière aux Sémites pour signifier la mort. Le corps est comparé à une tente, l'âme à la corde qui soutient la tente.

[2] Des anges.

Ses fils sont perdus sans retour ;
On les écrase à la porte[1], sans que personne les défende.

L'homme affamé dévore sa moisson,
Enfonce sa haie et le dépouille ;
L'homme altéré de soif couve des yeux ses richesses.

Le mal, en effet, ne sort pas de la poussière,
Le châtiment ne germe pas du sol ;

Mais l'homme est né pour la peine,
Comme le fils de la foudre[2] pour s'élever en l'air.

A ta place, je me tournerais vers Dieu,
J'adresserais ma parole au Tout-Puissant,

Qui fait de grandes choses qu'on ne saurait sonder,
Des merveilles qu'on ne saurait compter ;

[1] La porte est le forum des villes d'Orient; là se rend la justice et se font tous les actes importants de la vie civile.

[2] L'oiseau de proie.

Qui répand la pluie sur la face de la terre,
Et fait couler les eaux sur la face des champs;

Qui relève les humbles,
Et sauve ceux qui sont dans le deuil;

Qui dissipe les conseils des perfides,
Et les empêche d'accomplir leurs projets;

Qui prend les habiles dans leurs propres ruses,
Et fait manquer les desseins des hommes astucieux[1]:

De jour, ils vont se heurter contre les ténèbres;
En plein midi, ils tâtonnent comme de nuit.

Ainsi Dieu préserve le pauvre du glaive de leur bouche;
Ainsi Dieu sauve le faible des mains du puissant.

Alors l'espérance revient au malheureux,
Et l'iniquité ferme la bouche.

[1] Il semble qu'il y a ici une intention malicieuse contre Job.

Heureux l'homme que Dieu corrige !
Ne méprise donc pas les châtiments de Dieu.

Il blesse et panse la blessure,
Il frappe et sa main guérit.

Six fois il te délivrera de l'angoisse,
Et la septième fois, le mal ne te touchera plus.

En temps de disette, il te sauvera de la mort ;
Dans le combat, il te préservera du glaive.

Tu seras à l'abri du fouet de la langue[1],
Tu ne craindras point la dévastation quand elle viendra.

Au milieu de la dévastation et de la famine, tu riras ;
Tu ne redouteras pas les bêtes de la terre ;

Car tu auras un pacte avec les pierres du sol,
Un traité avec les animaux des champs.

[1] C'est-à-dire de la calomnie.

Tu verras la paix régner dans ta tente,
En visitant tes pâturages, tu n'y trouveras rien qui manque.

Tu verras ta postérité s'accroître,
Et tes rejetons pulluler comme l'herbe des champs.

Tu entreras mûr dans le tombeau,
Comme une gerbe qu'on enlève en son temps.

Voilà le fruit de nos réflexions;
Prêtes-y l'oreille et fais-en ton profit.

Alors Job prit la parole et dit :

Plût à Dieu qu'on pesât ma douleur,
Et que mon infortune fût mise de l'autre côté de la balance !

Celle-ci paraîtrait plus lourde que le sable de la mer ;
Voilà pourquoi mes paroles s'échappent avec audace.

Car les flèches du Tout-Puissant me transpercent,
Mon esprit en boit le venin ;
Les terreurs de Dieu sont rangées en bataille contre moi.

Est-ce que l'onagre rugit quand il a de l'herbe ?
Est-ce que le bœuf se plaint quand il a de la nourriture ?

Savoure-t-on des aliments fades et sans sel ?
Comment trouver du goût au jus de la mauve ?

Hélas! ce que mon âme ne touchait qu'avec dégoût
Est devenu mon pain de chaque jour!

Qui me donnera que mon vœu s'accomplisse,
Et que Dieu m'octroie ce que j'attends :

Qu'il daigne enfin m'écraser,
Qu'il laisse aller sa main et tranche le fil de ma vie!

Que j'aie du moins cette consolation,
Cette joie dans les souffrances dont il m'accable,
De n'avoir jamais violé les commandements du Saint[1]!

Qu'est-ce que ma force pour que j'espère encore?
Quelle fin m'attend pour que j'aie patience?

Ma force est-elle la force des pierres?
Ma chair est-elle de l'airain?

Ne suis-je pas dénué de toute aide?
Toute voie de salut ne m'est-elle pas fermée?

[1] De Dieu.

Le malheureux a droit à la pitié de ses amis,
Même s'il abandonne la crainte du Tout-Puissant.

Mes frères ont été perfides comme un torrent,
Comme le courant d'une eau passagère,

Qui roule troublée par les glaçons,
Et gonflée par des flots de neige.

Au temps de la sécheresse, elle s'évanouit;
Aux premières chaleurs, elle disparaît de son lieu.

Pour elle les caravanes se détournent de leur route,
Entrent dans le vide du désert et y périssent.

Les caravanes de Théma[1] comptaient sur elle,
Les voyageurs de Saba y avaient mis leur espoir;

Ils ont été trompés dans leur confiance,
Arrivés sur la place, ils restent confondus.

[1] Canton de l'Arabie déserte.

Ainsi vous m'avez failli ;
A la vue du malheur vous avez fui.

Vous ai-je dit : « Donnez-moi quelque chose,
Sacrifiez une partie de vos biens pour moi ;

Délivrez-moi du pouvoir de l'ennemi,
Rachetez-moi de la main des brigands ? »

Enseignez-moi et je vous écouterai en silence ;
Faites-moi voir en quoi j'ai péché.

Les paroles de la vérité sont bien douces ;
A quoi votre blâme peut-il s'appliquer ?

Voulez-vous donc censurer des mots ?
Les discours d'un homme désespéré appartiennent au vent.

Traîtres, vous joueriez au dé l'orphelin ;
Vous trafiqueriez de vos amis.

Voyons, daignez me regarder en face,
Et vous jugerez bien si je mens.

Revenez ; point de préventions injustes ;
Revenez[1], et mon innocence apparaîtra.

Y a-t-il de l'iniquité dans ma langue?
Mon palais ne sait-il pas discerner le mal?...

Oui, l'état de l'homme sur la terre est celui du soldat,
Et ses jours sont comme ceux d'un mercenaire.

Comme l'esclave aspire après l'ombre,
Comme le mercenaire attend le prix de son travail;

Ainsi j'ai eu en partage des mois de douleur,
Bien des nuits laborieuses m'ont été comptées.

Quand je suis couché, je dis : « Quand me lèverai-je? »
Et la nuit se prolonge,
Et je suis rassasié d'angoisses jusqu'au matin.

[1] Il semble qu'il faut supposer ici un jeu muet des amis de Job. La vigueur de ses apostrophes les étonne, et ils font mine de détourner la face ou de se retirer.

Ma chair est revêtue de vermine et d'une croûte terreuse,
Ma peau est couverte de cicatrices et de pus.

Mes jours ont été plus rapides que la navette,
Ils se sont évanouis sans retour.

O Dieu, souviens-toi que ma vie est un souffle,
Mon œil ne reverra plus le bonheur.

Celui qui me regardera ne me trouvera plus,
Ton œil me cherchera, et je ne serai plus.

Le nuage disparaît et passe,
Ainsi celui qui descend aux enfers[1] n'en remonte jamais.

Il ne retournera plus à sa maison,
Sa demeure ne le reconnaîtra plus.

[1] En hébreu *scheol*, monde souterrain des morts. Voir ci-dessus, p. 13, note.

Aussi ne retiendrai-je pas ma bouche;
Je parlerai dans l'oppression de mon âme,
Je gémirai dans l'amertume de mon cœur.

Suis-je la mer, suis-je un monstre marin,
Pour que tu poses contre moi des digues?

Quand je me dis : « Mon lit va me consoler,
Ma couche adoucira ma peine, »

Voilà que tu m'effraies par des songes,
Tu m'épouvantes par des visions.

C'est pourquoi mon âme a choisi la mort,
Mes os ont appelé le trépas.

Je disparais, je m'en vais pour l'éternité;
Laisse-moi, car mes jours ne sont qu'un souffle.

Qu'est-ce que l'homme pour que tu l'honores d'un regard,
Pour que tu daignes faire attention à lui,

Pour que tu l'examines tous les matins,
Pour qu'à chaque instant tu l'éprouves?

Jusqu'à quand auras-tu les yeux fixés sur moi,
Me refuseras-tu un moment pour avaler ma salive?

Si j'ai péché, que t'importe, ô espion de l'homme?
Pourquoi m'as-tu posé en butte à tes coups,
Et suis-je devenu un fardeau pour moi-même?

Pourquoi n'effaces-tu pas mon péché,
Ne fais-tu point disparaître mon iniquité?

Car bientôt je vais me coucher dans la poussière,
Tu me chercheras, et je ne serai plus.

Alors Bildad de Suah prit la parole, et dit :

Jusqu'à quand tiendras-tu ces discours,
Et les paroles de ta bouche ressembleront-elles à un vent violent?

Est-ce que Dieu fait fléchir le droit?
Le Tout-Puissant fausse-t-il la justice?

C'est parce que tes fils ont péché
Qu'il les a livrés aux mains de leur iniquité.

Mais si tu as recours à Dieu,
Si tu adresses tes prières au Tout-Puissant,

Si ta vie est droite et pure,
Sois sûr qu'il veillera sur toi,
Qu'il rendra prospère la demeure de ta justice,

Et que tes commencements auront été peu de chose,
Comparés aux grandeurs de ta fin.

Interroge les générations antiques,
Applique ton esprit à la sagesse des pères.

(Car nous sommes d'hier, et nous ne savons rien,
Nos jours sur la terre sont comme une ombre.)

Ils t'enseigneront, ils te parleront,
Et de leur cœur ils tireront ces discours[1] :

« Le papyrus croît-il en dehors des marais?
Le jonc peut-il vivre sans eau?

Encore vert, nul ne le coupe,
Et avant les autres herbes il est sec.

Tel est le sort de ceux qui oublient Dieu;
L'espérance de l'impie périra.

[1] Comme Eliphaz, pour appuyer son discours, avait eu recours à une vision, Bildad met ici ses pensées sur le compte des anciens sages.

Sa confiance sera brisée,
Son assurance est une toile d'araignée.

Il s'appuiera sur sa maison, et elle ne tiendra pas;
Il la saisira de sa main et elle ne restera pas debout.

Le voilà plein de séve, exposé au soleil,
Ses rejetons couvrent tout son jardin;

Ses racines sont entrelacées à la pierre,
Il touche à la région du granit.

Mais si on l'arrache de sa place,
Sa place le renie et lui dit: Je ne t'ai jamais vu.

Tel est le fruit de sa conduite:
D'autres, après lui, s'élèveront du sol. »

Non, Dieu ne repousse pas l'innocent,
Il ne tend pas la main aux malfaiteurs.

Un jour il remplira de joie ta bouche,
Et tes lèvres de jubilation.

Tes ennemis seront couverts de honte;
La tente du méchant n'est déjà plus!

Alors Job prit la parole, et dit :

Oh ! je sais bien qu'il en est ainsi ;
Comment l'homme serait-il juste devant Dieu ?

Quand on veut disputer contre lui,
On n'a pas raison une fois sur mille.

Habile et puissant adversaire !
Qui l'a bravé, et est resté sain et sauf ?

Il transporte les montagnes à l'improviste,
Il les bouleverse dans sa fureur.

Il fait bondir la terre hors de sa place,
Les colonnes qui la soutiennent en tremblent.

Il commande au soleil, et le soleil ne se lève pas ;
Il met un sceau sur les étoiles.

Tout seul, il dresse le ciel comme une tente,
Il marche sur le sommet des vagues.

Il a créé la Grande-Ourse, le Géant [1] et la Pléiade,
Et les régions cachées du ciel austral.

Il fait des merveilles qu'on ne saurait sonder,
Des prodiges qu'on ne saurait compter.

Il passe devant moi sans que je l'aperçoive,
Il a fui et je ne l'ai point vu.

Quand il saisit, qui l'arrête ?
Qui peut lui dire : « Que fais-tu ? »

[1] Constellation qui paraît identique à celle d'Orion, et où l'Orient sémitique croyait voir un géant révolté contre Dieu, probablement Nemrod.

Dieu ne revient pas sur sa colère;
Sous lui s'incline la milice du Dragon [1].

Et moi, je songerais à lui tenir tête!
Je lutterais de paroles avec lui!

Aurais-je mille fois raison, je ne lui répondrais pas,
Mais plutôt je demanderais grâce à mon juge.

Même s'il se rendrait à ma citation,
Je n'oserais croire qu'il eût écouté ma voix;

Lui qui fond sur moi du sein de la tempête,
Qui multiplie mes blessures sans motif;

Qui ne me laisse point reprendre haleine,
Qui me rassasie d'amertume.

[1] Constellation à laquelle s'attachait une légende analogue à celle du Géant : un monstre luttant contre Dieu, et enchaîné au ciel avec tous ses compagnons. Peut-être s'agit-il de la constellation de la Baleine.

S'agit-il de force, il dit : « Me voilà ! »
S'agit-il de droit, il dit : « Qui m'assigne? »

Je serais juste que ma bouche même me condamnerait[1],
Je serais innocent qu'elle me déclarerait pervers.

Oui, je suis innocent; peu m'importe l'existence,
Je ne tiens plus à la vie[2].

Tout se vaut; c'est pourquoi j'ai dit :
« Il fait périr également le juste et le coupable. »

Oh ! si du moins il me tuait d'un seul coup !
Mais il se rit des épreuves de l'innocent.

La terre est par lui livrée aux mains des scélérats,
Il voile la face de ceux qui la jugent :
Si ce n'est lui, qui donc est-ce?

[1] Job, par une hyperbole hardie, soutient que, s'il plaidait contre Dieu, sa bouche même le trahirait et dirait le contraire de ce qu'il veut dire.

[2] Job désespérant de faire triompher son droit contre Dieu, se laisse aller à un violent mouvement de colère, et proclame hautement son innocence, au risque de recevoir la mort pour prix de son audace.

Mes jours ont été plus rapides qu'un courrier;
Ils ont fui sans avoir vu le bonheur.

Ils ont passé comme les barques de jonc,
Comme l'aigle qui fond sur sa proie.

Si je me dis : « Oublions notre plainte,
Laissons ce triste visage, et égayons-nous, »

Je crains le retour de mes douleurs,
Sachant bien que tu ne m'absoudras pas.

Je suis condamné d'avance;
Pourquoi me donner ces peines inutiles?

Je me serais baigné dans la neige,
J'aurais lavé mes mains dans le bor[1],

Que tu me plongerais dans une fosse infecte,
Et que mes vêtements me prendraient en dégoût.

[1] Cendres délayées avec de l'huile, dont on se servait en guise de lessive ou de savon.

Dieu n'est pas mon égal, pour que je lui réponde,
Pour que nous comparaissions ensemble en justice.

Il n'y a pas entre nous d'arbitre,
Qui pose sa main avec autorité sur nous deux.

Qu'il retire sa verge de dessus moi,
Que ses terreurs cessent de me poursuivre;

Alors je lui parlerai sans crainte;
Car au fond de mon cœur, je ne suis pas tel que je semble[1].

Mon âme est fatiguée de la vie;
Je vais laisser un libre cours à ma plainte,
Je vais parler dans l'amertume de mon cœur[2].

Je dis à Dieu : Ne me condamne pas si vite,
Fais-moi savoir pourquoi tu me poursuis.

[1] La conscience de Job est tranquille; la cause de son trouble est hors de lui. C'est Dieu qui, par une manœuvre déloyale, a dressé contre lui ses épouvantes, afin de lui enlever la liberté d'esprit nécessaire à sa défense.

[2] Job continue à croire que la hardiesse de ses discours sera punie par la mort.

Trouves-tu du plaisir à opprimer,
A repousser l'œuvre de tes mains,
Tandis que tu éclaires le conseil des méchants?

As-tu donc des yeux de chair?
Vois-tu comme voient les humains?

Tes jours sont-ils comme ceux de l'homme?
Tes années sont-elles comme les jours des mortels,

Pour que tu recherches ainsi mes fautes,
Pour que tu poursuives mon péché,

Tout en sachant bien que je ne suis pas coupable,
Et que nul ne peut être sauvé de ta main?

Tes mains m'ont créé et formé au tour;
Et tu veux me détruire!

Souviens-toi que tu m'as façonné comme de l'argile;
Et tu veux me ramener à la poussière!

Ne m'as-tu pas coulé comme un lait,
Et coagulé comme un fromage ?

Tu m'as revêtu de peau et de chair;
Tu m'as entrelacé d'os et de nerfs.

Tu as été prodigue pour moi de vie et de grâce;
Ta providence a veillé sur mon souffle,

Et voici ce que tu cachais dans ton cœur,
Voici le sort que tu me réservais[1] :

Pécheur, je trouve en toi un censeur rigide;
Tu ne me pardonnes aucune faute.

Coupable, malheur à moi!
Juste, je n'ose davantage lever mon front,
Rassasié de honte, spectateur de ma propre misère.

Si je dresse la tête, tu me poursuis comme un lion,
Tu recommences à me braver.

[1] Job affecte de croire à un plan perfide de Dieu, qui aurait voulu d'abord le combler de biens, et ensuite le traiter avec une intolérable rigueur.

Tu me confrontes à de nouveaux témoins,
Tu redoubles de fureur contre moi ;
Des légions d'adversaires m'assaillent tour à tour.

Pourquoi m'as-tu tiré du sein qui me porta?
Je serais mort, et aucun œil ne m'aurait vu.

Je serais comme si je n'eusse jamais été,
J'aurais passé du ventre de ma mère au tombeau.

Mes jours ne sont-ils pas un néant? Trêve!
Laisse-moi m'égayer un peu,

Avant que je parte, sans espérance de retour,
Pour la terre des ténèbres et de l'horreur,

Morne et sombre terre,
Où règnent l'obscurité et le chaos,
Et où le plein jour est semblable à la nuit.

Alors Sophar de Naama prit la parole, et dit :

La loquacité restera-t-elle sans réponse ?
La faconde suffit-elle pour avoir raison ?

Les hommes sensés écouteront-ils en silence ton radotage?
Te moqueras-tu des gens, sans que personne te confonde?

Tu as dit à Dieu : « Ma doctrine est la bonne,
Je suis irréprochable devant toi. »

Mais je voudrais que Dieu aussi prît la parole
Et ouvrît ses lèvres pour te répondre,

Qu'il te révélât les secrets de sa sagesse,
Les replis cachés de ses desseins :
Alors tu verrais qu'il t'a encore traité avec indulgence.

Crois-tu toucher le fond de la sagesse de Dieu ?
Prétends-tu arriver jusqu'à la perfection du Tout-Puissant ?

Elle est plus haute que le ciel : que feras-tu pour l'atteindre ?
Plus profonde que l'enfer : comment la connaîtras-tu ?

Sa mesure est plus longue que la terre
Et plus large que la mer.

Quand il fond sur le coupable, qu'il l'emprisonne,
Qu'il assemble le tribunal, qui peut l'en empêcher ?

Il sait reconnaître les malfaiteurs,
Il découvre le crime où on ne le soupçonne pas.

A cette vue, le fou même renaîtrait à l'intelligence,
Et le petit de l'onagre deviendrait un être raisonnable[1].

Si donc tu diriges ton cœur vers Dieu,
Et que tu étendes les bras vers lui,

[1] Expression proverbiale. L'onagre est pris d'ordinaire pour type de la stupidité.

Que tu éloignes le crime de tes mains,
Et que l'iniquité n'habite pas dans ta tente,

Alors tu lèveras ton front sans tache,
Tu seras inébranlable, et tu ne craindras rien;

Tu oublieras toutes tes souffrances,
Tu t'en souviendras comme d'une eau qui a passé.

L'avenir se lèvera pour toi plus brillant que le midi,
Les ténèbres du présent deviendront un matin.

Tu seras plein de confiance et d'espoir;
Tu regarderas autour de toi, et tu te coucheras rassuré.

Tu te reposeras et personne ne te fera peur;
Des troupes de flatteurs caresseront ton visage.

Mais les yeux des méchants seront consumés,
Toute issue leur sera fermée,
Leur espoir vaut le souffle d'un homme expirant.

Alors Job prit la parole, et dit :

Vraiment, vous êtes le monde entier,
Et avec vous mourra la sagesse.

Cependant j'ai de l'intelligence tout comme vous,
Je ne vous suis en rien inférieur ;
Et qui ne sait tout ce que vous venez de dire?

Je suis l'homme raillé par ses amis,
N'ayant de recours qu'auprès de Dieu :
Le juste, l'innocent, est un objet de dérision.

Mépris au malheur! telle est la pensée des heureux,
Le mépris attend tous ceux dont le pied chancelle.

La paix cependant règne dans les tentes des brigands,
La sécurité chez ceux qui provoquent le Très-Haut,
Qui portent leur dieu dans leur main [1].

Interroge les animaux, ils seront tes maîtres [2];
Questionne les oiseaux du ciel, ils te donneront des leçons.

Parle à la terre, et elle t'enseignera ;
Les poissons eux-mêmes te répéteront tes discours.

Qui ne sait, parmi tous ces êtres,
Que le bras de Dieu a fait l'univers,

Qu'en sa main est l'âme des êtres vivants
Et le souffle de tous les humains ?

[1] C'est-à-dire, qui ne reconnaissent d'autre dieu que leur violence. *Dextra mihi deus* (*Énéide*, X, 773).

[2] Job reprend ici la pensée qu'il avait exprimée dès les premiers mots de son discours, et va prouver que la doctrine de Sophar n'a rien de rare, ni de merveilleux.

C'est l'oreille qui discerne les paroles,
Comme le palais savoure les mets.

La sagesse doit être cherchée dans les vieillards,
La raison est le fruit des longs jours.

En LUI[1] résident la sagesse et la puissance,
Le conseil et l'intelligence lui appartiennent.

Ce qu'il a détruit, nul ne peut le rebâtir;
L'homme qu'il a enfermé, nul ne peut le délivrer.

Quand il retient les eaux, elles tarissent ;
Quand il les lâche, elles bouleversent la terre.

A lui appartiennent la force et la prudence,
De lui dépendent le séducteur et le séduit[2].

[1] C'est-à-dire en Dieu, sujet habituel du discours. Job veut prouver par cette longue tirade sur la grandeur de Dieu qu'il n'est pas moins éloquent que Sophar.

[2] C'est-à-dire l'espèce humaine tout entière, jouet de l'erreur.

Des sénateurs il fait des captifs,
Des juges il fait des fous.

Il délie le baudrier des rois,
Il ceint leurs reins d'une corde.

Il réduit les prêtres en captivité,
Il renverse les puissants.

Il coupe la parole aux hommes les plus sûrs,
Il enlève la sagesse des vieillards.

Il répand la honte sur les nobles,
Il relâche la ceinture des forts[1].

Il révèle les profondeurs et les tire de l'ombre,
Il produit à la lumière l'abîme ténébreux.

Il grandit les nations, et il les perd ensuite;
Il étend les peuples hors de leurs frontières, puis les y ramène.

[1] C'est-à-dire, il les réduit à l'impuissance dans le combat, en coupant la ceinture qui retient leurs larges vêtements.

Il enlève l'intelligence aux chefs de la terre,
Il les fait errer dans un désert sans issues.

Ils palpent l'ombre, non la lumière;
Il les fait errer comme un homme ivre.

Mon œil a vu tout cela,
Mon oreille l'a entendu et l'a saisi.

Tout ce que vous savez, moi aussi je le sais;
Je ne vous suis en rien inférieur.

C'est au Tout-Puissant que je veux parler,
C'est avec Dieu que je veux plaider ma cause;

Mais vous, vous êtes des fabricateurs de mensonges,
Vous êtes tous des médecins inutiles.

Que n'avez-vous gardé le silence ?
Cela eût passé pour de la sagesse.

Écoutez, je vous prie, ma défense,
Prêtez votre attention au plaidoyer de mes lèvres.

Voulez-vous pour Dieu tenir des discours iniques,
Et pour lui plaire proférer le mensonge?

Voulez-vous faire acception de personnes en sa faveur?
Êtes-vous donc les avocats de Dieu?

Serait-il bon pour vous qu'il scrutât vos cœurs?
Croyez-vous le tromper, comme on trompe un homme?

Il sera le premier à vous condamner,
Si en secret vous faites acception de personnes.

Sa majesté ne vous effraie-t-elle pas?
Ses terreurs ne tomberont-elles pas sur vous?

Vos sentences sont des raisons de cendre,
Vos défenses sont des défenses de boue.

Laissez-moi; je veux parler,
Quoi qu'il puisse m'arriver ensuite.

Quoi qu'il arrive, j'ai pris ma chair entre mes dents,
J'ai mis mon âme dans ma main [1].

Dieu me tue; j'ai perdu tout espoir;
Il ne me reste qu'à défendre ma conduite à sa face.

Une chose aussi peut me sauver,
C'est que l'impie ne saurait être admis en sa présence [2].

Écoutez donc mes paroles,
Prêtez l'oreille à mon discours.

Me voilà prêt; j'ai disposé ma cause;
Je sais que la justice est de mon côté.

Est-il quelqu'un qui veuille disputer contre moi?
S'il se présente, je veux me taire et mourir.

[1] Locutions proverbiales, dont le sens est: J'en ai pris mon parti, je suis résolu à mourir, je n'ai plus de ménagements à garder.

[2] Il flotte entre deux contradictions: d'une part il croit, selon une opinion fort répandue dans l'Orient sémitique, qu'on ne peut voir Dieu sans mourir; d'une autre côté, il se rassure en songeant que Dieu ne peut se révéler à l'impie.

Épargne-moi seulement deux choses, ô Dieu,
Si tu veux que je ne me cache pas devant ta face :

Que ta main ne m'écrase plus,
Que tes terreurs ne m'épouvantent plus.

Après cela, accuse-moi, et je répliquerai,
Ou bien laisse-moi parler, et tu me répondras[1].

Dis-moi le nombre de mes crimes?
Fais-moi connaître mes iniquités?

Pourquoi cacher ainsi ton visage[2]?
Pourquoi me traiter comme ton ennemi?

Veux-tu donc effrayer une feuille chassée par le vent?
Veux-tu poursuivre une paille desséchée,

[1] Ce qui suit est comme le plaidoyer que Job, réduit au désespoir et résolu à jouer sa vie, adresse à Dieu.

[2] Il suppose que Dieu est confondu et n'a rien à répondre à la question hardie qu'il lui adresse.

Pour que tu écrives contre moi des sentences amères,
Pour que tu m'imputes les péchés de mon enfance [1],

Pour que tu places mes pieds dans les ceps,
Que tu épies toutes mes démarches,
Que tu traces un fossé autour d'un infortuné,

Consumé comme un bois pourri,
Comme un vêtement que rongent les vers?

L'homme, né de la femme,
Vit peu de jours et est rassasié de trouble;

Comme une fleur à peine éclose on le coupe,
Il fuit comme une ombre et n'a aucune durée.

Et c'est sur un tel être que tu ouvres les yeux!
Voilà celui que tu amènes en justice avec toi!

[1] Job ne se sentant coupable d'aucun crime, suppose que Dieu fait revivre contre lui des fautes qu'il aurait commises sans le savoir, à un âge où il n'avait pas conscience de lui-même.

Qui peut tirer la pureté de la souillure?
Personne!

Si les jours de l'homme sont comptés,
Si le nombre de ses mois est fixé près de toi,
Si tu as posé un terme qu'il ne doit pas franchir,

Détourne tes yeux de lui pour qu'il repose un peu,
Jusqu'à ce qu'il goûte, comme un mercenaire, la fin de sa journée.

L'arbre a encore quelque espérance;
Quand on l'a coupé, il peut reverdir,
Et il ne cesse pas pour cela de produire des rejetons.

Lors même que sa racine a vieilli dans la terre,
Et que sa tige est morte dans le sol,

Dès qu'il sent l'eau, il repousse,
Et il se couvre de feuilles comme un jeune plant.

Mais quand l'homme meurt, il reste étendu;
Quand l'homme a expiré, où est-il?

Les eaux du lac disparaissent,
Le fleuve se tarit et se dessèche;

Ainsi l'homme qui s'est couché ne se relèvera plus;
Il ne se réveillera pas, tant que durera le ciel,
Il ne sortira pas de son sommeil.

Oh! si tu voulais du moins me mettre à part dans l'enfer,
Me cacher jusqu'à ce que passe ta colère,
Me fixer un terme où tu te souviendrais de moi?

Mais l'homme une fois mort revit-il[1]?...
Tout le temps de ma station j'ai attendu
Qu'on vînt me relever de mon poste.

Tu m'appelleras, disais-je, et je te répondrai[2],
Tu désireras revoir l'œuvre de tes mains.

[1] Job flotte entre le désespoir et la confiance. Tantôt il est frappé de ce fait que jamais homme n'est ressuscité; tantôt il pense que Dieu pourrait bien le rappeler à la vie, et il se compare dans l'enfer à un soldat en faction qui attend qu'on le relève.

[2] Job, dans les moments où il conserve l'espoir que Dieu se souviendra de lui dans l'enfer, croit déjà entendre sa voix qui le rappelle.

Mais quoi ! tu observes toutes mes démarches[1],
Tu tiens compte de toutes mes fautes.

Ma condamnation est scellée dans une bourse[2];
Tu inventes des iniquités à ma charge.

La montagne qui s'écroule s'effondre peu à peu[3],
Le rocher est transporté hors de sa place;

Les eaux creusent la pierre,
Le fleuve entraîne le sol de ses rives;
Ainsi tu détruis l'espérance de l'homme.

Tu l'écrases sans retour, et il passe;
Tu le rends méconnaissable[4], et tu le jettes en enfer.

[1] Le souvenir de la sévérité de Dieu fait retomber Job dans le désespoir.

[2] Les lettres, les pièces officielles sont, en Orient, renfermées dans une bourse scellée.

[3] Job conclut par un découragement résigné, et se console de la caducité de l'homme par le spectacle des destructions lentes de la nature.

[4] Allusion aux maladies affreuses dont Job est accablé.

Que ses enfants soient honorés alors, il n'en sait rien ;
Qu'ils soient méprisés, il ne s'en aperçoit pas.

Sa chair ne sent que ses propres souffrances,
Son âme ne gémit que sur elle-même.

Alors Eliphaz de Théman prit la parole, et dit :

Le sage répond-il par une science pleine de vent ;
Remplit-il d'aquilons sa poitrine ?

Se défend-il par de vaines paroles,
Par des mots qui ne servent de rien ?

Toi aussi tu détruis la piété,
Tu diminues le respect envers Dieu.

Ta bouche même révèle ton iniquité,
Quel que soit l'artifice de tes paroles.

C'est ta bouche, et non moi, qui te condamne,
Tes propres lèvres rendent témoignage contre toi.

Es-tu donc né le premier des hommes ?
As-tu été enfanté avant les collines [1] ?

As-tu assisté au conseil de Dieu ?
As-tu attiré à toi toute sagesse ?

Que sais-tu què nous ne sachions,
Quelle notion as-tu que nous ne possédions ?

Nous avons aussi parmi nous des cheveux blancs,
Des vieillards plus riches de jours que ton père.

Fais-tu donc peu de cas des consolations de Dieu
Et des paroles douces que nous t'adressons ?

Où ton cœur t'emporte-t-il,
Et que veulent dire ces yeux hagards [2],

[1] Allusion à la Sagesse divine, née, selon les idées des Hébreux, avant toutes les créatures. Les mêmes expressions se retrouvent dans les *Proverbes*, VIII, 25.

[2] Il faut supposer ici un jeu muet de Job, irrité de l'hypocrisie du discours d'Eliphaz.

Pour que tu oses faire Dieu l'objet de ta colère
Et lui tenir de tels discours?

Qu'est-ce que l'homme, pour qu'il soit pur?
Le fils de la femme, pour qu'il soit innocent?

Dieu ne se fie point même à ses saints[1];
Les cieux[2] ne sont pas purs devant lui.

Combien plus doit être abominable et pervers
L'homme qui boit l'iniquité comme l'eau!

Je vais t'instruire, écoute-moi :
Je te raconterai ce que j'ai vu,

Ce que nos sages enseignent,
La doctrine qu'ils ont apprise de leurs pères,

[1] C'est-à-dire, à ses anges.
[2] C'est-à-dire, les êtres qui composent la cour céleste.

Race pure, qui seule a habité sur sa terre,
Et au milieu de laquelle n'a jamais passé l'étranger :

« L'angoisse remplit tous les jours du malfaiteur
Et le nombre des années qui sont réservées au tyran.

Des bruits terrifiants remplissent son oreille,
En pleine paix il voit fondre sur lui le dévastateur.

Il n'espère pas échapper aux ténèbres,
Il s'envisage comme réservé pour l'épée.

Il se voit déjà errant et cherchant son pain,
Il sait que des jours sombres lui sont préparés.

La misère et la détresse l'épouvantent
Et l'assaillent comme un roi prêt pour la guerre.

Car il a levé sa main contre Dieu,
Il s'est enorgueilli contre le Tout-Puissant;

Il a couru vers lui le cou levé,
En formant une masse compacte du dos de ses boucliers[1].

Son embonpoint lui avait couvert le visage,
La graisse avait appesanti ses reins.

Voilà pourquoi il habite des villes ruinées,
Des maisons qui n'ont plus d'habitants,
Destinées à devenir des tas de pierres.

Il ne s'enrichira plus; sa fortune ne tiendra pas;
Ses possessions ne s'étendront plus sur la terre.

Il ne sortira pas des ténèbres,
Le feu brûlera ses rejetons,
Il disparaîtra au souffle de la bouche de Dieu.

Qu'il n'espère rien du mal... Insensé!...
Le mal sera sa récompense.

[1] C'est-à-dire, *en faisant la tortue*, comme cela avait lieu dans la poliorcétique des anciens.

Sa destinée s'accomplira avant le temps,
Sa palme ne sera jamais verte.

Il laisse tomber comme la vigne ses grappes amères,
Il jette sa fleur comme l'olivier.

Car la famille de l'impie est stérile,
Et le feu dévore la tente de l'homme corrompu.

Il a conçu le mal et engendré le malheur,
Et son sein a couvé le mensonge. »

Alors Job prit la parole, et dit :

J'ai entendu bien des discours semblables ;
Vous êtes tous d'insupportables consolateurs.

En as-tu fini avec ces paroles creuses ?
Qu'est-ce qui t'obligeait à répliquer ?

Moi aussi je saurais parler comme vous,
Si vous étiez à ma place ;

J'arrangerais des paroles contre vous,
Je secouerais la tête sur vous [1].

[1] Le mouvement de la tête est pris ici comme un signe d'apparente compassion, qui cache en réalité le sarcasme.

Je vous consolerais de ma bouche,
Et vous auriez pour soulagement la pitié de mes lèvres.

Mais quoi ! si je parle, ma douleur n'est pas adoucie ;
Si je cesse ma plainte, qu'y gagné-je ?

Mes forces sont épuisées ;
Tu as ravagé toute ma famille ;

Tu m'as saisi comme un criminel ;
Ma maigreur est un témoin
Qui se lève contre moi et me répond en face.

Sa colère me déchire et me poursuit[1],
Il grince des dents sur moi,
Mon ennemi aiguise contre moi ses yeux.

[1] L'esprit troublé de Job confond ici dans une série d'images terribles Dieu et ses ennemis, passant brusquement d'une idée à l'autre.

Ils ouvrent leur bouche pour me dévorer,
Ils frappent mes joues avec ignominie,
Ils se relèvent les uns les autres pour m'attaquer.

Dieu m'a livré à l'impie,
Il m'a jeté entre les mains des méchants.

J'étais en paix, et il m'a ébranlé ;
Il m'a saisi par la tête, et m'a mis en pièces ;
Il m'a posé en butte à ses coups.

Ses flèches volent autour de moi,
Il perce mes reins sans pitié,
Il répand mon fiel à terre.

Il ouvre dans mon sein brèche sur brèche ;
Il court contre moi comme un guerrier puissant.

J'ai cousu un cilice sur ma peau,
J'ai plongé mon front dans la poudre;

Mon visage est tout rouge de pleurs,
Un voile sombre s'étend sur mes paupières;

Et pourtant il n'y a pas d'iniquités dans mes mains,
Ma prière[1] a toujours été pure.

O terre, ne couvre point mon sang,
Et que mon cri de vengeance ne soit pas étouffé!

Car j'ai encore un témoin dans le ciel,
Un garant dans l'empyrée.

Mes amis se rient de moi;
Aussi c'est vers Dieu que mon œil pleure,

Pour qu'il juge lui-même entre Dieu et l'homme
Comme entre le fils de l'homme et son semblable[2].

[1] C'est-à-dire, mon culte.

[2] Job, irrité de l'iniquité de ses amis, contre lesquels il n'a nul recours, se retourne, par une contradiction touchante, vers Dieu, qu'il prend pour son arbitre, quoiqu'il soit en même temps son adversaire.

Car je vois venir la fin de mes années;
Je marche dans un sentier où je ne repasserai pas.

Ma vie est détruite,
Mes jours s'éteignent,
Il ne me reste que le tombeau.

Plût à Dieu que les traîtres fussent loin de moi,
Et que mon œil ne fût plus affligé de leurs querelles!

O Dieu! sois ma caution contre toi-même;
Quel autre voudrait me frapper dans la main[1]?

Tu as fermé leur cœur à la raison;
Aussi ne leur donneras-tu pas gain de cause.

L'homme qui trahit ses amis
Verra défaillir les yeux de ses enfants.

[1] C'était le signe par lequel on se constituait caution d'une autre personne.

On a fait de moi la fable des nations,
Un misérable auquel on crache au visage.

Mon œil est éteint par la douleur,
Et mes membres sont devenus comme une ombre.

Les honnêtes gens en sont dans la stupeur,
Et l'innocent en conçoit de la colère contre l'impie.

Le juste cependant persévère dans sa voie,
Et celui dont les mains sont pures redouble de constance.

Or ça, revenez, je vous prie[1],
Je vais vous prouver qu'il n'y a pas de sage parmi vous.

Mes jours sont passés; mes projets sont brisés,
Ces projets que caressait mon cœur.

[1] Les amis de Job, irrités de ses paroles véhémentes, menaçaient de se retirer.

De la nuit vous faites le jour ;
Ah ! que votre jour ressemble aux ténèbres [1] !

Quand tout mon espoir est d'avoir l'enfer pour demeure,
Quand j'ai déjà étendu mon lit dans les ténèbres ;

Quand j'ai appelé le tombeau mon père,
Et la pourriture ma mère et ma sœur;

Où serait donc mon espérance ?
Mon espérance, qui peut la voir ?

Elle est descendue aux portes de l'enfer ;
Si du moins dans la poussière on trouve le repos !..

[1] Job trouve une preuve de la folie de ses amis en ce fait qu'ils ont voulu lui inspirer quelque espoir dans un état où il n'y a plus évidemment de place pour l'espérance.

Alors Bildad de Suah prit la parole, et dit :

Quand mettras-tu fin à ces discours?
Quand seras-tu sage et nous laisseras-tu parler?

Pourquoi nous traiter comme des bêtes,
Nous regarder comme des animaux stupides?

Malheureux, qui te déchires par ta colère!
Veux-tu qu'à cause de toi la terre soit abandonnée,
Et que le rocher soit transporté hors de son lieu?

Oui, la lampe du méchant s'éteindra,
Et la flamme de son foyer ne luira pas.

La lumière s'est obscurcie dans sa tente,
Son flambeau s'éteindra au-dessus de lui.

Ses pas si fermes seront circonscrits,
Il sera renversé par son propre conseil.

Ses pieds seront pris dans les rets;
Il marchera sur le piége.

Ses talons seront saisis par les lacs;
Le filet s'emparera de lui.

Une corde est tendue pour lui sous terre,
Une trappe est cachée dans le sentier qu'il suit.

De tous côtés des terreurs l'assiégent,
Et le poursuivent pas à pas.

Le malheur ouvre sur lui une gueule affamée,
La ruine veille à ses côtés.

Les membres de son corps seront la proie...
Ses membres seront la proie du premier né de la mort[1].

Il sera arraché de la tente où reposait sa confiance,
On l'amènera au roi des épouvantements[2]

L'étranger habitera dans sa tente,
Le soufre sera semé sur sa demeure.

En bas, ses racines se dessèchent;
En haut, ses bourgeons sont coupés.

Sa mémoire a disparu de la terre,
Il n'a plus de nom sur la face des champs.

Il est repoussé de la lumière dans les ténèbres,
Il est banni de l'univers

[1] Les maladies sont conçues par les poëtes sémitiques comme des *filles de la mort :* le premier né de la mort désigne une maladie qui surpasse toutes les autres en horreur.

[2] La mort, ou une sorte de Pluton, roi des régions infernales, conçu non comme un personnage réel, mais comme un être d'imagination.

Il n'a ni enfants ni postérité dans sa tribu,
Ni aucun survivant dans sa maison.

Les hommes des derniers jours seront stupéfaits de son sort,
Et les générations prochaines en seront saisies d'horreur.

Voilà la destinée du méchant,
Voilà la part de celui qui ne connaît pas Dieu.

Alors Job prit la parole, et dit :

Jusqu'à quand affligerez-vous mon âme
Et m'écraserez-vous de vos discours !

Voilà la dixième fois que vous m'insultez,
Que vous m'assommez sans pudeur.

Eh bien ! soit ; admettons que j'aie péché ;
Mon péché ne regarde que moi seul.

De quel droit osez-vous me parler avec insolence,
Et prétendez-vous me convaincre d'ignominie ?

Sachez que c'est Dieu qui a violé mon droit,
Et qui m'a enveloppé de ses filets.

Je proteste contre la violence, nul ne me répond ;
J'en appelle, nul ne me rend justice.

Il a entouré mon chemin d'une haie infranchissable,
Il a répandu les ténèbres sur mes sentiers.

Il m'a privé de ma gloire,
Il a enlevé la couronne de ma tête.

Il me démolit de toutes parts ; je me meurs !...
Il a arraché comme un arbre mon espérance.

Il a allumé contre moi sa colère,
Il m'a traité comme un ennemi.

Ses escadrons se sont réunis ;
Ils se sont frayé un chemin jusqu'à moi,
Ils ont mis le siége autour de ma tente.

Il a éloigné de moi mes frères;
Mes amis se sont écartés de moi.

Mes proches m'ont abandonné,
Et ceux qui me connaissaient m'ont oublié.

Mes hôtes et mes servantes m'ont tenu pour étranger;
J'ai été un inconnu pour eux.

J'ai appelé mon serviteur, et il ne m'a pas répondu;
J'ai été réduit à le supplier de ma bouche.

J'ai été un indifférent pour ma femme;
J'ai dû adresser des prières à mes propres fils.

Les enfants eux-mêmes me dédaignent;
Quand j'essaie de me lever, ils me raillent.

Tous mes familiers m'ont en horreur,
Et ceux que j'aimais se sont tournés contre moi.

Mes os se sont attachés à ma peau et à ma chair ;
Je me suis échappé avec la peau de mes dents[1].

Pitié ! pitié ! vous du moins, mes amis ;
Car la main de Dieu m'a frappé.

Pourquoi vous joignez-vous à Dieu pour me poursuivre,
Et êtes-vous insatiables de ma chair ?

Oh ! qui me donnera que mes paroles soient écrites,
Qu'elles soient écrites dans un livre, qu'elles soient gravées

Avec un stylet de fer et avec du plomb[2],
Qu'à jamais elles soient sculptées sur le roc ;

[1] Expression proverbiale qui équivaut à : J'ai tout perdu ; je n'ai rien gardé sain et sauf.

[2] On coulait du plomb dans les creux laissés par le burin sur les matières dures, pour rendre les traces plus visibles.

Car, je le sais, mon vengeur existe,
Et il apparaîtra enfin sur la terre.

Quand cette peau sera tombée en lambeaux,
Privé de ma chair, je verrai Dieu [1].

Je le verrai par moi-même ;
Mes yeux le contempleront, non ceux d'un autre ;
Mes reins se consument d'attente au-dedans de moi.

Alors vous direz : « Pourquoi le poursuivions-nous ? »
Et le bon droit se trouvera de mon côté.

Ce jour-là, craignez le glaive ;
Car la colère de Dieu vous punira par le glaive,
Pour que vous appreniez qu'il y a une justice.

[1] Job s'abandonne à l'espérance de voir Dieu descendre un jour sur la terre, quand il sera réduit à l'état de squelette, pour le venger de ses adversaires.

Alors Sophar de Naama prit la parole, et dit :

Mes pensées me suggèrent une réplique,
Pour soulager mon trouble intérieur.

Je m'entends adresser de honteux reproches ;
Mais, du fond de ma conscience, l'esprit me répond [1].

Ne sais-tu pas que, de tout temps,
Depuis que l'homme a été placé sur la terre,

Le triomphe des méchants a été court,
Et la joie de l'impie momentanée ?

[1] Les Hébreux concevaient l'intelligence comme impersonnelle et y voyaient une sorte de révélation de l'esprit de Dieu. Voir ci-dessous, p. 138.

Même quand sa taille monte jusqu'au ciel,
Et que sa tête touche les nuages,

Comme une vile ordure, il périt pour toujours,
Ceux qui le voyaient disent : « Où est-il ? »

Il s'envole comme un songe et on ne le retrouve plus ;
Il s'enfuit comme une vision nocturne.

L'œil l'a contemplé pour la dernière fois,
Sa demeure ne l'apercevra plus.

Ses fils chercheront à apaiser les pauvres qu'il a faits,
De ses propres mains il restituera ses richesses.

Ses os seront pleins de ses crimes cachés,
Qui dormiront avec lui dans la poussière.

Parce que le mal a été doux à sa bouche,
Qu'il l'a caché sous sa langue,

Qu'il l'a ménagé[1] et ne l'a point rejeté,
Qu'il l'a savouré lentement au milieu de son palais ;

Sa nourriture se changera en poison dans ses entrailles,
Elle deviendra dans son sein le fiel des vipères.

Il a englouti des richesses, il les vomira ;
Dieu lui-même les tirera de son ventre.

Il a sucé le venin des vipères,
La langue de l'aspic le tuera.

Qu'il ne voie jamais couler autour de lui
Des ruisseaux de miel et de lait.

Il rendra ce qu'il a pris et ne se gorgera plus ;
Ses restitutions égaleront ses richesses, il n'en jouira plus.

Car il a maltraité les pauvres et les a dépouillés,
Il a saccagé des maisons et ne les a pas rebâties.

[1] Comme un bonbon qu'on laisse fondre dans la bouche.

Les appétits de son ventre n'ont pas connu le repos;
Il ne sauvera pas ce qu'il avait de plus cher.

Rien n'échappait à sa gloutonnerie ;
Aussi son bonheur ne durera pas.

En pleine abondance, il tombe dans la gêne ;
Tous les coups du malheur fondent sur lui.

Attendez, voici de quoi lui remplir le ventre :
Dieu lui enverra le feu de sa colère,
Elle pleuvra sur lui en guise de pain.

Il fuit devant les armes de fer,
L'arc d'airain le transperce.

Il arrache le trait de son corps,
L'acier étincelant lui a percé le foie;
Les terreurs de la mort l'assiégent.

Ses trésors sont destinés à périr ;
Le feu les dévorera sans que personne l'attise,
Et consumera les restes de sa tente.

Les cieux révéleront son iniquité,
Et la terre se lèvera contre lui.

Les revenus de sa maison seront dispersés,
Ils fondront au jour de la colère divine.

Telle est la part que Dieu réserve à l'homme méchant;
Tel est l'héritage que le Très-Haut lui assigne.

Alors Job prit la parole, et dit :

Écoutez, écoutez mes paroles,
Accordez-moi du moins cette consolation.

Permettez-moi de parler à mon tour,
Et quand j'aurai parlé, vous continuerez vos moqueries.

Est-ce d'un homme que je me plains ?
Comment ne perdrais-je point toute patience ?

Regardez-moi et soyez stupéfaits,
Et posez la main sur votre bouche.

Quand j'y pense, je frémis,
Et ma chair en est saisie d'horreur.

Comment se fait-il que les méchants vivent,
Qu'ils vieillissent, qu'ils croissent en force ?

Leur famille prospère autour d'eux ;
Leurs rejetons se multiplient sous leurs yeux.

Leur maison est à l'abri de la crainte,
La verge de Dieu ne les touche pas.

Leurs taureaux ne perdent rien de leur fécondité,
Leurs génisses conçoivent et n'avortent pas.

Leur famille se répand comme un troupeau,
Leurs enfants dansent autour d'eux.

Ils jouent du tambourin et de la guitare,
Ils se divertissent au son du hautbois.

Ils passent leurs jours dans le bonheur ;
Ils descendent en un instant aux enfers[1].

Et pourtant ils ont dit à Dieu : « Va-t'en loin de nous ;
Nous ne tenons pas à connaître tes voies.

Qu'est-ce que le Tout-Puissant pour que nous le servions ?
Que gagnerons-nous à le prier ? »

Leur bonheur n'est-il pas assuré dans leur main ?
(Que le conseil de l'impie soit loin de moi !)

Voit-on souvent s'éteindre la lampe des méchants,
Tomber sur eux le châtiment qu'ils méritent[2],
Et Dieu leur départir un lot de colère ?

Les voit-on comme la paille emportée par le vent,
Comme la pellicule de blé chassée par le tourbillon ?

[1] Une mort subite était envisagée comme un bonheur.

[2] Job reprend presque textuellement, pour les repousser, les images que ses amis avaient employées pour montrer que les méchants sont toujours punis.

« Dieu, me dites-vous, réserve leur châtiment pour leurs fils ; »
Mais il devrait les punir de manière à ce qu'ils s'en aperçussent.

Il faudrait qu'ils vissent de leurs yeux leur ruine,
Qu'ils bussent eux-mêmes la colère du Tout-Puissant.

Que leur importe, en effet, leur maison après eux,
Une fois que le nombre de leurs mois est accompli ?

Ose-t-on prétendre enseigner à Dieu la sagesse,
Lui qui juge les êtres les plus élevés ?

Un homme meurt au sein de sa prospérité,
Parfaitement tranquille et heureux.

Les parcs de ses troupeaux regorgent de lait,
La moelle de ses os est richement humectée.

Un autre meurt dans l'amertume de son âme,
Et sans avoir goûté du bonheur.

Tous deux ils se couchent dans la poussière,
Et les vers les couvrent tous deux.

Ah ! je connais bien vos pensées,
Et les opinions qui me font tort dans votre esprit.

Vous dites, en effet : « Où est la maison du tyran ?
Qu'est devenue la tente où demeuraient les impies ? »

Que n'interrogez-vous ceux qui passent sur la route[1] ?
Ils vous citeraient des faits irrécusables.

« Au jour fatal, vous diraient-ils, le méchant est épargné ;
Au jour de la colère divine, il est soustrait au châtiment.

Qui lui reproche en face sa conduite ?
Qui lui rend la pareille pour tout ce qu'il a fait ?

[1] Les voyageurs étaient censés avoir une expérience plus complète du gouvernement du monde, ayant vu comment les choses se passaient dans les différents pays.

On le porte honorablement au tombeau,
Il semble veiller sur son mausolée [1].

Les glèbes de la vallée lui sont légères [2];
Il entraîne le monde entier à sa suite,
Et des foules innombrables l'ont déjà précédé [3]. »

Que signifient donc vos vaines consolations?
Au fond de toutes vos réponses il n'y a que méchanceté.

[1] C'est-à-dire il repose dans un mausolée, surmonté de sa statue, selon la coutume égyptienne. Peut-être aussi y a-t-il là quelque allusion à des inscriptions comminatoires contre les profanateurs, analogues à celles qu'on lit sur le sarcophage du roi de Sidon, Eschmunazar.

[2] Les lieux habituels de sépulture étaient dans les vallées voisines des villes.

[3] L'exemple de l'impie mourant dans la prospérité engage la foule à le suivre dans la voie où il n'a déjà eu que trop de devanciers.

Alors Eliphaz de Théman prit la parole, et dit :

L'homme peut-il être utile à Dieu ?
Non ; c'est à lui seul que le sage est utile.

Qu'importe au Tout-Puissant que tu sois juste ?
Que gagne-t-il à ce que ta conduite soit parfaite ?

Crois-tu que c'est par crainte qu'il te punit,
Et qu'il entre en jugement avec toi ?

Ta méchanceté n'est-elle pas infinie ?
Tes iniquités ne sont-elles pas innombrables ?

Tu prenais des gages à tes frères sans motif ;
Tu saisissais les vêtements des nus.

Tu ne donnais point à boire à l'homme épuisé ;
A l'affamé tu refusais le pain.

La terre tombait aux mains de l'homme violent,
L'homme redouté en devenait le maître[1].

Tu renvoyais les veuves les mains vides,
Et les bras des orphelins étaient brisés.

Voilà pourquoi tu es entouré de piéges,
Et troublé par des terreurs subites,

Environné de ténèbres qui t'empêchent de voir,
Et submergé par le déluge des eaux.

Dieu n'habite-t-il pas dans les hauteurs des cieux ?
Regarde le front des étoiles ; comme il est élevé !

[1] Ces malheurs, dans la pensée d'Eliphaz, arrivaient par la faute de Job. Job, en effet, étaut juge, avait pour devoir de les empêcher.

Et tu disais : « Qu'en saura Dieu?
Pourra-t-il juger à travers la nuit sombre?

Les nuées le cachent et l'empêchent de voir,
Il se promène sur la sphère du ciel[1]. »

Tu veux donc garder les errements antiques
Que suivirent ces hommes d'iniquité,

Qui furent emportés violemment,
Et dont les fondements furent arrachés par les eaux[2]:

Qui disaient à Dieu : « Va-t'en loin de nous; »
Qui se demandaient ce que pouvait leur faire le Tout-Puissant.

C'était lui pourtant qui avait rempli leurs maisons de biens.
Que le conseil des impies soit loin de moi!

[1] C'est-à-dire : Il ne songe pas à ce qui se passe sur la terre.

[2] Allusion au déluge ou à quelque légende du même genre.

Les justes verront leur ruine et s'en réjouiront ;
Les innocents se moqueront d'eux :

« Voilà, diront-ils, nos adversaires anéantis !
Le feu a dévoré leurs richesses. »

Réconcilie-toi avec Dieu, et tu seras sauvé,
Et le bonheur reviendra vers toi.

Reçois l'enseignement de sa bouche,
Et place ses paroles dans ton cœur.

Tu te relèveras, si tu reviens vers le Tout-Puissant,
Si tu éloignes l'iniquité de ta tente.

Jette les lingots d'or dans la poussière,
Le métal d'Ophir parmi les cailloux des torrents,

Et le Tout-Puissant sera ton or,
Dieu sera pour toi un monceau d'argent.

Alors tu seras en paix avec le Tout-Puissant,
Et tu élèveras sans crainte ta face vers lui.

Tu le prieras et il t'exaucera ;
Tu t'acquitteras de tous tes vœux[1].

Ce que tu entreprendras te réussira,
La lumière brillera sur tes sentiers.

Humilié, tu reprendras le dessus ;
Car Dieu aide celui dont les yeux sont baissés.

Le coupable même sera sauvé,
Sauvé, dis-je, par la pureté de tes mains[2].

[1] C'est-à-dire : Dieu t'exaucera toujours. *Damnabit te quoque votis.* Virg., *Egl.* v, 80.

[2] C'est-à-dire : Grâce à tes mérites et par égard pour toi. Voir ci-dessous, p. 190.

Alors Job prit la parole et dit :

Encore une fois ma plainte est appelée révolte,
Et pourtant mes gémissements n'égalent pas mes souffrances.

Oh ! si je savais où LE trouver,
Si je pouvais arriver jusqu'à son trône !

J'exposerais ma cause devant lui,
Je remplirais ma bouche d'arguments.

Je saurais les raisons qu'il peut m'opposer,
Je verrais ce qu'il me répondrait.

Qu'au lieu de me combattre avec l'appareil de sa force,
Il voulût bien me prêter un peu d'attention,

Il reconnaîtrait que c'est un juste qui se défend contre lui,
Et je serais pour toujours à l'abri des poursuites de mon juge.

Mais si je vais à l'orient, il n'y est pas;
Si je me tourne vers l'occident, je ne l'y trouve pas.

Exerce-t-il son pouvoir dans le nord? je ne le vois pas;
S'enfonce-t-il dans les profondeurs du sud? je ne l'aperçois pas.

Ah! c'est qu'il connaît ma conscience[1];
Qu'il m'éprouve, je sortirai pur comme l'or.

Mon pied a toujours marché sur ses traces;
Je me suis tenu dans sa voie sans dévier.

Je ne me suis point écarté des préceptes de ses lèvres,
J'ai gardé dans mon sein les paroles de sa bouche.

[1] Job feint que Dieu, résolu à le perdre, se cache pour ne pas entendre les preuves de son innocence, preuves tellement convaincantes que, s'il voulait les écouter, il serait obligé de s'y rendre.

Mais il a un parti pris : qui peut le faire revenir?
Ce que son âme a une fois résolu, il le fait.

Il accomplira donc ce qu'il a décrété contre moi,
Et peut-être roule-t-il en lui-même d'autres desseins.

C'est pourquoi je m'enfuis troublé de devant sa face;
Quand j'y pense, je me cache effrayé devant lui.

Dieu a rendu mon cœur sans force,
Le Tout-Puissant m'a consterné;

Car il ne m'a pas enlevé avant les jours sombres,
Il ne m'a pas préservé des ténèbres.

Pourquoi l'Éternel ne dispose-t-il pas les temps
De sorte que ses serviteurs voient le jour de sa justice?

Les impies cependant déplacent les bornes des champs[1];
Font paître le troupeau qu'ils ont volé.

Ils chassent devant eux l'âne des orphelins,
Ils prennent en gage le bœuf de la veuve.

Ils forcent les pauvres à se détourner du chemin,
Les faibles du pays sont réduits à se cacher devant eux.

Leurs victimes sont comme des onagres dans la solitude :
Elles sortent dès le matin pour chercher leur nourriture;
Le désert leur fournit le pain de leurs enfants.

Elles cueillent leur pâture dans les champs,
Elles maraudent dans la vigne de leur oppresseur.

Elles passent la nuit sans vêtement,
Elles n'ont pas de couverture contre le froid.

[1] Un des crimes que commettaient les hommes puissants était de déplacer les pierres qui servaient de bornes au détriment de leurs voisins faibles, qui n'osaient réclamer.

Elles sont transpercées par la pluie des montagnes ;
Sans asile, elles embrassent le rocher[1].

Les scélérats ! ils enlèvent l'orphelin du sein de sa mère ;
Ils prennent des gages sur le pauvre.

Ceux qu'ils ont réduits à la misère s'en vont tout nus,
Et portent affamés les gerbes de leur maître.

Ils expriment l'huile dans les celliers de leur spoliateur ;
En foulant le pressoir, ils ont soif.

On entend s'élever des villes le gémissement des mourants ;
L'âme des blessés crie vengeance ;
Et Dieu ne prend pas garde à ces indignités !

[1] Afin de couvrir au moins quelque partie de leur corps.

Il en est d'autres qui haïssent la lumière[1],
Ne connaissent pas les voies qu'elle éclaire,
Ne se tiennent pas dans ses sentiers.

L'assassin se lève au point du jour,
Il tue le faible et le pauvre,
Il rôde de nuit comme un voleur.

L'œil de l'adultère épie le crépuscule du soir;
« Personne ne me verra, » dit-il,
Et il met un voile sur sa figure.

D'autres forcent les maisons dans les ténèbres,
Le jour ils se tiennent renfermés,
Ils ne savent pas ce que c'est que la lumière,

Car le matin est pour eux comme l'ombre de la mort[2];
Dès qu'ils le voient poindre, ils éprouvent les terreurs de la mort.

[1] Après avoir décrit la vie des brigands qui commettent leurs crimes en plein jour, Job passe à une autre catégorie de scélérats, ceux qui n'aiment que la nuit pour commettre leurs méfaits.

[2] Parce que le matin les fait découvrir.

Ils sont comme un corps léger sur la surface de l'eau,
Leur héritage est maudit sur la terre,
Ils ne prennent jamais le chemin des vignes [1].

La sécheresse et la chaleur absorbent les eaux de la neige;
Ainsi, je le sais, le tombeau dévore ceux qui pèchent [2].

Le sein qui les porta les oublie;
Ils font les délices des vers;
Personne ne se souvient plus d'eux;
Ils sont brisés comme un arbre,

Ces hommes violents qui dévorent la femme stérile [3],
Qui n'ont pas fait de bien à la veuve.

[1] C'est-à-dire, ils ne mènent jamais la vie heureuse des populations qui ont passé de l'état du bédouin pillard à l'état des tribus agricoles et sédentaires.

[2] Job concède à ses amis que les méchants périssent à leur tour. Mais il ne peut voir en cela un châtiment de Dieu; car c'est le sort commun des hommes, et loin que la fin des méchants soit triste et prématurée, il semble au contraire que Dieu prolonge leurs jours et rende leur mort aussi douce qu'il est possible.

[3] La femme stérile, n'ayant pas de fils pour la défendre, est prise pour type de la faiblesse.

Mais Dieu ne les a pas moins soutenus par sa puissance;
Ils se sont relevés quand ils ne comptaient plus sur la vie.

Dieu leur avait donné la sécurité et la confiance,
Ses yeux veillaient sur leurs voies.

Ils disparaissent, mais au milieu de leur prospérité;
Ils tombent, mais comme tombent tous les êtres;
Ils sont coupés en leur temps, comme la tête de l'épi mûr.

S'il n'en est pas ainsi, qui me convaincra de mensonge
Et saura réduire à néant mon discours?

Alors Bildad de Suah prit la parole et dit :

La puissance et la terreur LUI appartiennent[1];
Il fait la paix dans ses hauts lieux[2].

Qui peut compter ses légions?
Sur qui ne se lève pas sa lumière?

Comment donc l'homme serait-il juste devant Dieu?
Comment le fils de la femme serait-il pur?

[1] Bildad, désespérant de vaincre l'impiété obstinée de Job, et pour montrer combien sa prétention d'arriver jusqu'au trône de Dieu est insensée, cesse de le prendre à partie et se borne à exalter d'une manière générale la puissance divine.

[2] C'est-à-dire dans le ciel, entre les puissances célestes.

La lune elle-même n'est pas claire,
Les étoiles ne sont pas pures à ses yeux;

Combien plus l'homme qui n'est qu'un ver,
Le fils de l'homme qui n'est que pourriture!

Alors Job prit la parole et dit :

Comme tu sais bien soutenir la faiblesse,
Et prêter secours au bras sans force !

Comme tu sais conseiller l'ignorance,
Et faire couler des flots de sagesse !

A qui s'adressent tes paroles !
Quel esprit a parlé par ta bouche[1] ?

[1] Après ce début ironique, Job, pour démontrer à Bildad que ses leçons étaient déplacées, entame à son tour une brillante exposition des splendeurs divines. Ces sortes de développements sur Dieu étaient en quelque sorte le lieu commun habituel de l'éloquence parabolique. Chacun à son tour cherchait à s'y exercer.

Les géants tremblent
Sous les eaux et leurs habitants [1].

L'enfer est à nu devant LUI;
Devant lui l'abîme est sans voile.

Il étend le septentrion sur le vide,
Il suspend la terre sur le néant.

Il renferme les eaux dans les nuages,
Et les nues ne se déchirent point sous elles.

Il voile la face de son trône
En répandant devant lui sa nuée.

Il a décrit un cercle sur les eaux,
Au point où la lumière confine aux ténèbres [2].

[1] Allusion à quelque légende analogue à celle du lac Asphaltite, d'après laquelle des géants révoltés contre Dieu auraient été ensevelis sous les eaux.

[2] On se représentait l'horizon de la terre comme entouré d'eau.

Les colonnes du ciel tressaillent
Et s'étonnent à sa menace.

Par sa force il fait trembler la mer,
Par sa sagesse il écrase le Dragon [1].

Son souffle rend le ciel pur,
Sa main a créé le Serpent fugitif [2].

Voilà l'abrégé de ses œuvres :
A peine un léger bruit en est-il venu jusqu'à nous ;
Qui donc pourra entendre le tonnerre de sa puissance ?

[1] Voir ci-dessus, p. 38.

[2] La constellation du Dragon. Voir ci-dessus, p. 12.

Job reprit encore sa parabole[1] et dit :

J'en jure par Dieu, qui me dénie la justice,
Par le Tout-Puissant qui remplit mon âme d'amertume!

Tandis que mon souffle vivra en moi,
Et que l'esprit de Dieu[2] sera dans mes narines,

Mes lèvres ne diront point d'injustice,
Ma langue ne prononcera pas de mensonge.

[1] Ce mot désigne ici les discours sententieux et rhythmiques en général. Job, après avoir répondu aux attaques de chacun de ses amis et les avoir réduits au silence, leur adresse à tous un discours collectif.

[2] Souffle divin, universellement répandu, qui fait la vie de tous les êtres.

Loin de moi la pensée de vous donner raison!
Jusqu'à ce que j'expire, je maintiendrai mon innocence.

J'ai entrepris ma justification, je n'y renoncerai pas;
Mon cœur ne me reproche pas un seul de mes jours.

Que mes ennemis soient traités comme le méchant;
Mes adversaires comme le coupable[1].

Quel sera l'espoir de l'impie quand Dieu coupera,
Quand Dieu tirera à lui le fil de sa vie?

Dieu prête-t-il l'oreille à ses gémissements,
Au jour où l'angoisse tombe sur lui?

[1] Job tourne contre ses adversaires les principes qu'ils ont invoqués contre lui-même. Il admet que Dieu est sévère pour le méchant ; mais le méchant, ce n'est pas lui, ce sont ses faux amis. Lui, il espère (voir ci-dessus, p. 82); mais ses amis n'ont rien à espérer.

Pense-t-il avec bonheur au Tout-Puissant?
Invoque-t-il Dieu avec confiance en tout temps?

Je vais vous expliquer la conduite de Dieu,
Je vais vous dévoiler les conseils du Tout-Puissant.

Vous-mêmes avez tout vu de vos yeux;
Pourquoi donc vous égarer en de si vaines pensées?

Voici la part réservée par Dieu au méchant,
Le sort que l'homme violent obtiendra du Très-Haut.

Si ses fils se multiplient, c'est pour le glaive;
Ses rejetons ne seront pas rassasiés de pain.

Ses survivants seront engloutis par la peste;
Ses veuves ne le pleureront pas.

Amasse-t-il l'argent comme la poussière,
Entasse-t-il les vêtements comme la boue;

Le juste se revêtira de ce qu'il a entassé,
Et l'homme intègre se partagera son argent.

La maison qu'il s'est bâtie est comme celle de la teigne,
Comme la hutte que se construit le gardien des vignes.

Il s'est endormi opulent ; mais c'est pour la dernière fois!
Il ouvre les yeux, il n'est plus.

Les terreurs l'atteignent comme un déluge;
Un tourbillon l'enlève au milieu de la nuit.

Le vent d'orient le saisit, l'emporte,
Et le balaie hors de sa place.

Dieu lance ses traits contre lui sans relâche,
Il fuit éperdu devant les coups du Tout-Puissant.

On battra des mains sur sa ruine,
On saluera sa disparition par des sifflets.

L'argent a ses lieux d'extraction,
L'or a des endroits où on l'épure.

Le fer se tire du sol,
Le roc fondu donne l'airain.

L'homme a reculé les bornes des ténèbres[1];
Il scrute les dernières profondeurs,
Les pierres cachées dans l'ombre de la mort.

Il creuse, loin des routes battues, des tranchées
Que le pied des vivants ignore;
Il se suspend et branle, loin du séjour des humains[2].

Cette terre d'où sort le pain
Est, dans ses entrailles, bouleversée comme par le feu.

[1] L'auteur décrit ici les travaux des mines tels qu'ils se pratiquaient de son temps.

[2] On suspendait les mineurs à une corde pour travailler aux parois de la mine.

Ses roches sont le lieu du saphir,
Là se trouve la poudre d'or.

L'oiseau ne connaît pas le sentier qui y mène,
L'œil de l'épervier ne l'a point aperçu.

Les bêtes sauvages ne l'ont point foulé de leurs pieds,
Le lion n'y a pas laissé sa trace.

L'homme porte sa main jusque sur le granit,
Il renverse les montagnes par la base.

Il perce des canaux dans les rochers;
Son œil contemple tous les trésors.

Il sait arrêter le suintement des eaux,
Il amène à la lumière tout ce qui était caché.

Mais la sagesse[1], où la trouver?
Où est le lieu de l'intelligence?

[1] Il s'agit ici de la sagesse personnifiée et considérée comme une sorte d'as- de la Divinité. Comparez *Proverbes*, chap. VIII.

L'homme n'en saurait connaître le prix;
On ne la rencontre pas sur la terre des vivants.

L'abîme dit : « Elle n'est pas en mon sein ; »
La mer dit : « Elle ne réside pas en moi. »

On ne l'obtient pas au poids de l'or,
L'argent n'est pas le prix dont on l'achète.

On ne la pèse pas contre l'or d'Ophir,
Contre l'onyx précieux ni contre le saphir.

L'or et le verre n'entrent pas en comparaison avec elle;
On ne l'échange pas pour des vases d'or fin.

Le corail et le cristal ne sont rien auprès d'elle;
La possession de la sagesse vaut mieux que les perles.

On ne saurait lui comparer la topaze d'Éthiopie,
On ne la met pas en balance avec l'or pur.

La sagesse, d'où vient-elle?
Où est le lieu de l'intelligence?

Elle est cachée aux yeux de tous les vivants,
Elle est un mystère pour les oiseaux du ciel.

Le gouffre et la mort disent :
« Nous avons seulement ouï parler d'elle. »

C'est Dieu qui connaît ses sentiers ;
C'est lui qui sait où elle réside;

Car il voit jusqu'aux confins de la terre,
Il aperçoit tout ce qui est sous le ciel.

Quand il tenait les vents dans la balance,
Et qu'il mesurait le poids des eaux,

Quand il donnait une loi à la pluie,
Et qu'il traçait une voie aux éclairs,

A ce moment, il l'a vue et l'a proclamée,
Il l'a fondée et il l'a scrutée ;

Et il a dit à l'homme :
« La crainte du Seigneur, voilà la sagesse,
Fuir le mal, voilà l'intelligence. »

Job reprit encore sa parabole et dit[1]:

Oh! qui me rendra tel que j'étais autrefois,
Aux jours où Dieu veillait à ma garde;

Quand sa lampe luisait sur ma tête
Et que sa clarté dissipait devant mes pas les ténèbres;

Tel que j'étais aux jours de mon automne[2],
Quand l'amitié de Dieu planait sur ma tente;

Quand le Tout-Puissant était encore avec moi,
Et que mes fils m'entouraient;

[1] Job oublie ses amis et achève, comme il avait commencé, par une lamentation sur ses malheurs.

[2] C'est-à-dire, de mon âge mûr.

Quand je lavais mes pieds dans le beurre,
Et que le rocher répandait pour moi des ruisseaux d'huile;

Quand je sortais pour me rendre à la porte de la ville,
Et que je posais mon siége sur la place publique[1]!

A ma vue, les jeunes gens se cachaient,
Les vieillards se levaient et se tenaient debout;

Les princes retenaient leurs paroles,
Et posaient leur main sur leur bouche;

La voix des chefs restait muette,
Leur langue s'attachait à leur palais;

[1] Job est toujours représenté comme un riche bédouin, habitant la campagne, et se rendant de temps en temps à la ville, où il jouissait d'une grande considération. Rappelons encore que la *porte* représentait, dans les villes d'Orient, l'*agora* et le *forum* des villes grecques et romaines. Là était une large place qui servait à la fois de marché, de lieu d'assemblée populaire, de tribunal. Il s'y trouvait des bancs sur lesquels les anciens s'asseyaient pour juger.

Car l'oreille qui m'entendait me proclamait heureux,
L'œil qui me voyait rendait témoignage à ma gloire.

Je délivrais le malheureux qui poussait des cris,
Et l'orphelin qui n'avait personne pour l'aider.

Je recueillais la bénédiction de l'homme près de périr,
Je remplissais de joie le cœur de la veuve.

J'étais vêtu d'innocence comme d'un vêtement;
Ma justice était mon manteau et ma tiare.

J'étais les yeux de l'aveugle
Et les pieds du boiteux.

J'étais le père des pauvres,
J'examinais avec soin la cause de l'inconnu.

Je brisais la mâchoire de l'injuste,
Et j'arrachais sa proie d'entre ses dents.

Et je disais : « Je mourrai dans mon nid[1],
J'arriverai à des jours aussi nombreux que le sable.

Ma racine communique avec l'eau,
La rosée passe la nuit dans mon feuillage.

Ma gloire reverdira sans cesse,
Mon arc[2] se fortifiera dans ma main. »

Les assistants m'écoutaient et attendaient mon avis,
Ils gardaient le silence jusqu'à ce que j'eusse opiné.

Après que j'avais parlé, ils n'ajoutaient rien;
Mes discours les humectaient doucement.

Ils m'attendaient comme la pluie,
Ils ouvraient la bouche comme pour une ondée.

Quand je leur souriais, ils n'en revenaient pas;
Ils recueillaient avidement les rayons de mon visage.

[1] C'est-à-dire, dans ma maison prospère et au sein de ma famille.

[2] L'arc est pris ici pour le symbole de la force.

Quand j'allais vers eux, je m'asseyais à leur tête,
Je trônais comme un roi entouré de sa garde,
Comme un consolateur au milieu des affligés.

Et maintenant je suis la risée d'hommes plus jeunes que moi,
Dont j'ai dédaigné de placer les pères
Parmi les chiens de mon troupeau.

Que pouvais-je faire des bras de gens inutiles[1],
Incapables d'atteindre l'âge mûr,

Amaigris par la misère et la faim,
Réduits à brouter le désert,
La vieille terre du vide et du silence,

[1] Job, dans tout ce qui suit, affecte de rattacher les pères de ses contradicteurs à ces races inférieures et sauvages, sortes de Ziganes, dont les derniers survivants mouraient de faim aux environs de la Palestine; gens misérables, dénués de vigueur corporelle, et dont on dédaignait de se servir, même pour les offices les plus humbles.

Cueillant leur salade sur les arbustes[1],
N'ayant pour pain que la racine du genêt?

On les repousse du milieu des hommes,
On crie après eux comme après le voleur;

Ils habitent dans des vallées sauvages,
Dans les cavernes de la terre et parmi les rochers;

On les entend braire parmi les broussailles,
Ils se roulent pêle-mêle sous les buissons;

Fils d'insensés, fils de gens sans nom,
Chassés à coups de fouet de la terre habitée!

Et maintenant je suis en butte à leurs chansons,
Je suis l'objet de leurs malins propos.

[1] C'est-à-dire, réduits à ce degré de misère qu'ils font leur nourriture des jeunes pousses des arbres et les mangent en guise de salade.

Ils s'écartent de moi avec horreur,
Ils ne détournent pas leur crachat de mon visage.

Ils ne gardent aucune mesure, ils m'insultent;
Ils rejettent tout frein en ma présence.

Des misérables se lèvent à ma droite [1];
Ils cherchent à ébranler mes pieds,
Ils aplanissent contre moi leurs routes meurtrières [2].

Ils détruisent les sentiers qui conduisaient jusqu'à moi,
Ils travaillent tous ensemble à ma ruine :
Qui voudrait leur prêter secours?

Ils m'assaillent comme par une large brèche,
Leurs bataillons se déroulent sous mes décombres.

[1] C'est-à-dire, se lèvent pour m'accuser. Dans les procès, l'accusateur se tenait à la droite de l'accusé.

[2] Il se compare à une place assiégée.

Les terreurs m'assiégent de toutes parts;
Ma prospérité est enlevée comme par un coup de vent,
Mon bonheur a passé comme un nuage.

Et maintenant mon âme se répand en plaintes,
Les jours de l'infortune m'ont saisi.

La nuit perce mes os, me les arrache;
Les maux qui me rongent ne dorment pas.

La douleur m'a rendu méconnaissable;
Elle me serre comme ma tunique.

Le Très-Haut m'a renversé dans la boue,
Je suis confondu avec la poussière et la cendre.

Je crie vers toi, ô Dieu, et tu ne m'exauces pas;
Je me tiens debout devant toi, et tu ne me regardes pas.

Tu es devenu pour moi un adversaire implacable,
Tu m'attaques avec toute la force de ta main.

Tu m'avais fait monter sur les ailes du vent,
Et tu me fais fondre au souffle de l'orage.

Car je le sais, tu me mènes à la mort,
Au rendez-vous de tous les vivants.

Vaines prières!.. il étend sa main;
A quoi bon protester contre ses coups?

Que me sert-il d'avoir pleuré avec l'infortuné,
D'avoir eu de la compassion pour le pauvre?

J'attendais le bonheur, le malheur m'est échu;
J'espérais la lumière, les ténèbres sont venues.

Mes entrailles bouillonnent sans relâche,
Les jours du malheur ont fondu sur moi.

Je marche tout noirci, mais non par le soleil;
Je me lève dans l'assemblée du peuple, et je crie.

Je suis devenu le frère des chakals,
Le compagnon des filles de l'autruche[1].

Ma peau est brunie et tombe en lambeaux,
Mes os sont brûlés par un feu intérieur.

Ma guitare s'est changée en instrument de deuil,
Mon hautbois ne rend que des sons de pleurs.

J'avais fait un pacte avec mes yeux :
Je n'osais regarder une jeune fille.

(Quelle part, disais-je, Dieu me ferait-il d'en haut?
Quel sort le Tout-Puissant m'enverrait-il de l'empyrée?

La ruine n'est-elle pas réservée au pécheur,
L'infortune à ceux qui commettent l'iniquité?

[1] C'est-à-dire, semblable aux animaux qui poussent un cri plaintif.

Dieu ne voit-il pas toute ma conduite?
Ne compte-t-il pas tous mes mouvements?)

Si j'ai marché dans la voie du mensonge,
Si mon pied a couru après la fraude,

(Que Dieu me pèse dans de justes balances,
Et il reconnaîtra mon intégrité!)

Si mon pied s'est détourné de la droite voie,
Si mon cœur a suivi mes yeux[1],
Si quelque souillure s'est attachée à mes mains;

Qu'un autre mange ce que j'aurai semé,
Que mes rejetons soient déracinés!

Si mon cœur a été séduit par une femme,
Si j'ai fait le guet à la porte de mon voisin[2],

[1] C'est-à-dire : Si, au lieu de suivre la loi de Dieu, je n'ai suivi que le jugement charnel des yeux de l'homme.

[2] C'est-à-dire : Si j'ai épié sa sortie pour commettre un adultère.

Que mon épouse soit l'esclave d'un autre,
Que d'autres partagent son lit!

Car c'est là un crime horrible,
Un forfait puni par les juges,

Un feu qui dévore jusqu'à l'anéantissement,
Et qui eût détruit toute ma fortune.

Si j'ai dénié la justice à mon esclave,
Ou à ma servante, dans leurs contestations avec moi;

(Que devenir, me disais-je, quand Dieu se lèvera?
Quand il viendra nous juger tous deux, que lui répondrai-je?

Celui qui m'a fait dans le sein de ma mère ne l'a-t-il pas fait aussi?
Un même créateur ne nous a-t-il pas formés dans la vulve?)

Si j'ai refusé aux pauvres ce qu'ils demandaient,
Si j'ai fait languir les yeux de la veuve;

Si j'ai mangé seul mon morceau de pain,
Si l'orphelin n'en a pas toujours eu sa part;

(Dès mon enfance, il a trouvé en moi un père,
Dès le ventre de ma mère, j'ai été le guide de la veuve.)

Si j'ai vu un homme périr sans vêtements,
Le pauvre manquer de couvertures,

Sans que ses reins m'aient béni,
Réchauffés par la toison de mes agneaux;

Si j'ai levé la main contre l'orphelin,
Quand je me voyais appuyé à la porte[1];

Que mon épaule se détache de l'omoplate,
Que mon avant-bras soit séparé de l'humérus!

Toujours, en effet, j'ai craint les coups de Dieu,
J'ai senti mon impuissance devant sa majesté.

[1] C'est-à-dire, auprès des juges. Voir ci-dessus, p. 20, note.

Si j'ai mis dans l'or mon assurance,
Si j'ai dit à l'or pur : Tu es mon espoir ;

Si je me suis réjoui de ce que mes richesses étaient grandes,
Et de ce que ma main avait entassé des trésors ;

Si, en voyant le soleil dans son éclat,
Et la lune s'avancer avec splendeur,

Mon cœur s'est en secret laissé séduire,
Et que ma main se soit portée à ma bouche[1] ;

(C'est là encore un crime capital ;
J'aurais renié le Dieu d'en haut!)

Si je me suis réjoui des infortunes de mon ennemi,
Si j'ai été heureux quand le mal l'a atteint;

Si j'ai permis à ma gorge de pécher,
En demandant sa mort avec imprécation ;

[1] Allusion à l'adoration des astres, très-répandue parmi les Arabes.

Si les gens de ma tente n'ont point dit :
« Où trouver quelqu'un qui ne se soit pas rassasié de sa table! »

(Jamais l'étranger ne passait la nuit en plein air,
Mes portes étaient toujours ouvertes au voyageur;)

Si j'ai, comme tous les hommes, dissimulé mes fautes,
En cachant mon iniquité dans mon sein;

Si, n'osant paraître dans la grande assemblée,
Et redoutant le mépris des tribus,
Je me suis tenu renfermé, sans franchir le seuil de ma porte...;

(Qui me donnera quelqu'un qui m'entende[1]!
Voilà ma signature; que le Tout-Puissant me réponde!
Que mon adversaire écrive aussi sa cédule!

[1] Job s'interrompt pour déclarer qu'il est prêt à signer toutes les protestations qu'il vient de faire; il voudrait que Dieu en fît autant. L'usage des plaidoiries écrites existait en Égypte. *Diod. Sic.*, I, 75.

Je la porterai attachée à mon épaule [1],
J'en ceindrai mon front comme d'une couronne;

Je rendrai compte à mon juge du nombre de mes pas,
Je m'approcherai de lui, fier comme un prince.)

Si ma terre crie contre moi,
Si mes sillons versent des larmes;

Si j'ai mangé ses fruits, sans l'avoir achetée,
Si je l'ai extorquée à ses légitimes possesseurs;

Qu'au lieu de froment naissent pour moi des épines,
Au lieu d'orge l'ivraie.

[Ici finissent les discours de Job.]

[1] C'est-à-dire : Loin de la cacher par crainte des révélations honteuses pour moi qui pourraient s'y trouver, je la montrerai hautement comme un titre de gloire.

Et les trois amis de Job cessèrent de lui répondre, parce qu'il persistait à se dire juste. Alors s'alluma la colère d'Elihou[1], fils de Barakel le Bouzite[2], de la race de Ram[3]; elle s'alluma d'abord contre Job, parce qu'il prétendait maintenir son innocence devant Dieu; elle s'alluma aussi contre ses trois amis, parce qu'ils n'avaient pas trouvé de bonne réponse à lui faire et que néanmoins ils l'avaient condamné. Or, Elihou n'avait pu jusqu'ici répliquer à Job, parce que les autres interlocuteurs étaient plus âgés que lui. Voyant donc qu'ils n'avaient plus aucune réponse à la bouche, il fut pris d'une violente colère.

[1] Ce personnage n'a point figuré dans le prologue ; il n'est pas davantage question de lui dans l'épilogue, et c'est une des raisons qui font croire que tout le discours qui suit est d'une autre main.

[2] Tribu de l'Arabie déserte, parente de celle d'Us.

[3] Nom inconnu d'ailleurs.

Alors Elihou, fils de Barakel le Bouzite, prit la parole et dit :

Je suis jeune et vous êtes vieux ;
C'est pourquoi j'ai tremblé et j'ai craint
De vous faire connaître mon sentiment.

Je me disais : « Les jours vont parler,
Les nombreuses années révéleront la sagesse. »

Mais la sagesse est un esprit mis dans l'homme[1] ;
C'est le souffle du Très-Haut qui rend intelligent.

Ce n'est pas l'âge qui fait la prudence,
Ce ne sont pas les vieillards qui discernent la justice.

[1] Les Hébreux concevaient toutes les forces physiques et morales de l'homme comme un effet du souffle de Dieu.

C'est pourquoi je dis : « Écoutez-moi,
Je vais, moi aussi, exposer mon opinion. »

J'ai supporté vos discours,
J'ai prêté l'oreille à vos raisonnements,
Jusqu'à ce que vous eussiez épuisé la discussion.

Je vous ai suivis attentivement,
Et, je le déclare, nul de vous n'a réfuté Job,
Nul n'a répondu à ses paroles.

Et ne dites pas : « Cet homme est la sagesse en personne ;
Dieu seul, et non l'homme, peut venir à bout de lui. »

Quoiqu'il ne m'ait pas directement adressé la parole,
Je saurai lui répondre autrement que vous.

Les voilà consternés ! ils ne répondent plus :
La parole leur a été enlevée.

J'ai attendu qu'ils eussent fini de parler,
Qu'ils s'arrêtassent et qu'ils n'eussent rien à répliquer.

Je vais répondre aussi pour ma part,
Je vais, moi aussi, exposer ce que je sais.

Car je suis plein de discours,
L'esprit qui soulève mon sein m'oppresse.

Mon ventre est comme un vin renfermé,
Comme une outre de vin nouveau qui se fend.

Je vais parler pour me soulager,
J'ouvrirai mes lèvres et je répondrai.

Je ne veux faire acception de personne,
Je ne chercherai à flatter qui que ce soit.

Je ne sais point flatter;
Si je le fais, que mon Créateur m'enlève sur-le-champ!

Je te prie donc, Job, écoute mes paroles,
Prête l'oreille à tous mes discours.

Voilà que j'ouvre la bouche,
Ma langue articule des mots sous mon palais.

Mes paroles expriment la droiture de mon cœur,
Mes lèvres diront franchement ce que je pense.

C'est l'esprit de Dieu qui m'a fait,
C'est le souffle du Tout-Puissant qui me vivifie.

Si tu le peux, tu me répondras;
Prépare tes arguments, tiens-toi prêt.

Devant Dieu, je suis ton égal,
Moi aussi j'ai été tiré de la boue.

Mes terreurs du moins ne t'épouvanteront pas;
Et le poids de ma majesté ne t'écrasera pas[1].

[1] Allusion à une des pensées que Job allègue le plus fréquemment, savoir que sa défense n'est pas libre, et que la partie n'est pas égale entre lui et Dieu, celui-ci l'écrasant par des terreurs et par des visions qui lui ôtent sa présence d'esprit.

Oui, tu as dit à mes oreilles,
Et j'entends encore le son de tes paroles :

« Je suis pur, exempt de tout péché ;
Je suis irréprochable, il n'y a point d'iniquité en moi.

Dieu cherche contre moi des motifs de haine,
Il me traite comme son ennemi.

Il a mis mes pieds dans les ceps,
Il a l'œil sur tous mes pas. »

En disant cela, te répondrai-je, tu n'as pas été juste ;
Car Dieu est bien au-dessus des humains.

Pourquoi plaides-tu contre lui ?
Il ne rend raison de ses actes à personne.

Dieu parle une fois à l'homme,
Deux fois même... (mais on ne l'écoute pas !)

D'abord par des songes et des visions nocturnes,
Quand le sommeil pèse sur les mortels,
Et qu'ils dorment sur leurs lits :

A ce moment, il ouvre l'oreille de l'homme
Et y scelle ses avertissements,

Pour le détourner de ses œuvres mauvaises
Et le guérir de son orgueil,

Pour sauver son âme de la fosse béante,
Sa vie du trait qui la menace ;

Puis par les douleurs qui le clouent sur son lit,
Par le déchirement continu de ses os :

L'homme alors prend en dégoût le pain,
Son cœur a horreur des mets les plus délicats,

Sa chair disparaît aux regards,
Ses os dénudés s'évanouissent ;

Son âme est à deux doigts de la tombe,
Sa vie est livrée aux Exterminateurs[1].

Mais s'il trouve un ange intercesseur,
Un des innombrables êtres célestes,
Qui lui révèle ce qu'il doit faire,

Dieu a pitié de lui et dit à l'ange :
« Épargne-lui de descendre dans la fosse ;
J'ai obtenu satisfaction. »

Sa chair alors devient plus fraîche que dans son enfance,
Il revient aux jours de sa jeunesse.

Il prie Dieu, et Dieu lui est propice;
Il contemple la face du Très-Haut avec bonheur,
Et le Très-Haut lui rend son innocence.

[1] C'est-à-dire aux anges qui exécutent les vengeances divines.

Il s'en va chantant parmi les hommes :
« J'ai péché, j'ai manqué à la justice,
Et je n'ai pas été traité selon mes torts.

Dieu a épargné à mon âme de descendre dans la fosse,
Il me laisse jouir encore de la lumière. »

Voilà ce que fait Dieu
Deux fois, trois fois, avec l'homme,

Pour le ramener du tombeau,
Pour l'éclairer de la lumière des vivants.

Sois attentif, Job; écoute-moi;
Tais-toi et laisse-moi parler.

Si tu as quelque chose à dire, réponds-moi;
Parle, car je désire te trouver juste.

Si tu n'as rien à dire, écoute-moi;
Tais-toi et je t'enseignerai la sagesse.

Elihou reprit et dit :

Sages, écoutez mes paroles;
Savants, prêtez-moi l'oreille :

Car l'oreille discerne les paroles,
Comme le palais discerne les mets.

Tâchons de trouver la justice,
Cherchons entre nous ce qui est bon.

Job a dit : « Je suis innocent;
Dieu me dénie la justice qui m'est due.

Quand je proteste de mon droit, je passe pour menteur;
Ma plaie est toujours saignante, quoique je sois sans péché. »

Quel homme, en vérité, que ce Job !
Il boit le blasphème comme l'eau !

Il a marché dans la société des malfaiteurs,
Il a été le compagnon des impies ;

Car il a dit : « A quoi sert à l'homme
De vivre en bonne intelligence avec Dieu ? »

Écoutez-moi donc, gens sensés ;
Loin de Dieu l'iniquité !
Loin du Tout-Puissant l'injustice !

Il rend à chacun selon ses œuvres,
Il fait tenir à chacun le prix de sa conduite.

Non, non, Dieu ne commet point le mal,
Le Tout-Puissant ne fausse pas le bon droit.

Qui lui a donné le gouvernement de la terre ?
Qui a confié à ses soins l'univers ?

S'il ne considérait que lui seul,
S'il retirait à lui son esprit et son souffle,

Toute chair expirerait à l'instant,
L'homme rentrerait dans la poussière.

Au nom de la raison, écoute ceci,
Prête l'oreille au bruit de mes paroles.

Un être qui haïrait la justice pourrait-il gouverner le monde ?
Oses-tu bien condamner le juste, le puissant,

Qui dit aux rois : « Vaurien ! »
Aux princes : « Scélérat ! »

Qui ne fait point acception de la personne des grands,
Qui ne regarde point le riche avant le pauvre ;
Car ils sont l'un et l'autre l'œuvre de ses mains ?

Subitement, au milieu de la nuit, les tyrans meurent,
Leurs peuples s'éveillent en tumulte, errent çà et là ;
L'homme puissant disparaît sans qu'on voie la main qui l'emporte.

Car les yeux de Dieu sont ouverts sur la conduite de l'homme,
Il voit distinctement tous ses pas.

Il n'y a point de ténèbres, il n'y a point d'ombre
Où puissent se cacher ceux qui commettent le mal.

Dieu n'a pas besoin de regarder l'homme deux fois
Pour prononcer sur lui son jugement.

Il brise les puissants, sans examen,
Et il en met d'autres à leur place ;

Car il connaît leurs actions ;
Il les renverse de nuit [1], il les brise.

Il les frappe comme des malfaiteurs,
A la vue d'une foule qui les regarde.

[1] C'est-à-dire à l'heure où ils s'y attendent le moins.

Car, en s'éloignant de lui,
En négligeant ses commandements,

Ils avaient fait monter vers lui le cri du pauvre,
Ils l'avaient forcé d'entendre le cri des malheureux.

Qui peut trouver à redire, quand Dieu pardonne?
Mais aussi qui peut l'affronter, quand il cache son visage [1]
Sur les nations et sur les particuliers,

Pour faire cesser le règne de l'impie
Et l'empêcher d'être le fléau de son peuple?

Cet impie avait-il dit à Dieu:
« J'ai été puni, je ne pécherai plus;

Montre-moi ce que je ne sais pas voir;
Si j'ai commis l'iniquité, je ne le ferai plus [2]? »

[1] Dieu cache son visage sur une nation, quand il entre à son égard dans des desseins impénétrables et lui prépare des révolutions inattendues.

[2] C'est-à-dire : Cet impie n'avait pas voulu se soumettre aux premiers châtiments de Dieu ni reconnaître qu'il pouvait bien les avoir mérités par des fautes qu'il ignorait. Il est probable que, sous les traits de cet impie, Elihou veut indirectement désigner Job.

Dieu prendra-t-il ton avis pour punir un tel homme?
Te dira-t-il : « Sois son juge à ma place?
Parle selon ce que tu sais. »

Que les gens sensés me répondent,
Que l'homme sage me prête l'oreille.

Job n'a point parlé selon la science,
Ses discours ne sont point conformes à la raison.

Eh bien ! que Job continue d'être éprouvé,
Puisque ses réponses ont été celles d'un méchant

A ses crimes il a ajouté l'impiété;
Il se moque de nous en face,
Il fatigue Dieu de ses discours.

Elihou prit encore la parole et dit[1] :

Peux-tu croire que tu as eu raison
Et que tu as trouvé une justification devant Dieu,

Quand tu as dit : « Que me sert mon innocence ?
En quoi suis-je mieux traité que si j'avais péché ? »

Moi, je vais te répondre,
Et à tes amis en même temps.

[1] Ces reprises pourraient faire croire, au premier coup d'œil, que les diverses parties du discours d'Elihou ont été composées successivement. Mais il est assez dans l'habitude des Orientaux d'insérer plusieurs fois dans le courant d'un discours la formule : « Il dit, » équivalente à des guillemets.

Considère les cieux et regarde ;
Vois les nuées : elles sont bien hautes pour toi !

Si tu pèches, qu'est-ce que cela LUI[1] fait ?
Si tes crimes se multiplient, que lui importe ?

Si tu es juste, que lui en revient-il ?
Quel avantage lui procure ton innocence ?

Tes péchés ne peuvent atteindre que tes semblables,
Ta justice ne peut servir qu'aux fils de l'homme.

Les faibles, il est vrai, gémissent dans l'oppression,
Ils crient sous le bras des puissants.

C'est qu'ils n'ont pas dit : « Où est Dieu, notre créateur,
Qui remplit la nuit d'hymnes de joie[2],

[1] L'usage de désigner Dieu par le pronom de la 3e personne était assez ordinaire chez les anciens Hébreux. Le nom d'*Elihou* (IL est mon Dieu) en est lui-même un exemple.

[2] C'est-à-dire, qui change l'infortune en allégresse.

Qui nous instruit de préférence aux bêtes des champs,
Qui nous rend sages de préférence aux oiseaux du ciel? »

Voilà les gens qui crient, sans être exaucés,
Sous le poids de la tyrannie des méchants.

Dieu, en effet, n'écoute pas la frivolité,
Le Tout-Puissant n'y tourne pas les yeux.

Quand tu lui reproches de ne pas se soucier de nous,
Ta cause est devant lui ; attends son jugement.

Mais, parce que sa colère ne s'exerce pas encore,
Parce qu'il fait semblant d'ignorer nos fautes,

Job en profite pour se répandre en vains discours
Et multiplier les paroles sans vraie science.

Elihou dit encore :

Attends un peu, et je te donnerai des leçons,
Car j'ai encore des motifs à faire valoir pour Dieu,

Je prendrai mes principes de loin[1],
Je donnerai raison à mon Créateur.

Mes paroles, en effet, ne sont pas mensongères :
C'est un homme d'une science accomplie qui te parle.

Dieu est grand, et pourtant il ne repousse personne;
C'est par la force de son intelligence qu'il est grand.

[1] Elihou s'annonce comme devant révéler une doctrine profonde et inattendue. Voilà pourquoi il demande le temps de se recueillir.

Il ne laisse pas vivre le méchant,
Il rend justice aux faibles.

Il ne détourne pas les yeux de dessus les justes,
Il les fait asseoir sur le trône avec les rois,
Il les exalte pour l'éternité.

Que si parfois ils tombent dans les fers,
S'ils sont pris dans les liens du malheur[1],

Il leur fait voir qu'ils l'ont mérité par leurs actes,
Par leurs péchés, par leur orgueil;

Il ouvre leur oreille à ses réprimandes,
Il leur dit de renoncer à l'iniquité.

S'ils l'écoutent, s'ils se soumettent,
Ils finissent leurs jours dans le bonheur,
Et leurs années dans le plaisir.

[1] Tout ce qui suit se rapporte indirectement à Job.

Mais s'ils ne l'écoutent pas, ils périront par les armes,
Ils expireront sans s'être reconnus.

Les impies conçoivent le dépit dans leur cœur,
Ils ne príent pas, quand Dieu les jette dans les fers :

Aussi meurent-ils dans leur jeunesse,
Et leur vie est-elle comme celle des hiérodules [1].

Mais Dieu délivre l'homme humble qui souffre ;
C'est par la souffrance qu'il lui donne ses avis.

Toi aussi, il te fera passer d'une étroite prison
Dans un espace libre et sans limites ;
Ta table sera couverte de mets succulents.

Tu avais rempli la mesure de crimes d'un méchant ;
Tu en as subi la sentence et la peine.

[1] Hiérodules des temples de Syrie, voués à d'infâmes prostitutions et à une mort précoce.

N'espère pas détourner la colère de Dieu par une amende,
Que la confiance d'échapper par une grosse rançon ne t'égare pas !

Crois-tu qu'il fera entrer tes richesses en compte ?
L'or et tous les trésors du monde ne sont rien pour lui.

N'appelle donc pas la nuit de tes vœux,
Cette nuit où les peuples sont anéantis sur place [1].

Garde-toi de revenir à ces pensers coupables,
Où tu as osé préférer la mort au malheur.

Dieu est sublime dans sa puissance ;
Qui sait comme lui donner des leçons ?

Qui lui trace la voie qu'il doit suivre ?
Qui peut lui dire : « Tu as mal fait ? »

[1] Allusion aux passages où Job a appelé de ses vœux la mort ou un prompt jugement de Dieu. Le jugement de Dieu est toujours censé s'exercer de nuit par de grands coups qu'il frappe sur les rois et les peuples. Voir ci-dessus, p. 148-149.

Songe plutôt à glorifier ses œuvres,
Que célèbrent les chants des humains.

Tous les hommes les admirent,
Le mortel les contemple de loin.

Dieu est trop grand pour que nous puissions le connaître;
Le nombre de ses années est incalculable.

Il attire à lui les émanations des eaux,
Qui se fondent en pluie et forment ses vapeurs ;

Les nuages les répandent ensuite ;
Elles tombent en gouttelettes sur la foule des hommes.

Comment surtout comprendre le déchirement des nuées,
Les craquements de son pavillon [1] ?

[1] Les nuages qui portent la foudre sont représentés comme des tentes où Dieu se cache pour lancer ses traits.

Tantôt il se couvre de ses éclairs comme d'un rideau,
Tantôt il semble se cacher au fond de la mer[1].

Les orages lui servent à la fois pour punir les hommes
Et pour leur fournir une nourriture abondante.

Il revêt sa main de carreaux lumineux,
Et il les lance contre ses ennemis.

Le fracas de sa marche l'annonce,
L'effroi des troupeaux révèle son approche[2].

Pour moi, dans ces moments-là, mon cœur tremble
Et bondit hors de sa place.

Écoutez, écoutez le fracas de voix
Et le grondement qui sort de sa bouche.

[1] Il s'agit ici des alternatives de lumière et de ténèbres qui ont lieu dans les orages. Les nuages sont comparés à une mer sombre et profonde.

[2] Les anciens prêtaient aux troupeaux un pressentiment de a foudre. Virg., *Georg.*, I, 373 et suiv.

Il en remplit toute la voûte du ciel,
Ses éclairs atteignent jusqu'aux bords de la terre[1].

Après l'éclair vient le rugissement de sa voix;
Il tonne de sa voix superbe;
Quand on entend sa voix, le trait n'est déjà plus dans sa main

Dieu tonne de sa voix merveilleuse,
Il fait de grandes choses que nous ne saurions connaître.

Il dit à la neige : « Tombe à terre. »
Il commande aux ondées et aux pluies violentes.

Il met ainsi les scellés sur la main des hommes[2],
Afin que tous apprennent à connaître leur créateur.

[1] La terre est conçue comme un tapis étendu; les extrémités de la terre sont en quelque sorte la bordure du tapis. Voir ci-dessous, p. 167.

[2] C'est-à-dire, il les condamne à l'inaction par le froid et par l'impossibilité de travailler aux champs.

L'animal entre alors dans son gîte
Et se repose dans sa tanière.

L'ouragan sort de ses retraites cachées[1],
Les brises boréales amènent le froid.

Au souffle de Dieu, se forme la glace,
L'eau se contracte et se serre.

Il charge la nue de vapeurs humides ;
Il pousse devant lui les nuages qui portent sa foudre :

Ceux-ci se portent de côté et d'autre, sous sa direction,
Pour exécuter tout ce qu'il leur ordonne
Sur la face de la terre habitée,

Soit qu'il veuille punir ses créatures,
Soit qu'il en fasse un instrument de miséricorde.

[1] Sortes d'antres d'Éole, où reposent les vents. Comparez ci-dessous, p. 169 et Psaume CXXXV (Vulg. CXXXIV), 7.

Job, prête l'oreille à tout ceci ;
Lève-toi, et considère les merveilles de Dieu.

Sais-tu quels desseins président à ses miracles,
Et pourquoi il fait éclater le feu de ses nuées?

Connais-tu la loi d'équilibre des nuages,
Les secrets de celui dont le savoir est parfait?

Pourquoi tes habits sont-ils chauds,
Quand la terre se repose aux bouffées du midi?

Saurais-tu comme lui battre les nues au marteau
Pour les rendre solides ainsi qu'un miroir de métal?

Fais-nous connaître ce qu'on peut lui répondre!...
Mais plutôt, taisons-nous, ignorants que nous sommes!

De grâce, que mes discours ne lui soient point rapportés!
Jamais homme a-t-il désiré sa perte[1]?

[1] Allusion aux passages où Job, au risque d'encourir la mort, a demandé que ses discours fussent portés au trône de Dieu.

Au moment où on ne voit pas le soleil,
Où sa lumière est cachée derrière les nuages,
Qu'un coup de vent passe, le ciel est pur[1].

Un rayon d'or vient tout à coup du septentrion,
O admirable splendeur de Dieu !

Nous n'atteindrons jamais le Tout-Puissant : grand par la force,
Grand par le droit et la justice, il ne répond à personne.

Que les hommes donc le craignent !
Il n'honore pas d'un regard tous les sages de la terre.

[1] Elihou semble vouloir dire par là que nous n'entrevoyons la divinité que par échappées et au milieu de beaucoup de nuages.

Alors Jéhovah répondit à Job[1] du sein de la tempête[2], et dit :

Quel est celui qui obscurcit ainsi la Providence
Par des discours dénués de savoir?

Ceins tes reins, comme un homme[3];
Je vais t'interroger, et tu me répondras.

Où étais-tu, quand je posais les fondements du monde?
Indique-le-moi, si tu possèdes la sagesse.

[1] Il n'est pas tenu compte d'Elihou, sans doute parce que le discours de ce dernier a été interpolé après l'achèvement du poëme.

[2] Dieu, dans la pensée des Hébreux, ne se révélait à l'homme que caché dans des nuages et annoncé par le tonnerre.

[3] C'est-à-dire, prépare-toi à répondre. Jéhovah se rend au vœu si souvent exprimé par Job, savoir que Dieu veuille bien se mesurer avec lui.

Qui a réglé les mesures de la terre (tu le sais sans doute);
Ou qui a tendu sur elle le cordeau?

Sur quoi ses bases reposent-elles,
Ou qui jeta sa pierre angulaire,

Quand les étoiles du matin poussaient ensemble des cris de joie,
Et que les fils de Dieu éclataient en hymnes d'allégresse [1]?

Qui a fermé la mer avec des portes,
Quand elle jaillit et s'élança de la vulve [2],

Quand je lui donnai la nue pour vêtement,
Le nuage ténébreux pour langes,

Quand je lui traçai des limites,
Que je lui posai des battants et des verrous,

[1] Sur les fils de Dieu, voir ci-dessus, p. 4.

[2] La mer est censée s'être élancée du sein de la terre et avoir, dans ce premier bond, envahi tous les continents.

Et que je lui dis : « Tu viendras jusqu'ici, non au delà;
Ici expirera l'orgueil de tes flots? »

As-tu, depuis que tu existes, donné des ordres au matin?
As-tu enseigné sa place à l'aurore,

Pour qu'elle saisisse les bords de la terre,
Et qu'elle en secoue les méchants[1]?

A son apparition, le monde change comme la terre sigillée[2];
L'univers se montre sous un riche vêtement;

[1] La terre est conçue comme un tapis étendu. L'aurore, en l'éclairant instantanément d'un bout à l'autre, effraie par son apparition subite les malfaiteurs, et les fait fuir, de même que l'on prend les quatre coins d'un tapis et qu'on le secoue pour en chasser la poussière.

[2] L'aurore fait sur le monde l'effet d'un sceau sur la terre sigillée, en donnant de la forme et du relief à la surface de l'univers, qui pendant la nuit est comme un chaos indistinct. Les Orientaux scellaient avec une argile grasse en guise de cire.

Les malfaiteurs voient s'éteindre leur lumière[1],
Le bras déjà levé pour le crime est brisé.

Es-tu descendu jusqu'aux sources de la mer[2]?
T'es-tu promené au fond de l'abîme?

Les portes de la mort se sont-elles montrées à toi?
As-tu vu le seuil des ténèbres?

As-tu embrassé la longueur du monde?
Parle, puisque tu sais tout.

Sais-tu quel chemin conduit au séjour de la lumière,
Et en quel lieu résident les ténèbres,

[1] La nuit est le jour des malfaiteurs, puisque c'est elle qui leur fournit le moyen d'exécuter leurs méfaits.

[2] Les Hébreux croyaient qu'au fond de la mer, comme au fond d'un puits ou d'une fontaine, étaient des sources qui l'alimentaient.

De manière à leur assigner leurs bornes respectives,
Et à connaître les sentiers qui mènent à leur maison?

Tu le sais sans doute! car tu étais né avant elles;
Le nombre de tes jours est si grand!

Es-tu entré dans les trésors de la neige?
As-tu vu les arsenaux de la grêle,

Que je ménage pour le temps de la détresse,
Pour le jour de la guerre et du combat?

Par quelle route la lumière se divise-t-elle,
Et le vent d'est se répand-il sur la terre?

Qui a ouvert des rigoles aux ondées [1]?
Qui a tracé leur voie aux flèches de la foudre,

[1] Les pluies tombant par filets continus sont censées couler de petites gouttières que Dieu leur a ménagées dans le firmament.

Pour que la pluie tombe sur la terre inhabitée,
Sur le désert où il n'y a point d'hommes[1];

Pour que la plaine vaste et vide soit arrosée,
Et que les gazons des prairies reverdissent?

La pluie a-t-elle un père?
Qui engendre les gouttes de la rosée?

Du sein de qui sort la glace?
Et le frimas du ciel, qui l'enfante?

Les eaux se condensent comme la pierre,
Et la surface de l'abîme se durcit.

Est-ce toi qui serres les liens des Pléiades[2],
Ou pourrais-tu relâcher les chaînes du Géant[3]?

[1] Dieu insiste sur cette circonstance pour humilier l'homme et lui montrer que la terre n'a été faite ni par lui, ni pour lui.

[2] C'est-à-dire : Qui les retiens entassées l'une près de l'autre.

[3] Voir ci-dessus, p. 37.

Est-ce toi qui amènes les constellations en leur temps,
Qui fais lever la Grande-Ourse avec ses petits[1] ?

Connais-tu les lois du ciel ?
Est-ce toi qui règles ses influences sur la terre ?

Pourrais-tu, en commandant aux nuages,
Attirer sur toi des torrents de pluie ?

Les éclairs marchent-ils à ton ordre ?
Te disent-ils : « Nous voici ? »

Qui a mis la sagesse dans les entrailles de l'homme ?
Ou qui a donné l'intelligence à son cœur ?

Qui pourrait compter les nuées avec exactitude ?
Qui incline les urnes du ciel[2],

[1] Les petits de la Grande-Ourse sont les trois étoiles qui forment sa queue.

[2] Les Hébreux et les Arabes se représentaient les nuages qui portent la pluie comme des outres ou des cruches pleines d'eau.

De manière à couler la poussière en une masse solide
Et à donner de la cohésion aux glèbes des champs ?

Est-ce toi qui chasses pour le lion sa proie,
Qui rassasies l'appétit des lionceaux,

Quand ils sont couchés dans leurs tanières,
Et qu'ils se tiennent en embuscade dans les taillis ?

Qui prépares au corbeau sa pâture,
Quand ses petits crient vers Dieu
Et errent çà et là, chassés par la faim ?

Connais-tu le temps où enfantent les chamois du rocher ?
As-tu observé les biches quand elles mettent bas ?

As-tu compté les mois de leur grossesse ?
Connais-tu le temps où elles enfantent ?

Elles se mettent à genoux, déposent leur fardeau,
Et sont quittes de leurs douleurs.

Leurs petits se fortifient et grandissent en plein air,
Ils s'en vont et ne reviennent pas vers elles.

Qui a lâché l'onagre en liberté ?
Qui a brisé les liens de l'âne sauvage,

A qui j'ai donné le désert pour maison,
Pour demeure la terre salée[1] ?

Il dédaigne le tumulte des villes,
Il n'entend pas la voix du conducteur.

Il parcourt les montagnes pour y trouver ses pâturages,
Il y poursuit le moindre brin de verdure.

[1] Le trait caractéristique de la plupart des déserts, en Orient, est une couche de sel qui tend à se former sans cesse à la surface du sol.

Le buffle voudra-t-il te servir ?
Passera-t-il la nuit dans ton étable ?

L'attacheras-tu au sillon avec une corde ?
Consentira-t-il à herser les vallées derrière toi ?

Te fieras-tu à lui parce que sa force est grande ?
Lui laisseras-tu le soin de tes travaux ?

Compteras-tu sur lui pour rentrer ton grain,
Et pour recueillir le blé sur ton aire ?

L'aile de l'autruche bat sans cesse [1],
Et pourtant est-ce une aile pieuse [2], ou même une aile ?

[1] L'autruche marche les ailes entr'ouvertes et semble battre ainsi des ailes à chaque pas.

[2] Il y a ici un jeu de mots, tiré de ce que la cigogne s'appelle en hébreu *hasida* ou *pieuse*. L'auteur oppose la cigogne à l'autruche, et voit une merveille dans ce fait, que de deux animaux si semblables, l'un soit un exemple de piété, l'autre un prodige de dureté.

Elle abandonne ses œufs à la terre,
Elle les fait chauffer sur le sable.

Elle ne songe pas qu'un pied pourrait les écraser,
Et que les bêtes des champs pourraient les fouler.

Elle est dure pour ses petits comme s'ils n'étaient pas siens;
Elle se soucie peu que ses douleurs aient été vaines.

C'est que Dieu l'a privée de sagesse
Et ne lui a pas donné de part dans l'intelligence.

Mais la voilà qui se bat les flancs pour s'élever[1];
Elle se rit du cheval et de son cavalier.

Est-ce toi qui donnes au cheval la force,
Et qui revêts son cou d'une crinière flottante?

[1] Quand elle prend son élan en battant des ailes, l'autruche ne réussit pas à voler; mais elle surpasse à la course le cheval le plus rapide.

Est-ce toi qui le fais bondir comme une sauterelle ?
Son frémissement superbe répand la terreur.

Il creuse du pied la terre, il est fier de sa force ;
Il va au-devant des armes ennemies.

Il se rit de la crainte ; il ne tremble
Ni ne recule devant l'épée.

Sur son dos retentit le carquois,
La lance étincelante et le javelot.

Il frémit, il hennit, il dévore la terre[1] ;
Il ne se possède plus quand le clairon sonne.

Au premier bruit de la trompette, il dit : « Allons ! »
De loin il flaire la bataille,
La voix tonnante des chefs et les cris de l'armée.

[1] Expression fréquente chez les poëtes arabes pour peindre la course rapide d'un cheval qui, en galopant la bouche entr'ouverte, a l'air de dévorer l'espace et le sol devant lui.

Est-ce grâce à ta sagesse que l'épervier prend son essor,
Et déploie ses ailes pour émigrer vers le sud ?

Est-ce par ton ordre que l'aigle s'élève
Et place son nid dans les hauteurs ?

Il habite les rochers, il fixe sa demeure
Dans les dents de la pierre et les créneaux des forteresses.

De là, il épie sa pâture ;
Ses yeux percent dans le lointain.

Ses petits se gorgent de sang ;
Partout où il y a des morts on le trouve.

Et Jéhovah, s'adressant à Job, dit :

Le censeur du Tout-Puissant peut-il lui tenir tête ?
L'accusateur de Dieu peut-il répondre à tout cela ?

Et Job répondit et dit :

Je suis un néant : que te répondrai-je ?
Je n'ai qu'à mettre ma main sur ma bouche.

J'ai parlé une fois,... je ne répliquerai pas !
Deux fois !... je n'ajouterai plus un mot.

Et Jéhovah parla encore à Job du sein de la tempête, et dit :

Ceins tes reins, comme un homme ;
Je vais t'interroger ; réponds-moi.

Veux-tu donc anéantir ma justice,
Me condamner pour te justifier ?

As-tu un bras comme celui de Dieu ?
Tonnes-tu d'une voix comme la sienne ?

Orne-toi de majesté et de gloire,
Revêts-toi de splendeur et de magnificence ;

Donne un libre cours aux accès de ta colère,
Humilie le superbe d'un regard ;

D'un regard écrase le superbe,
Broie les méchants sur place ;

Abîme-les tous ensemble dans la poussière,
Couvre leur face d'une ombre éternelle ;

Alors, moi aussi je te louerai,
Et je reconnaîtrai que ta main sait te servir.

Regarde Béhémoth[1], que j'ai fait aussi bien que toi :
Il mange l'herbe comme un bœuf.

Sa force réside dans ses reins,
Sa vigueur dans les muscles de son ventre.

[1] Forme hébraïsée du nom égyptien de l'hippopotame (*Péhémout*). La plupart des traits qui suivent conviennent en effet à cet animal ; mais, dans la description, l'auteur laisse aller son imagination et semble faire le portrait d'un monstre fantastique, comme le *Martichore*, la *Cocatrice* du moyen âge, etc.

Il fléchit sa queue comme un cèdre,
Les nerfs de ses cuisses sont entrelacés.

Ses os sont des tubes d'airain,
Ses membres sont des barres de fer.

C'est la première des œuvres de Dieu :
Son Créateur lui a fait don de son glaive[1].

Les montagnes lui portent sa pâture;
Là jouent autour de lui toutes les bêtes des champs.

Il se couche sous les lotus,
Dans le secret des roseaux et des marécages.

Les lotus le couvrent de leur ombre,
Les saules du torrent l'environnent.

[1] Allusion aux défenses qui arment la gueule de l'hippopotame.

Que le fleuve déborde, il ne prend pas la fuite;
Il serait sans crainte, si le Jourdain montait à sa gueule.

Essaie-t-on de l'attaquer en face,
De le prendre dans des filets, de lui percer le nez[1]?

Tireras-tu Léviathan[2] avec un hameçon?
Lui serreras-tu la langue avec une corde[3]?

Lui passeras-tu un jonc dans les narines[4]?
Lui perceras-tu la joue avec un crochet[5]?

[1] L'usage est, en Orient, de passer un anneau au nez des animaux captifs.

[2] Ce nom désigne le crocodile. Mais, comme nous l'avons fait observer ci-dessus (p. 180, note), il faut voir ici moins le portrait d'un animal déterminé que celui d'une bête fantastique, d'une sorte de dragon.

[3] La ligne du pêcheur est ici comparée au frein qu'on passe à la bouche des bêtes de somme.

[4] Les pêcheurs, après avoir pris un poisson, le portaient en lui passant un jonc dans les narines.

[5] Les pêcheurs d'Égypte ont encore l'habitude, quand ils ont pris un gros poisson, qu'ils veulent vendre vivant, de lui passer un anneau dans les branchies et de le fixer à l'aide d'une corde au rivage.

T'adressera-t-il force prières ?
Te dira-t-il de douces paroles ?



Fera-t-il un pacte avec toi ?
S'engagera-t-il pour toujours à te servir ?

Joueras-tu avec lui comme avec un passereau ?
L'attacheras-tu avec un fil pour amuser tes enfants ?

Les associés [1] en font-ils un objet de commerce ?
Le partagent-ils entre les Chananéens [2] ?

Cribleras-tu sa peau de dards ?
Perceras-tu sa tête avec le harpon des pêcheurs ?

Pose seulement la main sur lui,
Et tu ne songeras pas à recommencer le combat.

[1] Corporation ou corps de métier, sans doute de pêcheurs.

[2] Les Chananéens ou Phéniciens ayant été longtemps en possession du commerce, le mot *chananéen* resta synonyme de marchand, comme plus tard *chaldéen*, d'astrologue, etc.

Ah! ah! voilà ton audace confondue!
Quoi! ton aspect n'a pas suffi pour le terrasser!

Et s'il n'est pas d'homme assez hardi pour le provoquer,
Qui donc oserait me résister en face?

De qui suis-je l'obligé pour que je m'acquitte envers lui?
Tout ce qui est sous le ciel est à moi.

Je parlerai encore de ses membres[1],
De sa force, et de la beauté de son armure.

Qui a soulevé le bord de son vêtement[2]?
Qui a visité la double ligne de son râtelier?

Qui a ouvert les battants de sa face[3]?
Autour de ses dents habite la terreur.

[1] Dieu reprend la description de Léviathan.

[2] C'est-à-dire, sa carapace.

[3] C'est-à-dire, ses mâchoires.

Superbes sont les lignes que forment ses écailles,
Semblables à des sceaux étroitement fermés.

Chacune d'elles touche sa voisine,
Un souffle ne passerait point entre elles.

Elles sont adhérentes l'une à l'autre,
Elles se tiennent, et ne sauraient se séparer.

Ses éternuements font briller la lumière,
Ses yeux sont comme les paupières de l'aurore.

De sa bouche sortent des brandons,
Et s'échappent des étincelles de feu.

De ses narines s'élance la fumée,
Comme d'une chaudière bouillante et d'un bassin.

Son haleine enflamme les charbons,
De sa gueule sort la flamme.

Dans son cou réside la force,
Devant lui bondit la terreur.

Les fanons de sa chair sont adhérents,
Ils sont figés sur lui et immobiles.

Son cœur est solide comme la pierre,
Et dur comme la meule inférieure[1].

Quand il se lève, les plus braves tremblent
Et s'enfuient tout éperdus.

Quand on l'attaque avec l'épée, il n'y a ni épée,
Ni javelot, ni flèche, ni cuirasse qui tiennent.

Il regarde le fer comme de la paille,
L'airain comme du bois pourri.

[1] La meule se composait de deux pierres superposées et emboîtées l'une dans l'autre, dont la plus dure était placée dessous.

La fille de l'arc[1] ne le fait pas fuir,
Les pierres de la fronde sont pour lui un fétu.

La massue lui paraît un brin de chaume,
Il se rit du fracas de la lance.

Son ventre est armé de tessons aigus,
Et semble une herse étendue sur la boue.

Il fait bouillir le gouffre comme une chaudière,
Il rend la mer semblable à une marmite de parfums[2].

Il laisse après lui un sillage de lumière;
On dirait que l'abîme a des cheveux blancs.

Il n'a pas son maître sur la terre,
Créé qu'il est pour ne rien craindre.

Il regarde en face tout ce qui est élevé:
C'est le roi de tous les animaux sauvages.

[1] C'est-à-dire, la flèche.

[2] Allusion à l'odeur de musc que répand le crocodile.

Et Job répondit à Jéhovah et dit :

Je sais que tu peux tout,
Et qu'aucun dessein n'est au-dessus de tes forces.

« Qui ose critiquer ainsi la Providence sans savoir[1]... ? »
Oui, j'ai parlé de ce que je ne comprenais pas,
De merveilles qui me dépassent et que j'ignore.

« Écoute-moi, je vais parler,
Je vais t'interroger : réponds-moi[2]. »

[1] Job interdit, et l'esprit frappé des terribles apostrophes de Dieu, répète les paroles mêmes de Dieu, qu'il a encore dans l'oreille et qui, par la préoccupation qu'elles lui causent, lui enlèvent toute pensée suivie.

[2] Même remarque.

Jusqu'ici j'avais entendu parler de toi ;
Mais maintenant mon œil t'a contemplé.

C'est pourquoi je me rétracte et fais pénitence
Sur la poussière et sur la cendre.

Et après que Jéhovah eut adressé ces paroles à Job, il dit à Eliphaz de Théman : « Je suis irrité contre toi et contre tes deux amis, parce que vous n'avez point parlé de moi selon la vérité, comme l'a fait mon serviteur Job. Or maintenant, allez prendre sept génisses et sept béliers, puis venez trouver mon serviteur Job, et offrez-les en holocauste. Job mon serviteur priera pour vous, et par égard pour lui, je ne vous punirai point de votre folie; car vous n'avez point parlé de moi selon la vérité, comme l'a fait mon serviteur Job. » Eliphaz de Théman, et Bildad de Suah, et Sophar de Naama s'en allèrent donc, et firent comme leur avait ordonné Jéhovah, et Jéhovah eut égard aux prières de Job.

Et pour récompenser Job d'avoir prié pour ses amis, Jéhovah le rétablit dans son ancien état, et lui

rendit en double tout ce qui lui avait appartenu. En effet, tous ses frères, toutes ses sœurs, tous ceux qui l'avaient connu autrefois, vinrent le trouver, mangèrent avec lui le pain dans sa maison, lui offrirent leurs condoléances, et le consolèrent de tous les malheurs que Jéhovah avait fait peser sur lui; et chacun d'eux lui donna une késita[1] et un anneau d'or.

Et Jéhovah bénit les derniers temps de Job plus encore que ses premiers temps, et il posséda quatorze mille brebis, six mille chameaux, mille paires de bœufs et mille ânesses.

Et il eut sept fils et trois filles, et il nomma la première *Colombe*, la seconde *Cinname*, la troisième *Boîte de fard*[2]. Et dans toute la terre, il n'y avait point de femmes aussi belles que les filles de Job,

[1] Monnaie de l'époque patriarcale.

[2] Il s'agit ici du fard noir, composé surtout d'antimoine, dont les femmes d'Orient se peignent les paupières et les sourcils.

et leur père leur donna un héritage parmi leurs frères.

Et Job vécut après cela cent quarante ans, et il vit ses fils et les fils de ses fils jusqu'à la quatrième génération.

Et Job mourut vieux et rassasié de jours.

TABLE

POUR TROUVER LA CONCORDANCE DES PAGES DE LA TRADUCTION AVEC LES CHAPITRES ET LES VERSETS DU TEXTE HÉBREU ET DE LA VULGATE.

Les chiffres placés à droite indiquent le premier verset de chaque page.

Pages.	Chapitres.	Versets.
3.	I	1
4.	I	4
5.	I	7
6	I	13
7.	I	18
8.	II	1
9.	II	7
10.	II	12
11.	III	2
12.	III	7,
13.	III	12
14.	III	19
15.	III	25

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imprimerie de Wittersheim, 8, rue Montmorency.